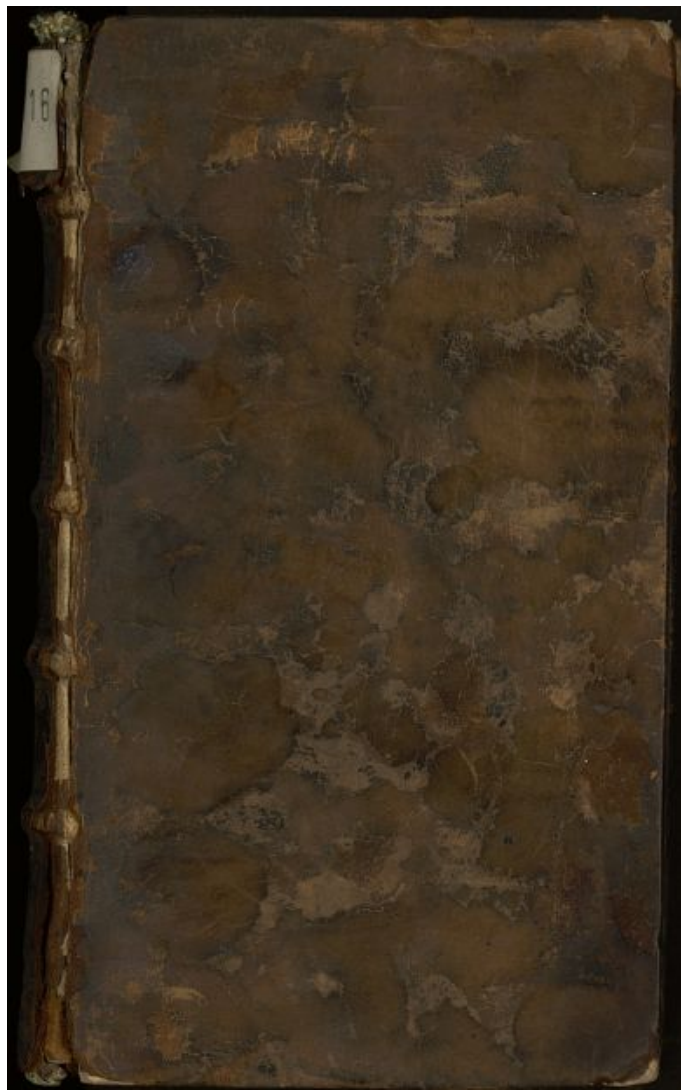


**Massard, Jacques. Panacée ou discours sur les effets singuliers d'un remede experimenté & commode pour la guerison de la pluspart des longues maladies ; même de celles qui semblent incurables...**

*A Grenoble, chez l'Auteur, 1679.*

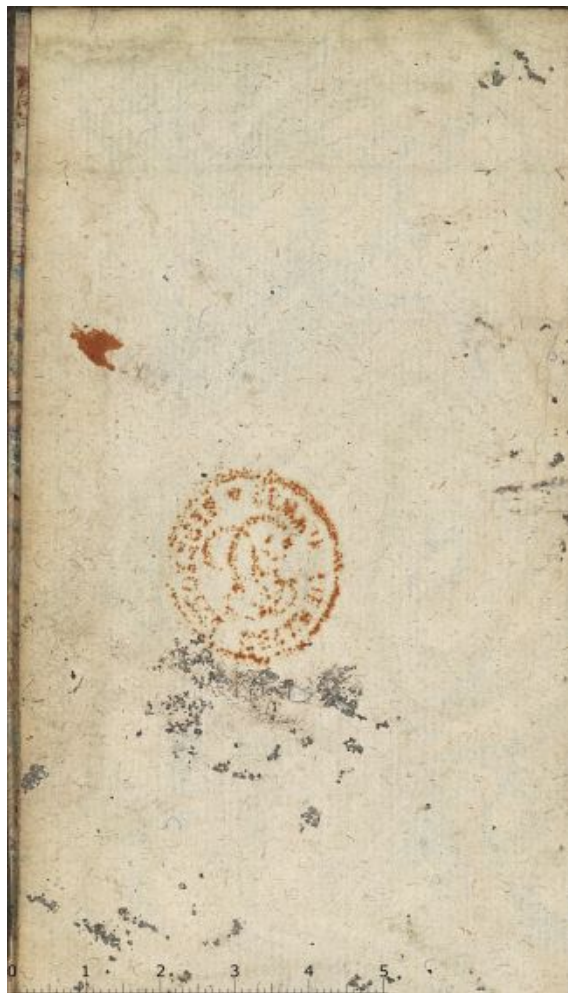
*Cote : 30116*

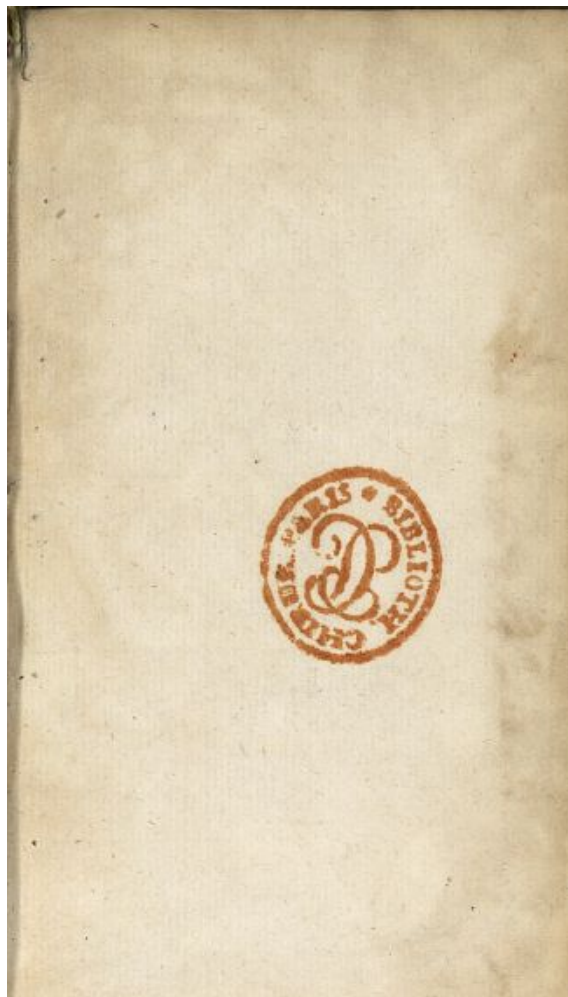


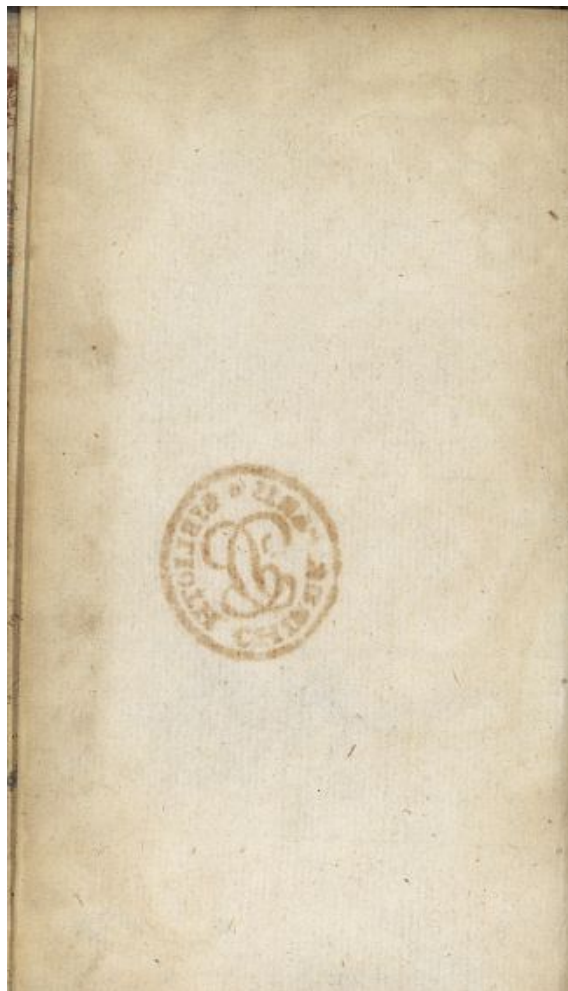


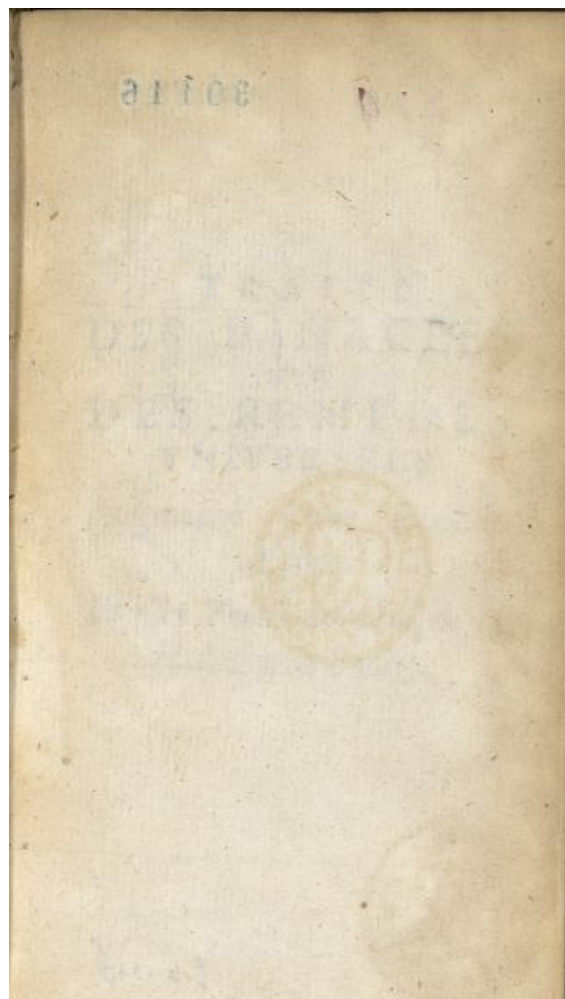


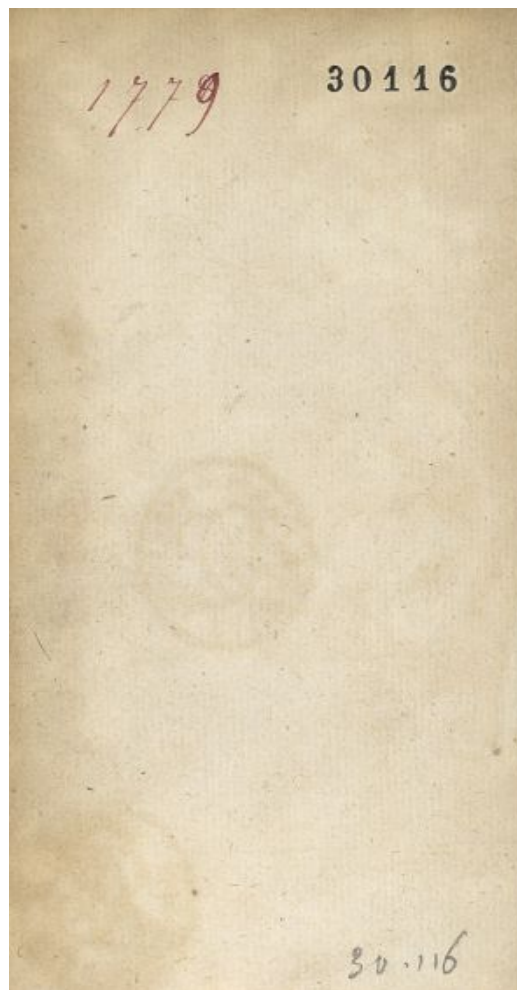












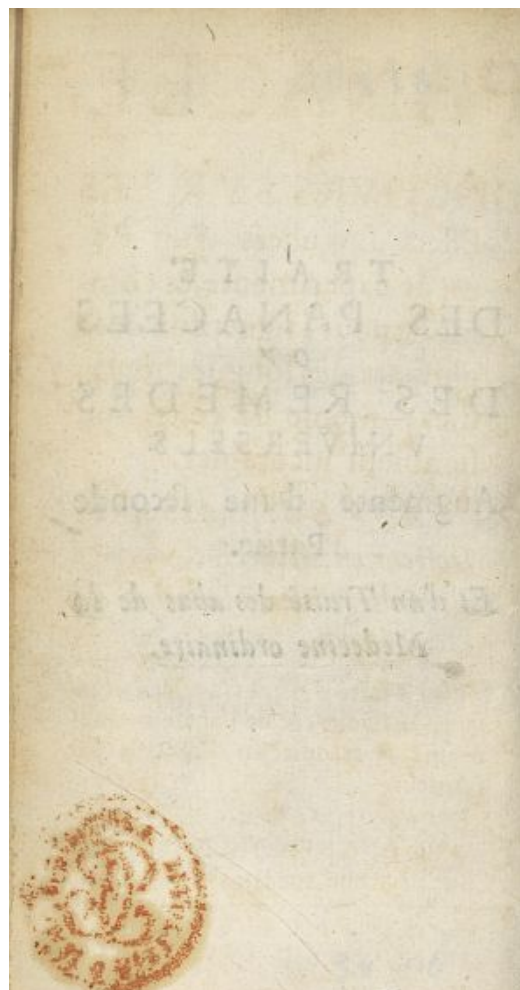


TRAITE  
DES PANACÉES  
ou  
DES REMÈDES  
VNIVERSELS.

Augmenté d'une seconde  
Partie.

*Et d'un Traité des abus de la  
Medecine ordinaire.*





# PANACEE,

OV

## DISCOVRS SVR LES

Effets singuliers d'un Remede experimenté, & com-  
mode pour la guerison de la  
pluſpart des longues mala-  
dies; même de celles qui  
ſemblent incurables.

Par I A Q V E S M A S S A R D,  
*Docteur en Medecine, aggregé  
au College des Medecins de  
Grenoble.* 30116

Avec un Traité d'Hypocrate de la cau-  
ſe des maladies, & de l'ancienne Me-  
decine, traduit en François par  
l'Auteur.

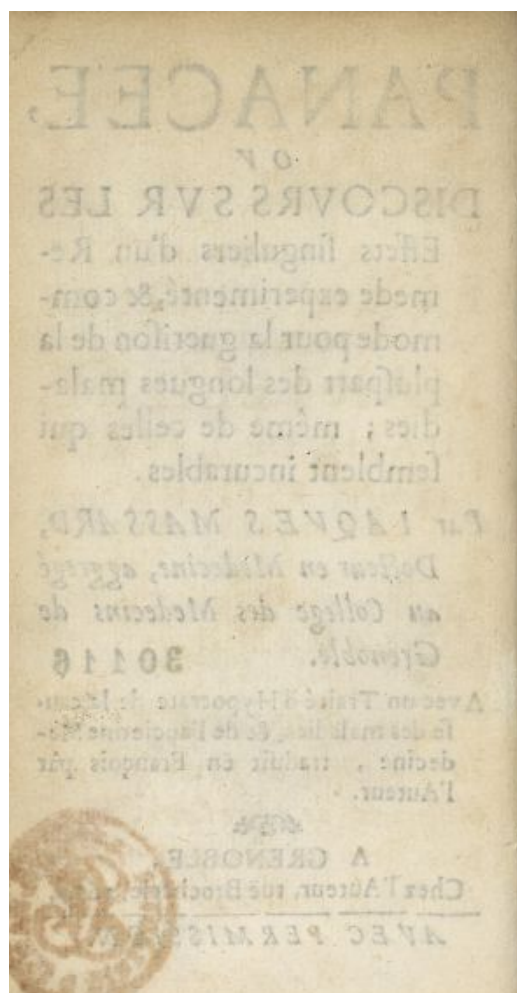


A GRENOBLE,

Chez l'Auteur, rue Brocherie, 1679.

AVEC PERMISSION.







A MADAME  
LA CONSEILLERE  
DE LA  
MARTELIERE,  
DAME DE LAVAL,  
SAINT ESTIENNE,  
ET AUTRES PLACES.

**M**ADAME,

*Cette PANACE'E ayant  
eu le bonheur de servir au réta-  
blissement de v<sup>otre</sup> santé, elle se  
jette entre vos bras pour deman-  
der v<sup>otre</sup> protection. Elle n'au-*

*n ij*



# E P I T R E.

roit jamais osé paroître en public,  
 si elle n'eût eu l'appuy d'une Per-  
 sonne de vôtre Rang & de vôtre  
 merite, pour la deffendre contre la  
 calomnie. L'envie s'attache toû-  
 jours à la vertu la plus pure, elle  
 s'en prend souvent aux Professions  
 les plus Nobles; & on peut dire  
 qu'il n'en est point où son venin  
 paroisse davantage que dans la  
 Medecine. Cette passion aveugle  
 crie hautement contre les Secrets  
 excellens de la veritable Chimie,  
 pendant qu'elle étale avec pompe  
 mille Remedes dangereux de la  
 fausse. On a vû dans ces derniers  
 siecles ces Illustres Medecins, ces  
 grands Restaurateurs de la vraye  
 Chimie, si persecutez de l'envie,

# E P I T R E.

qu'il ne faut pas s'étonner si elle  
pousse encore son fiel contre ceux  
qui voudroient en les imitant s'é-  
lever au dessus du commun.

Ainsi, M A D A M E , étant  
obligé de rechercher un azile aussi  
sûr que le vôtre, l'accueil favora-  
ble que vous avez fait à ce Dis-  
cours, & mille autres preuves de  
votre bonté, me persuaderent que  
vous permettriez que votre  
Nom parût à la tête de cet Ou-  
vrage , & que je fisse par là con-  
noître à tout le monde le profond  
respect que j'ay pour votre Per-  
sonne. Mon devoir m'engageroit  
d'en faire le portrait , mais votre  
modestie me le deffend. D'ailleurs  
la foiblesse de mes expressions

à 177

E P I T R E.

obscurciroit l'éclat de v<sup>otre</sup> Vertu.  
Il suffit donc que je vous assure de  
mon obeïssance , & du dessein  
que j'ay d'être toute ma vie ,

MADAME,

V<sup>otre</sup> tres humble &  
tres obeïssant servi-  
teur, MASSARD.



## P R E F A C E.

**D**ES différentes vertus du Remede qui fait la matière de ce Discours, m'ayant obligé d'en user utilement en plusieurs sortes de maladies; & néanmoins donné prétexte à quelques personnes d'en attribuer le succès à la fortune plutôt qu'au juste discernement de la cause des maladies. Et comme ce discernement est absolument nécessaire à un Medecin, mes amis me sollicitèrent d'éclaircir le Public sur ce sujet; & de faire voir par démonstration aussi-bien que

## P R E F A C E.

par experience , qu'il y peut  
avoir plusieurs Remedes éga-  
lement propres pour la guéri-  
son de diverses maladies , sans  
aucune distinction d'âge , de  
sex & de temperament.

J'ay tâché de prouver  
cette proposition dans ce Dis-  
cours , où l'on verra les veües  
que je me suis proposé dans  
la recherche d'une Panacée , &  
d'un Remede commode, inno-  
cent & efficace pour la guéri-  
son des maladies les plus opi-  
niâtres.

Pour réussir dans ce dessein,  
j'ay eu pour but de nettoyer  
toutes les parties du corps,  
principalement les entrailles,



## P R E F A C E.

& de les purifier de toute sorte de souilleure, de tous les levains & de toutes les semences des maladies, en excitant une fermentation nouvelle, par un levain pur & subtil, qui penetrât tout le corps, & qui pût dissoudre les matieres les plus grossieres & les plus rebelles. C'est pourquoy je traiteray dans ce Discours de l'efficace merveilleuse des levains, & je feray voir que toutes les actions de la Nature se font par la seule fermentation. C'est de cette fermentation bien reglée que dépend la conservation & le rétablissement de la santé. Ainsi un même Remede peut

## P R E F A C E.

suffire pour se preserver , & pour guerir de beaucoup de maladies , sans considerer la difference de l'âge, du sexe, ny du temperament.

Sur ce principe j'ay composé le Remede qui fait le theme de cette dissertation , & ce Remede a été heureusement employé en diverses maladies, où les autres secours de la Medecine sembloient être inutiles. l'en rapporteray quelques Experiences a la fin de cet Ouvrage, lesquelles suffiront pour persuader la verité de tout ce que j'avance , & ces Experiences seront si connues que personne n'en pourra douter.



A MONSIEUR  
MASSARD LE MEDECIN,  
SUR SA PANACE'E.

S O N N E T.

Mortels qui gemissez sous les vives douleurs  
D'un venin obstiné d'une fièvre incurable :  
Mortels qui pour guérir d'un mal qui vous accable ,  
N'avez pour tout secours que l'usage des pleurs.

Mortels qui flétrissez comme les belles fleurs  
Qui souffrent du Midy l'ardeur impitoyable.  
Vous enfin qui fuyans & le lit & la table ,  
Perdez en peu de temps vos plus vives couleurs.

Cessez, cessez vos cris, abandonnez vos plaintes;  
Vos maux vont prendre fin , & toutes leurs atteintes  
Se peuvent éluder par le secours de l'Art.

Et cet Art merveilleux , ce fils de la pensée  
Se trouve renfermé dans cette Panacée ,  
Que vous offre aujourd'huy le Medecin MASSARD.

I. N.

D I S T I C H O N .

Si plures Medici solo sunt nomine clari ,  
MASSARVS unus erit Nobilis Arte sua.

R.



A MONSIEUR  
MASSARD MEDECIN.

*ANAGRAMME.*

JAQUES MASSARD MEDECIN.  
A ACQUIS DE REMEDES AMIS.

*S O N N E T.*

D E même qu'au Printems la diligente Abeille  
Dans les jardins de flore amassant les odeurs,  
Du suc pur & subtil des plus charmantes fleurs,  
Compose dans sa ruche une douce merveille.

Ainsi pour nous guerir MASSARD jour & nuit veille,  
Et puisant son savoir des excellens Auteurs,  
De l'esprit des Metaux convertis en liqueurs  
Il fait la PANACEE utile & sans pateille.

Envie loin d'icy, va pousser ton venin,  
Oses-tu d'HYPOCRATE attaquer l'Art Divin ?  
Si l'on lit ce DISCOVRS, il convainc l'imposture.

Si l'on prête l'oreille aux Malades remis,  
Ils disent, *Son Esprit penetrant la Nature.*  
A seul ACQUIS pour tous DE REMEDES AMIS.

L. D. L.



# PANACEE

OV

DISCOVRS SVR

LES VERTVS, ET SVR  
les effets singuliers d'un  
Remede experimenté, &  
commode pour la guéri-  
son de la pluspart des lon-  
gues Maladies ; mesmes  
de celles qui semblent in-  
curables.



'HISTOIRE nous  
apprend que l'in-  
genieux Archimede  
receut un Comman-  
dement absolu de Hieron Roy

A



de Sicille, de luy faire sçavoir par demonstration evidente, si la Couronne qu'il avoit dediée à ses faux Dieux, estoit d'or pur, ou si l'Orfevre y avoit fourré de metal estrange, sans neantmoins la rompre, parce qu'elle avoit esté consacrée.

Cette question si difficile à résoudre tint ce grand Homme dans une extrême consternation: il medita en vain fort long temps sur ce sujet, & desesperant d'y pouvoir réussir, il rencontra par hazard dans le bain ce qu'il avoit inutilement recherché par ses curieuses & profondes meditations. Ce succez impreveu le transporta si extraordinairement, que sans faire reflexion à l'estat indecent où il estoit, il se mit à courir, en repetant continuellement d'un son de voix fort élevé: *Je l'ay trouvé, je l'ay trouvé.* S'il n'estoit

permis de tourner à mon sujet ce qui est arrivé à cet illustre Ingenieur, je dirois que j'ay enfin trouvé ce que je cherchois il y a long temps : Je cherchois par la lecture, par l'experience & par le travail quelque remede qui pût commodément & seurement remedier à tant de longues maladies, qui font gémir si long temps une infinité de personnes, à qui il ne reste quelquefois pour toute consolation que les plaintes & les gémissemens, ou l'esperance de la mort. La chose ne me sembloit pas impossible en elle-même; l'experience me le persuadoit, & la raison m'y portoit aisément. Je regardois avec emulation l'Epitaphe de Paracelse, qui luy rend ce glorieux témoignage, d'avoir guéri par un Art merveilleux toutes les maladies qui nous paroissent incurables;

A ij

& Vanhelmont rapporte de luy, qu'il avoit plusieurs remedes particuliers dont il guerissoit également une infinité de maladies. Je considerois avec admiration un Butler dans Vanhelmont qui guerissoit toute sorte de maladies par un seul & même remede. Je voyois beaucoup de celebres Medecins qui par de longues meditations & par de grandes experiences avoient inventé des remedes universels; Mais, comme remarque le fameux Poterius, ceux qui ont esté assez heureux pour découvrir ces rares secrets, ne les ont jamais voulu communiquer. Je soupirois après de si glorieux succès; ma foiblesse me faisoit rencontrer de grands obstacles dans ce projet: Mais puis qu'un grand dessein est toujours glorieux, & qu'en s'attachant avec soin on peut se perfectionner,

j'ay poussé mon entreprise. Ceux qui s'attachent fortement font souvent de nouvelles découvertes, comme ceux qui font de longs voyages : Et l'on voit tous les jours que l'Academie d'Angleterre s'occupe glorieusement à faire des essais & des expériences dans toute sorte d'Arts & de Sciences, & qu'elle découvre incessamment ce que tant d'autres avoient cherché avec si peu de succès.

Que s'il y a quelque Profession où l'on puisse faire du progrès, ce doit être principalement dans la Medecine. L'admirable diversité des Remedes que Dieu a fourny si liberalement à la Nature, le mélange infini qui s'en peut faire, & la merveilleuse difference des preparations dont on se sert, font évidemment connoître qu'il s'en peut découvrir une infinité d'autres, & qu'il s'en



découvrira tous les jours. Si l'assemblage des vingt-quatre lettres peut exprimer toutes les paroles & toutes les conceptions des Peuples, dont le langage est si différent, quelle diversité peut-il se rencontrer dans les Remedes, dont le nombre est si grand, & dont la préparation & le mélange se peuvent faire en tant de manieres différentes ? C'est pourquoy Dieu a bien voulu favoriser Adam & Salomon de la connoissance des Mineraux, & de la connoissance des Plantes, & leur apprendre la nature de tous les Animaux, pour la transmettre à la posterité : comme il a bien voulu favoriser Hipocrate & quelques autres grands Hommes, de tant de rares avantages dans la connoissance de la Medecine. C'est à ces grands Hommes que nous devons les justes

Maximes qui nous restent pour la conservation de la santé ; ils les ont puisées dans le sein de la Nature , & dans les Loix immuables qui la reglent : c'est sur ces mêmes Loix qu'il faut méditer incessamment , & sur lesquelles roulent tous les secrets de la Médecine.

Ces Maximes & ces Loix ont esté les guides dont je me suis servy dans la recherche de cette Panacée. Mais pour réussir heureusement dans ce dessein , j'ay joint l'expérience au raisonnement , comme les deux colonnes qui soutiennent la Médecine : & me flatant d'avoir réussi assez heureusement dans ce dessein , j'ay crû estre obligé à donner au Public ce que j'avois trouvé , & ce que j'avois cherché si inutilement depuis si long temps : Je le fais pourtant sans précipitation , puis qu'il y a plusieurs années



que je me sers avec succès de ce Remede , dans un grand nombre de maladies, dans lesquelles tous les secours de la Medecine avoient semblé jusques alors inutiles.

Comme ce Remede est d'une grande vertu , il se prend en petite quantité , & se trouvant de soy-même insipide , on luy peut donner le goust qu'on pourroit souhaiter. On le fait ordinairement prendre en forme de pilules , ou de tablettes. Ce Remede agit insensiblement , parce que (comme le remarque Vanhelmont ) souvent la cause de la maladie ne pèse pas une dragme ; c'est pourquoy il est nécessaire que l'evacuation soit modérée, ou imperceptible ; pourveu que suivant l'Aphorisme d'Hipocrate , on purge ce qui doit estre purgé.

Lors qu'on prend ce Remede

en forme de pilules, il tient le ventre libre, sans aucune incommodité. L'effet le plus evident qu'il produise, est de donner la bonne couleur, l'appetit & la gayeté, qui sont les marques les plus sensibles de la santé, laquelle il procure ordinairement dans douze ou quinze jours, sans estre obligé d'observer d'autre precaution que celle d'une bonne nourriture. Mais comme il y a plusieurs personnes qui craignent l'usage des pilules, parce qu'il y entre ordinairement de l'Aloës, & qu'en effet il y en a qui ne le supportent pas facilement, à cause de son amertume & de son acrimonie; on leur donne des pilules insipides & sans Aloës, qui font pourtant le même effet. Pourraider au Remede, j'ordonne quelquefois une legere purgation composée d'une simple teinture de Senné,

& de Manne , ou de quelque autre purgatif doux & benin ; mais je conseille rarement la saignée dans les maux inveterez, principalement lors que les Malades ont mauvaise couleur, qui est une marque certaine d'une méchante constitution, à laquelle la saignée n'est pas favorable.

Il y a plusieurs personnes qui ont de la peine à se persuader qu'un seul Remede puisse operer tant d'effets differens , & même contraires , & qu'il puisse guerir des personnes de different âge, de different sexe, & de different temperament, & dont les maladies n'ont rien de semblable. Mais pour les detromper sur ce point , on les prie de se donner la peine de lire tout ce discours ; & ils demeureront persuadez que la chose n'est pas absolument impossible. Les exemples en sont familiers , les

experiences en sont connuës, &  
les raisons en sont evidentes.

Veritablement (dit Vanhelmont ,  
parlant des secrets de Paracelse) ,  
puisque la Nature seule guerit ,  
les maladies , suivant le senti- ,  
ment d'Hipocrate, il en faut con- ,  
server l'unité , & la restablir en ,  
son integrité. Ce qui se peut faire ,  
suffisamment par un seul & mê- ,  
me Remede. Il n'y a qu'à consi- ,  
derer l'unité de la Nature qui ,  
est alterée , & l'unité de la santé ,  
qui est offensée , & par conse- ,  
quent l'unité de l'esprit qui est ,  
agitée , sans considerer cette di- ,  
versité de causes , qui ne sont ,  
que les occasions des maladies. ,  
Et puis qu'un des secrets de Pa- ,  
racelse, (ajoute ce Docteur) con- ,  
tient abondamment tout ce qui ,  
est necessaire pour cet effet , par ,  
la vertu naturelle des Remedes ,  
qu'il employe , & par les prepa- ,  
rations de l'Ouvrier , il faut ne- ,



,, nécessairement que ce Remede  
 ,, soit suffisant pour toute sorte de  
 ,, maladies. Ces Remedes secrets  
 ,, penetrent jusques au fond du  
 ,, corps, & par une vertu particu-  
 ,, liere ils fortifient toutes les par-  
 ,, ties: Ils dissipent avec efficace  
 ,, toutes les impuretez qui se sont  
 ,, ramassées en divers endroits du  
 ,, corps; & les ayant une fois dis-  
 ,, soudre, la Nature entreprend de  
 ,, vider ce qui luy est nuisible par  
 ,, des voyes qui luy sont connues.  
 C'est ainsi que ce celebre Medec-  
 cin explique la maniere d'agir  
 des Remedes universels de Pa-  
 racelse.

On ne doit pas s'étonner qu'un  
 même Remede soit également  
 favorable à toute sorte de per-  
 sonnes, & à des maladies dif-  
 férentes, si l'on considere qu'il y  
 a beaucoup de choses qui sont  
 également propres à tous les  
 Hommes, quoy que les tempe-  
 ramens

mens en soient si differens. Nous respirons tous un même air , & nous usons de mêmes alimens, sans que jamais personne se soit avisé de s'en estonner, parce que tous y sont accoustumez : La même chose se peut dire des Remedes ordinaires, car la saignée, la purgation, les lavemens & tant d'autres Remedes familiers sont employez par les Medecins pour une infinité de maladies tres differentes & fort opposées. Que si l'on a joié les Medecins sur la saignée, sur la purgation & sur les lavemens, ce n'a pas esté parce qu'ils ordonnent ces remedes trop souvent, mais parce que c'est quelquefois inutilement.

Il n'en est pas ainsi (dit Vanhelmont) des grands secrets de la Medecine, auxquels il appartient, seulement de surmonter toute la tyrannie des maladies, soit,

B l'up co



„ que ces secrets ayent cette vertu  
 „ de leur nature, ou qu'ils ayent  
 „ acquis une excellence de pureté  
 „ & de subtilité, par laquelle ils  
 „ reparent promptement nôtre vie,  
 „ & parviennent au degré de Me-  
 „ decine universelle. Cette prero-  
 „ gative ne peut pas convenir aux  
 „ Remedes particuliers qui sont  
 „ pris des plantes, lesquels ne peu-  
 „ vent pas arriver à cette univer-  
 „ salité, mais qui neanmoins sem-  
 „ blent estre donnez de Dieu pour  
 „ deraciner specifiquement quel-  
 „ que maladie particuliere.

„ Pour donner plus de jour à  
 „ cette verité, il faut considerer  
 „ que tous les Medecins rappor-  
 „ tent la cause interieure des  
 „ maladies, ou à une trop grande  
 „ abondance de sang, ou à un  
 „ amas de mauvais sucs. La cause  
 „ prochaine des longues maladies  
 „ ne peut pas venir de la trop  
 „ grande abondance du sang, par-  
 „ ce qu'il est facile de corriger

cette superfluité, ou par la saignée, ou par l'abstinence, ou par l'exercice; il faut donc nécessairement que la cause générale des longues maladies dépende immédiatement de l'amas des mauvaises humeurs.

Ces mauvaises humeurs ont leur siège dans des parties différentes, mais celles qui se ramassent dans la région du bas ventre sont ordinairement la source des mauvais sucs qui s'engendrent dans les autres régions; car c'est dans les entrailles du bas ventre que se font les premières coctions des alimens, & la separation de plusieurs sortes d'excremens & de diverses humeurs. Ces humeurs étant engendrées en trop grande quantité, ou étant retenues par quelque obstruction, ou par quelque autre empêchement deviennent facilement la cause des longues

maladies , parce qu'estans de la nature des levains , & se trouvant aigres , ameres , ou sallées, elles se fermentent & s'exaltent dans leurs qualitez , & par cette fermentation elles infectent fortement les autres humeurs, & les alimens que nous prenons, & laissent une si forte impression de leurs mauvaises qualitez dans les parties où elles sejourment , qu'il est tres difficile de l'emporter. Cette mauvaise impression des parties engendre aussi continuellement de mauvais sucs , & fait le germe & la semence des maladies, & la difficulté de la guérison ; c'est pourquoy la saignée, la purgation & les lavemens sont le plus souvent des remedes inutiles dans les longues maladies, parce que l'action de ces Remedés ne penetre pas jusques dans la substance des parties , où est le siege des maux inveterés.

C'est ainsi que s'engendrent l'affection des hypochondres, les maladies melancoliques, les vapeurs de mere, les vertiges, les douleurs de tête & d'estomach, l'hydropisie, les fièvres d'accez, les fièvres lentes, l'hectisie, les pâles couleurs, la palpitation de cœur, la difficulté d'urine; & tant d'autres maladies que je ne nomme pas.

De maniere qu'il y a peu de longues maladies qui ne prennent leur origine mediatement ou immediatement, des humeurs impures qui sejournerent dans quelque une des parties du bas ventre.

Ces humeurs estant devenues extrêmement aigres ou ameres, âpres ou salées par leur sejour, laissent de fortes teintures de leurs qualitez dans les parties où elles sont retenuës, & font une extrême resistance à l'a-



ction de la chaleur naturelle, de laquelle elles ne peuvent recevoir aucune coction. D'où vient que les maladies qui proviennent de ces humeurs excessivement exaltées, sont ordinairement si opiniâtres, & si cruelles que Fernel les appelle fort à propos le fleau des Médecins aussi bien que des malades.

Et comme un seul & même remède peut nettoyer les entrailles de toute leur souillure, & purifier en même-temps les autres parties du corps, il faut nécessairement qu'un seul, & même remède puisse guérir toutes les maladies qui proviennent de l'impureté des entrailles; l'effet devant cesser après que la cause est ostée.

La diversité des humeurs impures qui souillent les entrailles, n'empêche point qu'un mé-

me Remede ne puisse corriger tous les excès qui s'y trouvent, parce que la nature agit d'une même maniere dans la guerison de différentes maladies, en rectifiant ces humeurs par la fermentation, & la coction des mêmes humeurs, sans opposer des qualitez particulieres qui soient contraires à chaque espece de maladie. C'est pourquoy un Remede qui agira à la maniere de la nature, & qui par la fermentation cuira les humeurs, & les reduira à la moderation qui leur est requise en leur ostant cette odeur de levain que ces humeurs ont laissée dans les parties, pourra guerir tous les maux que ces mêmes humeurs ont causé.

La maniere ordinaire d'agir de tous les Medecins justifie qu'il y a plusieurs remedes qui agissent universellemēt, ils appellent



le Magistere de Tattre un digestif universel, parce qu'il profite également à la coction de toutes les mauvaises humeurs ils nomment Sel Polychreste un sel qui a divers usages, & ils se servent tous les jours du crème de tartre, du sel prunelle, du sel des plantes aperitives, de l'esprit de Vitriol, de l'esprit de Sel, & de soufre, à cause des différents effets qu'ils produisent, & je ne vois aucun Medecin qui ne se serve de ces Remedes pour diverses maladies, & en toute sorte de temperament. La même chose se justifie dans l'usage des eaux minerales, dont une infinité de personnes de tout âge, de tout sexe, & de toute sorte de temperament se servent tres-utilement pour des maladies fort différentes.

Villis rapporte fort à propos la cause de tous ces effets diffé-

rens, à la nouvelle fermentation que ces Medicamens excitent dans nos corps, laquelle corrige cette autre fermentation impure, & dereglee des humeurs, & nettoye les parties de ce levain impur qui est dans leur substance.

Le remede dont je parle, quoy qu'il soit beaucoup plus efficace, & plus innocent que les Remedes ordinaires dont j'ay parlé, agit néanmoins de la même maniere, il regle les humeurs, & oste la semence des maladies en excitant une nouvelle fermentation dans les humeurs mêmes & dans les entrailles pour les purifier de leur souilleure.

L'on voit donques que la difficulté de guerir les longues maladies vient de ce qu'on ne connoit pas assez l'activité des levains, soit dans les fonctions

de la nature, soit dans les maux, soit dans les Remedes. On accuse ordinairement le froid, ou le chaud, le sec, ou l'humide de la cause principale des maladies, donc néanmoins ils sont fort innocens, suivant la Doctrine d'Hypocrate, comme je feray voir à la suite.

On se persuade aussi que la cause ordinaire des maladies vient principalement du vice des humeurs ; & néanmoins leur source est dans la mauvaise disposition des parties, & dans une vertu maligne qui les infecte, & nullement dans l'intemperie du chaud, du froid, du sec, ou de l'humide. C'est pour cela que Vanhelmont décrit la maladie, un levain imprimé dans les esprits, lequel se communique en suite au sang, à l'aliment prochain des parties, aux parties mêmes & aux excre-

mens du corps , suivant la pro-  
 priété de son idée, & de cette im-  
 pression arrivent les maladies qui  
 procedent de la distribution, ou  
 de la digestion des alimens; ainsi  
 la cause des maladies ayant esté  
 ignorée, il a esté impossible d'en  
 connoître les remedes.

On voit déjà en quelque ma-  
 niere quelle est la veritable cau-  
 se des maladies , quelle est la  
 maniere d'y remedier , & com-  
 ment un seul & même remede  
 peut également profiter pour la  
 coction des mauvais suc , &  
 pour ôter le levain & la fœtil-  
 leure qui est dans la substance  
 même des parties : L'on voit  
 que ces operations se font par la  
 seule fermentation, & que la Na-  
 ture se sert de ce seul moyen  
 pour temperer les mauvaises  
 humeurs en les reduisant à cette  
 moderation de qualitez & de  
 substance qui leur est convena-

PREMIERE



ble, afin que ces humeurs puissent estre vuidées sans peine, soit par la Nature même, soit par l'Art.

Pour donner plus de jour à cette verité, il faut considerer que la cause des maladies procede de trois qualitez differentes, qu'on appelle premieres, secondes & troisiemes. On examinera separément ce que peuvent les premieres qualitez, quelle est la vertu des secondes & l'efficace des troisiemes: Quel ordre & quelle dépendance ces qualitez ont entre elles, afin de connoistre clairement la maniere d'y porter le remede.



PREMIERE



PREMIERE  
**PARTIE.**  
 DE LA VERTU DES  
*secondes Qualitez.*

**L'**ORDRE voudroit, s'il  
 semble, qu'on commen-  
 çât par les premieres qualitez;  
 mais comme les secondes sont  
 la cause la plus frequente & la  
 plus sensible des maladies, il  
 faut parler des secondes avant  
 que de parler des premieres.

Hipocrate persuadé de l'im-  
 portance de cette matiere en a  
 fait un Traité particulier dans le  
 Livre qu'il a intitulé, *De l'an-*

C



*cienne Medecine*, contre certains innovateurs de son temps, qui mettoient pour cause generale des maladies, le chaud, ou le froid, l'humide ou le sec.

Dans ce Traité il prouve par des demonstrations evidentes,  
 „ que ces premieres qualitez ne  
 „ sont point la cause des maladies,  
 „ mais qu'il y a d'autres qualitez  
 „ qui les produisent, lesquelles  
 „ sont plus agissantes que les pre-  
 „ mieres, c'est pourquoy il les ap-  
 „ pelle par excellence des vertus,  
 „ à cause de l'efficace qu'elles ont  
 „ dans leur action; il dit que ces  
 „ qualitez sont l'aigre, l'amer, le  
 „ salé, l'aspre & l'insipide, qui se  
 „ trouvant dans l'homme & se re-  
 „ nant dans la moderation qui leur  
 „ est requise, & dans la juste pro-  
 „ portion qu'elles doivent avoir,  
 „ conservent la santé; mais  
 „ lors qu'elles sont parvenuës à

PREMIERE

leur plus haut degré, elles trou-  
 blent cruellement le corps :  
 que le moyen de remédier aux  
 maux qui nous arrivent par l'ex-  
 cès de ces qualitez, c'est la coc-  
 tion des humeurs & la vuidange  
 des sucs intemperez : que le  
 chaud & le froid n'estans en au-  
 cune maniere capables de coc-  
 tion, ne peuvent nullement  
 estre la cause des maladies qui  
 ne guerissent que par cette mè-  
 me cotion : que la Nature re-  
 medie d'elle-même & dans peu  
 de temps aux maux légers, qui  
 sont causez par le chaud & par  
 le froid: Et qu'elle n'a pas besoin  
 d'emprunter ailleurs un secours,  
 qu'elle trouve dans elle-même.  
 En effet, quand on a souffert un  
 grand froid, on ressent ensuite un  
 grand chaud, pourveu qu'on  
 n'ait pas esté gelé, & que l'on  
 soit à couvert & assez vêtu; & au  
 contraire, après avoir esté beau-

„ coup échauffé , on ressent un  
 „ grand froid , & même l'on  
 „ frissonne , si l'on s'arreste long  
 „ temps dans le même lieu , &  
 „ qu'on soit vêtu de la même ma-  
 „ niere. De sorte qu'on ne doit  
 „ rien craindre de dangereux de  
 „ ce qui est suivi si tost de son con-  
 „ traire. Il en est de même  
 „ dans les fièvres , où après les  
 „ frissons il s'allume une grande  
 „ chaleur , & après la chaleur  
 „ on est plus frais que si l'on  
 „ n'avoit point eu de fièvre.

„ Que si le chaud (ajoute-t'il )  
 „ agit quelquefois puissamment  
 „ au dedans de nous , ce n'est pas  
 „ comme tel, mais en tant qu'il est  
 „ chaud & amer , ou qu'il est  
 „ chaud & salé, ou qu'il est chaud  
 „ & aigre, ayant des effets tous  
 „ contraires , selon qu'il est di-  
 „ versement conjoint avec ces  
 „ diverses facultez. Il en est de

„ utedelle moye adiqe , oisturac

même du froid, quand il est joint ,  
 aux mêmes qualitez, & qu'ainsi ,  
 on ne peut pas remedier aux ex- ,  
 cez du chaud ou du froid, par le ,  
 chaud, ou par le froid; c'est pour- ,  
 quoy dans le cōmencement des ,  
 rhumes & des fluxions, les hu- ,  
 meurs qui les excitent sont sal- ,  
 lées, subtiles & acres, & par cette ,  
 acrimonie elles causent de l'ar- ,  
 deur, de l'inflammation, & quel- ,  
 quefois de l'ulcere sur les parties ,  
 où elles se jettent. Que cette ar- ,  
 deur & ces autres accidens ces- ,  
 sēt ensuite lors que le rhume se ,  
 meurit, & nullement par aucun ,  
 changement qui se fasse du ,  
 chaud, ou du froid: que si le rhu- ,  
 me est causé par la seule cha- ,  
 leur, ou par le froid tout seul, ,  
 sans aucun mélange de qualité ,  
 estrangere, il est facilement gue- ,  
 ry par la Nature seule, sans au- ,  
 cun autre remede.

Ce qui oblige Hipocrate de ,

C iij



, ne donner aucun rang dans les  
, maladies aux intemperies chau-  
, des , ou froides , humides , ou  
, seches , en tant que telles ; mais  
, divisant les maladies en celles  
, qui arrivent aux parties similai-  
, res , & aux parties organiques,  
, il n'admet pour cause des mala-  
, dies des parties similaires que  
, l'amer , l'aigre , le salé , l'aspre  
, & l'insipide ; c'est pourquoy il  
, veut que le Medecin ait une con-  
, noissance parfaite des effets de  
, toutes ces vertus , de l'impres-  
, sion qu'elles font sur nos corps,  
, & de la connexion qu'elles ont  
, ensemble.

Ces vertus & ces secondes  
qualitez ne sont autre chose que  
les proprietéz des sels qui sont  
d'une efficace merveilleuse dans  
toutes les actions de la Nature,  
pour conserver la santé par leur  
moderation , & pour causer les  
maladies par leurs excès : C'est



par cette raison que le sel est le symbole de la sagesse, car le sel doit estre dans une juste moderation, non seulement dans les assaisonnemens, mais aussi dans tous les corps mixtes dont il est un principe sensible; c'est ce principe qui est l'auteur de la saveur, & par consequent de toutes les vertus, comme l'enseignent les Chimistes.

Le sel qui s'engendre dans nos corps est de deux sortes, l'un est domestique & l'autre étranger; le sel domestique est celuy qui est doux & benin, & qui par consequent conserve la santé: le sel étranger est corrosif, & la cause des ardeurs des acrimonies, & des corrosions, & par consequent il est la cause ordinaire des maladies, comme l'enseigne Hippocrate.

Ce sel étranger est de trois sortes dans l'homme, le mineral,

le vegetal & l'animal, qu'on peut subdiviser en autant de sortes qu'il y a de minéraux, de vegetaux & d'animaux, parce que les fels qui s'engendrent quelquefois dans l'homme, ont du rapport avec les autres fels qui s'engendrent dans la Nature. C'est à cause de la diversité des fels qui s'engendrent dans nos corps que Paracelse appelle l'homme, le Petit Monde.

Il est donc evident que ces différentes qualitez d'aigre, d'amer, de salé, d'âpre & d'insipide, qui s'engendrent dans nos corps, & que les Medecins nomment *Cacochimie*, ne deviennent la cause generale de tant de sortes de maladies, que parce qu'elles excedent la mediocrité, & qu'elles ont acquis un degré considerable de salure, ou d'aigreur, d'amertume, ou d'âpreté, qui sont des proprietéz de diverses

sortes de sels qui s'engédrent au dedans de nous , & qui sont la cause ordinaire de tous les maux qui nous arrivent, parce que ces sels sont d'une extreme efficace.

Ainsi les chaleurs & les froideurs qui arrivent dans nos corps par l'irritation des sels, ne sont pas des maladies, mais des accidens qui suivent les diverses irritations des mêmes sels. C'est pourquoy pour remédier aux maux qui proviennent de l'acrimonie des sels & des vertus excessives des suc, & pour oster ce levain qu'ils impriment dans les parties, il n'est pas necessaire d'échauffer ou de rafraichir, mais de meurir ces mauvais suc, & de les temperer, pour les vider ensuite plus aisément.

Par cette coction l'on oste en même tēps la mauvaise disposition qui est dans la partie affligée,

cette coction estant l'unique moyen dont la Nature se sert pour la guerison des maux : & cōme le Medecin est le Ministre de la nature, & qu'il la doit imiter lors qu'elle agit bien ; c'est donc par cette coction qu'il doit procurer la guerison des maladies.

Cette coction se fait par la chaleur naturelle, de la même maniere que se fait la maturité des fruits, lesquels deviennent agreables en meurissant, & en quittāt cette āpreté qui les rendoit de mauvais goût ; de même ces mauvais suc venās à se meurir perdent ces qualitez excessives qui les rendoient si contraires à la nature, & par cette maturité ils acquierent une moderation dans leurs qualitez, & une certaine égalité de substance qui les rend amis de la Nature même.

• Pour bien entendre le senti-



ment d'Hipocrate, & pour profiter de l'avis important qu'il nous donne, il faut examiner plus particulièrement en quoy consiste cette coction des humeurs, & comment on la peut procurer, puisque c'est l'unique moyen qu'il nous enseigne pour surmonter la cause des maladies.

La coction (selon Aristote), est la perfection de son propre sujet par la chaleur qui luy est naturelle; ainsi la nature se trouvant robuste & vigoureuse, & plus puissante que la cause de la maladie, donne à ces mauvais sucs toute la perfection dont ils sont capables, & les meurt si parfaitement qu'il ne leur reste aucune faculté excessive pour nous troubler, & les ayant meury, elle les vuide par les voyes qui luy sont les plus propres & les plus commodés.



Après que le Philosophe a défini la coction, & qu'il l'a divisée en trois especes generales, il définit encore la maturité des tumeurs & des mauvais suc, & dit que cette maturité est la coction de l'humide qui se trouve en eux, laquelle coction se fait par la chaleur naturelle, qui n'estant pas dominante, ne peut aussi terminer l'humide. Aussi toutes les choses qui se meurissent deviennent toujours plus épaisses, & quittent la subtilité & la tenuité qu'elles avoient dans leur substance. La crudité au contraire est une imperfection qui arrive par le défaut de la chaleur naturelle & par la disproportion qu'elle a avec l'humide qui doit estre meur, car toutes choses sont dites cruës, lors qu'elles ne sont pas vaincuës, & qu'elles n'ont pas leur consistance par la chaleur naturelle. Que

Que s'il est vray que l'Art perfectionne la Nature, comme l'experience le justifie, l'excellence de la Medecine consiste principalement, d'aider à la Nature même à cuire les mauvaises humeurs, comme nous avons dit. Or encore que cette coction soit l'ouvrage de la chaleur naturelle, il est pourtant du devoir du Medecin d'oster les empêchemens que la nature seule ne pourroit jamais surmonter, qui est de temperer l'aigre, le salé, l'âpre & l'insipide, & les autres qualitez des sels, lors qu'elles sont trop exaltées.

Pour réussir dans ce dessein qui est de la dernière importance, & dans lequel consiste presque toute la difficulté qui se rencontre dans la guérison des maladies, il faut sçavoir de quel-

D

le maniere ces diverses qualitez des sels agissent si efficacement au dedans de nous ; par quels ressorts secrets elles nous affligent , & par quel moyen la Nature les meurt & les adoucit, afin qu'à l'imitation de la Nature même nous puissions trouver les indications & le party qu'il faut prendre , pour remedier heureusement aux maux qui nous arrivent par les effets pernicieux de ces vertus excessivement exaltées.

La Nature n'exerce aucune de ses fonctions, soit dans les alterations, soit dans les generations, soit dans les différentes coctions des alimens, ou dans la digestion des mauvaises humeurs, qui ne se fasse par la voye de la fermentation. Toutes les causes de la maladie & de la mort, & toutes les exaltations des mau-

vais fucs qui s'engendrent au dedans de nous, & qui excitent en nous tant d'inquietude & tant de tourmens, ne se forment & ne s'augmentent que par la fermentation. Tous les Remedes que nous employons pour nous secourir n'agissent que par la même fermentation, aussi bien que les poisons. De sorte qu'il ne se passe rien dans nos corps qui ne se fasse par le moyen de cette fermentation. La pluspart des alimens & des remedes que nous employons à nôtre usage n'acquierent aussi leur perfection que par le même moyen.

C'est pourquoy Villis a dit tres à propos après Vanhelmont, que non seulement nous naissons & nous sommes nourris par le moyen des ferments, mais aussi que nous mourons par ce

D ij



même moyen, que chaque maladie excite en nous ses tragedies par quelque levain, & que nous ne guérissions que par le moyen de quelque fermentation. Cela posé pour fondement, il faut absolument que la conservation & le rétablissement de la santé dépendent de la même fermentation quand elle est bien réglée, puisque cette fermentation est l'unique moyen dont la Nature se sert pour la coction des bons & des mauvais sucs, & pour toute sorte d'alterations, aussi-bien que pour la generation : d'où vient que la coction est inseparable de la fermentation, la coction ne se faisant que par ebullition, laquelle n'est autre chose que la fermentation même. C'est pourquoy Platon comprend l'ebullition & la fermentation dans une



PREMIERE PARTIE. 4<sup>e</sup>  
mesme definition. La fermentation ( dit-il ) ou l'ebullition , est un mouvement qui se fait dans une substance terrestre, par lequel cette substance devient volatile & d'une nature aérée & spiritueuse : c'est un mouvement qui se fait dans un corps grossier par la force du levain, par le moyen duquel ce corps s'enfle, s'eleve, & acquiert beaucoup des esprits qu'il n'avoit point auparavant, ou qui estoient ensevelis dans la matiere, comme l'on voit arriver dans le pain, dans le vin, dans la biere & dans le citre ; ainsi ce corps s'exalte dans toutes ses qualitez, parce que le degré de perfection de chaque chose consiste en l'abondance des esprits, qui luy sont propres : De sorte qu'il n'y a point de plante ou de

D iij

fruit dont on ne puisse tirer par ce moyen de l'eau de vie , c'est à dire une liqueur volatile propre à estre enflammée.

Villis explique tres bien la nature de la fermentation lors qu'il la definit un mouvement interieur des parties de chaque corps qui tend à sa perfection, ou à son changement. D'où il infere que tous les mouvemens d'alteration , de generation & de corruption qui se font dans tous les corps sont excitez par quelque fermentation.

C'est pourquoy il y a deux sortes de levains, les uns sont les auteurs des generations & des corruptions, & par consequent des semences, & les autres sont les organes de ces premiers levains, & les causes prochaines de toutes les alterations.

Les premiers sont les prin-

cipes des formes & des troisièmes qualitez, qu'on appelle, occultes ; & les seconds sont les diverses propriétés des sels, & précisément ce qu'Hippocrate appelle par excellence des Vertus, c'est à dire, l'amer, l'aigre, le salé, l'âpre & l'insipide, lesquelles se rencontrent toutes dans l'homme, comme l'expérience le justifie. Lors que ces levains sont dans la modération requise, & que les uns ne predominant pas sur les autres, on jouit d'une parfaite santé : Mais lors qu'il y a quelqu'un de ces sucs qui prevaut, & qui excite un levain estrange, en deprimant ou en affoiblissant les esprits & les levains vivifiants qui sont dans chaque partie ; l'on est affligé de diverses sortes de maladies, & ces maladies sont assez souvent la cause de la mort.

Ce sera de ces seconds levains & de ces différentes propriétés des sels dont nous traiterons dans cette première Partie, mais la liaison naturelle qui se rencontre entre ces seconds levains & les premiers nous engage nécessairement à dire quelque chose de ces premiers levains; car les seconds dependent en partie des premiers, je dis en partie, parce qu'ils dependent aussi de la matiere dont ils sont composez. Ces seconds levains different des premiers en ce que les premiers dependent immediatement des formes & des semences dans lesquelles ils sont. D'où vient (dit Vanhelmont) que ces premiers levains sont entierement separez des qualitez materielles, & qu'ils prennent véritablement quelque qualité corporelle.



le, pour communiquer plus fa-  
cilement leur force vivifiante au  
corps, mais cette qualité mate-  
rielle ne peut pas entrer en con-  
tours avec ce premier levain vi-  
vifiant, puisque tout ce qui agit,  
par la qualité des sels, n'est pas  
de la même faculté de la semen-  
ce, mais un accident qui varie se-  
lon son objet, c'est pourquoy la  
qualité des sels peut pecher dans  
le plus ou le moins.

La fermentation estant d'une  
nécessité si absoluë dans toute  
l'oëconomie du corps pour exer-  
cer toutes les fonctions de la  
vie, la nature qui est en elle-  
même un levain vivifiant, a soin  
de produire au dedans de nous  
les sels & les levains nécessaires  
pour exciter cette fermentation,  
& pour cet effet elle s'est ac-  
compagnée dans toutes ses coc-  
tions, des qualitez nécessaires



qui servent à la fermentation qu'elle se propose.

La premiere coction qui se fait dans l'estomac, par laquelle la nature change les alimens en chile, se fait par le moyen d'un suc aigre qui est envoyé de la rate dans l'estomach même, cōme l'ont reconnu les plus celebres Medecins; cela se voit évidemment, si l'on considere que tout ce que l'on vomit après la digestion est aigre, que la membrane interieure de l'estomach des animaux est propre à cailler le lait par son aigreur, & que cette aigreur est d'autant plus grāde que les animaux sont plus devorans; vanhelmont estant enfant experimenta cette aigreur, car il ressentit un goût fort aigre dans le bec d'un Moineau qui luy bequetoit la langue : D'où vient que pour appaiser cette

grande aigreur que les oiseaux ont dans l'estomach, ils sont obligez de manger de l'argille, du tœuf, & des pierres, sans quoy ils tomberoient malades.

Hipocrate nous enseigne que le reproche aigre que nous fait l'estomac dans une extrême indigestion est une marque de guerison, parce que la Nature commence à reparer le levain de la digestion; & l'experience nous apprend que tout ce qu'on donne pour reveiller l'appetit est aigre.

Le voisinage & la communion des vaisseaux qui sont entre la rate & l'estomach, a fait juger aux Medecins que ce suc acide, ou cette odeur de levain est envoyée de la rate dans l'estomach, c'est pourquoy mesme les oiseaux qui digerent les choses les plus dures ont la rate unie avec l'estomach.

Or l'estomach n'a pas ce levain dans soy ou de soy même, car l'appetit de l'estomach s'en va quelquefois pour un temps, & revient, facilement dans un autre temps, parce que la cause de l'appetit n'est pas dans l'estomach même, mais l'estomach l'emprunte de la rate.

Cette aigreur de l'estomach differe des autres choses qui sont aigres, en ce que l'aigreur de l'estomach rend volatiles les choses qu'elle penetre ; au contraire, tout autre esprit qui est aigre devient fixe, en dissolvant son sujet, suivant un axiome des Chimistes.

C'est ce levain aigre de l'estomach qui donne de l'appetit, qui est spécifique à l'estomach même & qui est distingué spécifiquement dans toutes les différentes especes d'animaux ; c'est

ce levain qui fait des effets qu'on ne sçauroit attribuer à aucune sorte de chaleur, puis que les Poissons qui n'ont point de chaleur actuelle, digerent mieux que les autres Animaux. Il est vray qu'on attribue aux Poissons une chaleur en puissance, mais cette chaleur ne pourroit pas échauffer actuellement.

Quoy que ce levain de l'estomach ait une aigreur spécifique qui luy est tres particuliere: Neanmoins cette aigreur n'est pas ce levain vivifiant, mais c'est seulement son organe; c'est pourquoy la digestion en soy est l'ouvrage d'un autre levain vivifiant qui s'accompagne par tout d'une autre qualité seconde qui sert à la fermentation, & qui tend au but que la nature a de vivifier, c'est pourquoy le Chyle est parfaite-

E



ment dépouillé de l'aigreur de son levain dès le moment qu'il est coulé de l'estomach dans les intestins, en changeant son sel aigre en un sel sale par une seconde fermentation.

Le mélange qui se fait du fiel avec le Chyle dès que le Chyle est sorty de l'estomach pour entrer dans les boyaux, fait assez voir que la nature a formé le fiel, pour exciter une nouvelle fermentation, & une nouvelle digestion dans les intestins, car il y a autant de levains que de digestions. C'est  
 ,, par le moyen de ce fiel, dit Van-  
 ,, helmont, que le Chyle est per-  
 ,, fectionné, que le sang est pre-  
 ,, servé de corruption, & que la  
 ,, serosité, & les autres excre-  
 ,, ments sont separez, ce qui ar-  
 ,, rive en même - temps que le



fiel change le sel aigre de l'esto-,,  
 mach en un sel sale, car l'aigre est,,  
 toujours extrêmement nuisible,,  
 si ce n'est dans l'estomach,,  
 c'est à cause de cet usage si,,  
 important que la nature a logé,,  
 la vescie du fiel avec tant de,,  
 precaution dans la partie cave,,  
 du foy. Il a falu que la nature,,  
 l'ait caché avec cét Art, parce,,  
 que le levain du fiel venant à,,  
 se deregler, cause plusieurs,,  
 maladies dangereuses, com-,,  
 me le Cholera Morbus, la,,  
 Dysenterie, la Jaunisse, &,,  
 quantité de fievres tres mau-,,  
 vaises.

Vne preuve que les sucres ai-  
 gres & amers sont propres à  
 exciter la fermentation, c'est  
 l'experience journaliere de faire  
 lever la paste avec du levain  
 aigre, ou avec de la lie amere de  
 bierre; outre que le dereglement

de la fermentation qui se fait dans l'estomach, s'explique fort bien par l'exemple du pain ; car comme le pain devient aigre lors qu'il y a trop de levain, & qu'il devient amer lors qu'il y a trop de la lie de Biere : De même aussi les alimens s'aigrissent dans l'estomach, lors qu'il y a trop de ce suc aigre & melancolique, & ils deviennent amers dans les personnes bilieuses, lors qu'elles mangent des choses trop grasses, ou trop douces, ou lors que le fiel se dégorge dans l'estomach par quelque dérèglement des viscères.

Il s'engendre aussi un suc âpre au dessous de l'estomach dans un corps glanduleux nommé Pancreas, lequel suc se communique à l'estomach même, & au premier boyau ; ce suc contribué aussi beaucoup à la

fermentation des premières digestions , par son âpreté , comme le Tartre sert à diverses fermentations par la même raison.

L'on voit évidemment que la cause de la plus part des Maladies se rencontre dans les parties du bas ventre, parce que c'est dans ces parties que s'engendrent les levains des premières digestions, ces levains venant à s'exalter dans leurs qualitez, ou à s'augmenter dans leur quantité, ou à se transporter dans des lieux qui ne sont pas de leur juridiction , produisent des levains étrangers , & pervertissent l'ordre établi par la nature dans les coctions. Ces levains estans alterez changent l'harmonie qui doit estre entre l'aigre & l'amer, le salé & l'âpre ou l'insipide, & par ce chan-

E iij

gement troublent l'œconomie de la nature dans toutes ses fonctions, parce que ces fonctions dependent de cette harmonie & de ce juste temperament, comme de leur cause principale.

Au contraire, c'est dans la bonne disposition de ces mêmes levains, que consiste la perfection qui est requise pour exercer parfaitement toutes les fonctions du corps & de l'esprit.

» Aussi Aristote remarque dans  
 » ses Problemes ; Que tous ceux  
 » qui ont excellé dans quelque  
 » profession, comme dans la Phi-  
 » losophie, dans la Politique, dans  
 » la Poësie, dans l'exercice des  
 » Arts, ont esté naturellement  
 » melancoliques.

Mais comme cette humeur melancolique suit le destin des choses les plus parfaites, dont

le dereglement est toujours le plus grand, & la corruption la plus dangereuse, il arrive aussi que cette humeur melancolique excédant dans ses qualitez, ou souffrant quelque corruption dans sa substance, il n'y a rien qui cause de si grands desordres, & qui perverdisse si fortement toutes les fonctions du corps & de l'esprit; c'est pourquoy Hypocrate nous enseigne que lors que le suc aigre predomine sur les autres sucs, il est extrêmement nuisible.

Aristote explique fort à propos la cause des differens effets de cette humeur melancolique, par l'exemple du vin, Parce, que l'un & l'autre sont d'une nature spiritueuse & vaporeuse, & par consequent tres propres, à fermenter les humeurs; car, de même, dit il, que le vin,



,, produit des effets differens, sui-  
 ,, vant la diverse disposition des  
 ,, personnes, & la differente quan-  
 ,, tité dans laquelle il est pris ;  
 ,, ainsi l'humeur melancolique  
 ,, s'accõmode au naturel des per-  
 ,, sonnes où elle predomine, &  
 ,, selon leur differante cõstitution  
 ,, produit des effets cõtraires. D'où  
 ,, vient que ceux qui sont d'un  
 ,, temperament melancolique ont  
 ,, aussi des mœurs tres differantes,  
 ,, suivant leur diverse constitu-  
 ,, tion : Par exemple, ceux qui  
 ,, ont beaucoup de melancolie  
 ,, froide, sont paresseux & stupides ;  
 ,, ceux qui ont beaucoup de me-  
 ,, lancolie chaude, sont violens &  
 ,, ingenieux, amoureux & coleres,  
 ,, portez aux desirs, & grand  
 ,, parleurs : Et parce que cette  
 ,, chaleur est souvent proche du  
 ,, cerveau, qui est le siege du ju-  
 ,, gement, il y en a plusieurs qui

deviennent furieux & transpor-,,  
tez ; ceux dont la chaleur est,,  
modérée , sont veritablement,,  
melancoliques, mais beaucoup,,  
plus prudents & plus advisez,,  
& quoy qu'ils n'excellent pas,,  
en quelque partie, ils l'empor-,,  
tent neanmoins en d'autres ; par,,  
exemple dans les Lettres ou,,  
dans les Arts, ou dans l'admi-,,  
nistration de la Republique. ,,

L'observation de Villis est  
digne de remarque, il a observé  
dans ses dissections, que ceux  
qui-avoient la rate noire, & qui  
estoient melancoliques, estoient  
ingenieux ; mais que ceux qui  
l'avoient rouge & merveille  
comme les enfans, n'avoient  
pas de l'esprit.

Ainsi le levain qui s'engendre  
dans la Rate se trouvant d'une  
qualité modérée, cause une in-

finité d'avantages pour les fonctions du corps & de l'esprit; mais lors qu'il est trop exalté, ou trop aigre, comme dans les affections des hypochondres, ou qu'il ne l'est pas suffisamment, comme dans les hydropisies, il nous afflige en beaucoup de manieres différentes.

Le suc melancolique estant perfectionnée dans la Rare, par une grande quantité d'arteres considerables; ce suc, dis-je, ne sert pas seulement pour la nourriture de la partie & pour la fermentation du chile, il procure encore la fermentation de toute la masse du sang, & rend le sang plus subtil & plein d'esprits. C'est pour cela que l'humour melancholique domine sur diverses fonctions du corps

& de l'esprit, & qu'elle est si propre à procurer la maladie, ou la santé.

Le dérèglement des fermentations produit si grande quantité de vents & de vapeurs, que les Medecins appellent l'affection des hypocondres une maladie ventreuse.

Le battement continuel du cœur & des arteres, qui conserve la vie, est un signe certain d'une fermentation continuelle du sang & des esprits, laquelle estant bien réglée, marque la santé; mais aussi cette même fermentation estant derégulée, est une marque certaine de quelque maladie. C'est par cette fermentation que la nature engendre dans le ventricule gauche du cœur les esprits qui entretiennent la vie, en changeant le sang des veines, en

un sang arteriel, par la chaleur qui s'y trouve, & par ce levain vivifiant qui s'y conserve. Ce levain preside sur cette transmutation du sang, estant accompagné d'un sel volatil qui excite cette fermentation, laquelle subtilise le sang, & le change en esprits. Si bien que ce levain devient le séjour & l'organe prochain des esprits qui nous animent. D'où vient que les animaux qui ont le plus de vivacité, comme les Viperes, ont aussi beaucoup plus de ce sel volatil que n'en ont les autres animaux ; ce sel contenant toute la vertu qui est répandue dans tout le corps du Vipere.

Le desordre de la fermentation qui se fait dans le cœur se manifeste en plusieurs maladies, comme dans les palpitations & dans les defaillances, qui sont ordinai



ordinairement causées par des vapeurs & des esprits sottillez de quelque levain étranger, & cette sottilleure est l'effet ordinaire d'une fermentation dereglée. Mais ce dereglement paroît principalement dans toutes les fievres qui arrivent par l'irritation de la nature, cette irritation procedant de l'acrimonie ou de la malignité des humeurs qui excitent une plus forte ébullition dans le cœur, laquelle meurit & adoucit les humeurs.

L'agitation continuelle & reglée du cerveau qu'on aperçoit si évidemment aux petits enfans, est aussi une marque sensible de l'ébullition, & de la fermentation qui se fait dans cette partie. Cette ébullition se faisant par les esprits qui s'y trouvent en abondance, & qui

sont en même temps la cause principale & l'effet de cette fermentation, puisque toutes les liqueurs qui sont composées de principes differens, & qui sont spiritueuses, sont dans une ébullition continuelle, comme l'on voit dans le suc de toutes les plantes.

Le dérèglement de cette fermentation pervertit toutes les fonctions des sens & du mouvement, en troublant la pureté des esprits par des vapeurs impures.

Cette quantité d'esprits qui se rencontre dans les parties de la generation, est encore l'effet d'un levain qui se trouve dans les mêmes parties, lequel perpetuant la nature dans chaque spece, fait une merveille, dont on ne comprend pas la raison. Et la privation de ces parties, fait un changement extreme-

ment grand dans la personne: Aussi la corruption de ce levain cause une infinité de maux aux femmes, qu'elles appellent avec raison des vapeurs de mere. Les désordres qui arrivent dans les fermentations du corps, souillent les esprits & les agitent; au cōtraire une fermentation réglée purifie les esprits & le sang, & les rend des organes parfaits de la vie. Et comme la conservation du vin consiste seulement dans une juste fermentation, aussi la perfection du sang, & des humeurs se trouve dans une fermentation modérée; c'est pourquoy le dereglement de la fermentation trouble tout l'ordre de la nature, en excitant quantité de vents & de vapeurs impures.

L'efficace merveilleuse des vapeurs & des esprits ont obli-

gé Hypocrate de prouver que la cause prochaine de la santé & de la maladie, depend entierement des esprits & des vapeurs. Les esprits sont l'effet d'une fermentation bien réglée, & les vapeurs procedent d'une fermentation dereglée. C'est pourquoy il appelle ces esprits les auteurs de tous les mouvemens.

Il finit son discours par ces termes. Il appert donc évidemment que les vents, ou les vapeurs sont la cause des maladies en plusieurs manieres, & que toutes les autres causes n'agissent que parce qu'elles sont conjointes aux vapeurs mêmes, ou qu'elles en dependent. Or j'ay prouvé par demonstration évidante que les vapeurs sont la cause des maladies, comme j'avois promis, j'ay fait voir que



les esprits ont un grand pouvoir, en toutes choses, mais principalement dans le corps des animaux.

Et comme l'opinion de Vanhelmont est conforme à la doctrine d'Hypocrate, il me semble assez à propos de rapporter le sentiment de Vanhelmont même.

Ceux (dit-il) qui recherchent la vérité, doivent sçavoir que toutes les fois que les esprits qui sont la cause des mouvemens, conçoivent un esprit étranger, ou un levain, & une semence étrangere, la nature exclut toujours cet esprit souillé de la communion de la vie. Or cet esprit impur, ou cette semence étrangere n'est pas moins disposée à passer aux parties éloignées, qu'aux parties voisines, comme l'on voit dans la goutte. C'est



,, pourquoy la simple application  
 ,, du Mercure afflige le gosier, la  
 ,, langue & les dents. Et lors que  
 ,, cét esprit souillé est arrivé à son  
 ,, terme, il infecte à même temps  
 ,, de son levain la nourriture de  
 ,, la partie, & cette partie recevant  
 ,, des dispositions étrangères par  
 ,, l'impression successive & conti-  
 ,, nuelle de cét esprit souillé, trou-  
 ,, ble extrêmement la fonction  
 ,, de la digestion, & suscite beau-  
 ,, coup d'impureté ; il arrive  
 ,, assez souvent que cet esprit  
 ,, souillé donne une impression  
 ,, dans l'esprit naturel de la  
 ,, partie, laquelle impression ne  
 ,, s'efface jamais. L'Escole rap-  
 ,, porte mal à propos toutes ces  
 ,, choses à de certaines prétendues  
 ,, humeurs, & à de certaines flu-  
 ,, xions du cerveau, & lors que  
 ,, cét esprit souillé a passé en quel-  
 ,, que endroit, la première hu-

meur qui s'y rend pour en la-  
 ver la tache est la serosité. C'est  
 pourquoy il semble aux mala-  
 des de sentir couler cette hu-  
 meur, parce que la serosité y est  
 envoyée par les veines, non pas  
 comme la cause première du  
 mal, mais pour soulager le mal  
 même, quoy que par accident ce  
 mal se trouve entretenu par la  
 serosité qui est coulée dans la  
 partie.

Il arrive aussi souvent que la  
 serosité estant souillée d'un sel  
 étranger, infecte les esprits, de  
 sorte que les esprits ne sont pas  
 toujours altérés par l'injure ex-  
 terieure de l'air, ou par quelque  
 vapeur contagieuse engendrée  
 interieurement, mais par l'excez  
 de cette même serosité, laquelle  
 est moins vive que les autres hu-  
 meurs.

La consistence des humeurs,  
 ou les secondes qualitez qui dis-

posent la matiere, dependent aussi de la fermentation, car la nature agit d'une même maniere, soit qu'elle resolve les choses cuagulées, ou qu'elle coagule les choses dissoutes, comme dit Vanhelmont, & comme il se voit évidemment par les choses que nous avons dites.

Nous avons fait voir que les personnes saines exercent toutes les fonctions de la vie par une fermentation bien réglée, & qu'elles ne deviennent malades que par le desordre de cette même fermentation. Que la cause ordinaire des maladies ne vient que de l'acrimonie & de la crudité des humeurs, c'est pourquoy l'on ne scauroit oster la cause du mal qu'en meurissant & en adoucissant ces humeurs. C'est ce que la nature fait par la fermentation, laquelle n'est

autre chose qu'un mouvement de la crudité à la maturité, comme l'expérience fait voir dans le vin, dans le citre & dans la biere, qui se meurissent en se fermentant.

C'est pourquoy le seul moyen de conserver la santé, & de la restablir, c'est de regler cette fermentation. C'est par cette fermentation que la nature change les alimens en nostre substance, c'est par elle que la nature sépare les excremens, c'est par elle qu'elle meurit & adoucit les humeurs dans les maladies, pour les vuider en suite, & qu'elle oste toutes les qualitez excessives qui résistent à l'action de la chaleur naturelle, sans quoy la nature ne sçauroit les surmonter, mais succomberoit infailliblement sous le poids des mauvaises humeurs.



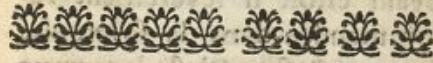
C'est pourquoy l'on ne vieillit que par la defaillance de quelques levains, & l'on ne meurt que par des levains étrangers, qui portent la corruption dans les parties, cette corruption commençant par le changement des levains, & montant peu à peu & de degré en degré, jusques à son dernier période.

Ainsi les maladies sont des semences étrangères qui produisent au dedans de nous leur fruit dans leur saison, comme elles produisent le guy sur les arbres.

Que si Hypocrate a designé les maladies par l'aigre, & par l'amer, par le sallé & par l'âpre, par l'insipide, & par les autres proprietez des sels, c'est que ces proprietez sont des qualitez sensibles, & la marque évidente de la semence des maladies & des levains étrangers



PREMIERE PARTIE. 71  
qui les produisent ; de sorte  
que le levain est le principe  
de tous les changemens qui  
arrivent non seulement dans  
nous, mais encore dans les mi-  
neraux , dans les plantes &  
dans les animaux, comme nous  
ferons voir en la seconde par-  
tie de ce discours.



SECONDE  
PARTIE.  
DE L'EFFICACE  
*des troisièmes qualitez.*

**N**ous lisons dans l'Histoire  
Sainte que Dieu avoit dé-  
fendu aux Juifs de man-  
ger du pain - levé pendant les  
huit jours dédiés à la solem-

nité de Pasques, & meſme de  
 n'avoir aucun levain dans leur  
 maiſon ſur peine de la vie ; car  
 comme les levains doivent ne-  
 ceſſairement preceder toute  
 forte d'alteration , ils mar-  
 quent la corruption , & l'impu-  
 reté dont ils ſont le Symbole.  
 C'eſt pourquoy l'abſtinance du  
 levain eſtoit ſi ſeverement re-  
 commandée dans la ſolemnité  
 de cette Feſte : C'eſt dans cette  
 veüe que IESUS-CHRIST recom-  
 mande à ſes Diſciple de ſe gar-  
 der du levain des Pharifiens ,  
 c'eſt à dire de la corruption de  
 leurs mœurs, comme il l'expli-  
 que luy-même ; Saint Paul  
 prend auſſi le levain pour le  
 ſymbole de la corruption quand  
 il recommande aux Chreſtiens  
 de celebrer la Paſques , non  
 avec le vieux levain, ny avec  
 le levain de la malice, & de  
 la

la corruption de l'esprit ; mais avec les pains sans levain de la sincerité, & de la vérité. Le levain se prend aussi au même sens en nostre langue, en marquant les anciennes animositéz par le mot de, vieux levain, & en designant la cause des Maladies, & des rechutes par le même terme.

L'on a fait voir dans la premiere partie de ce discours que les secondes qualitez d'aigre, d'amer, de sale, d'aspre & d'insipide, sont des levains qui dépendent de la nature des choses, que ces mêmes qualitez sont la cause de la santé, lors qu'elles sont dans une juste moderation, & qu'elles sont la cause des Maladies, lors qu'elles sont trop exaltées. Il faut maintenant faire voir que la nature même des choses, & les troisièmes qualitez qui en decoulent, sont aussi des

G

levains primitifs, & que ces mêmes levains sont le principe des generations des corruptions & des alterations. De sorte qu'il ne se fait aucun changement dans la nature qui ne se fasse par le moyen des levains.

Les levains primitifs, ou les troisièmes qualitez, sont des propriétés essentielles qui émanent immédiatement des formes, & qui par leur action penetrent la substance des choses sur lesquelles elles agissent pour les perfectionner, ou pour les détruire. C'est pourquoy on appelle ces troisièmes qualitez, des qualitez de toute la substance: on les appelle aussi des qualitez occultes à cause de la maniere cachée dont elles agissent, puisque les substances ne tombent point

sous les sens. Fernel expliquant la nature des troisièmes qualitez dit qu'elles sont le germe de vie, ou la semence des choses, que c'est par cette semence, & par ce germe qu'elles sont conservées dans leur estre, & qu'elles se perpetuent dans leurs especes par la continuelle succession de leurs individus.

C'est par cette raison qu'Hypocrate appelle la chaleur naturelle divine, parce que cette chaleur est le germe qui donne la vie, & qui la conserve. Les premières & les secondes qualitez, dit Vanhelmont, agissent par une qualité matérielle, parce qu'elles sont unies étroitement à la matiere; mais les troisièmes qualitez agissent d'une maniere spirituelle & abstraite de la matiere, parce qu'elles



dependent immédiatement des formes qui sont en quelque manière spirituelles ; c'est pourquoy ces troisièmes qualitez ont la vertu d'imprimer leur action dans les formes qui la reçoivent. Les premières & les secondes qualitez pénètrent difficilement les corps sur lesquels elles agissent, & ne se mêlent pas radicalement avec eux, & quoy qu'elles y laissent quelques traces de leurs propriétés, neantmoins la chaleur naturelle les surmonte, & se les rend amies. Mais ces qualitez ne se trouvant par entièrement surmontées, elles dégénèrent en des impuretez qui deviennent l'occasion des maladies, parce qu'elles irritent la nature en diverse manière. Les troisièmes qualitez émanent des formes & sont des écoulemens de la forme même : ces qualitez

nous penettrent, & nous changent totalement par leur fermentation.

C'est de ces troisièmes qualitez qu'Hypocrate a voulu parler quand il a dit qu'il faut observer s'il n'y a rien de divin dans les maux, c'est à dire, comme l'explique Fernel, s'il n'y a point une certaine vertu destructive, & absolument nuisible à toute la substance, laquelle vertu provient d'un venin qui a esté engendré au dedans de nous, ou qui a esté communiqué par quelque cause extérieure. On n'appelle pas seulement venin, ou malignité ce qui tuë, ou qui est contraire au cœur, & aux principes de la vie, mais encore tout ce qui attaque par une propriété occulte la substance même des parties, & qui offense leurs fonctions. La nature a

G iij

,, voulu que ces qualitez occultes  
,, fussent plustost l'objet de nostre  
,, admiration que de nostre con-  
,, noissance. D'où vient qu'Hypo-  
crate ne trouvant pas une matie-  
re visible qui fut l'occasion de  
la maladie, il va toujours au  
principe divin, & invisible qui  
procede du reservoir caché des  
semences, & lequel ne scauroit  
s'attribuer, ny au chaud, ny au  
froid.

Aristote voulant expliquer  
la cause generale des alterations  
& des changemens qui arrivent  
dans les corps sublunaires dit,  
que la matiere avoit un desir  
naturel de se joindre à de nou-  
velles formes; mais l'on sçait  
assez que Dieu a donné à tous les  
estres l'inclination naturelle de  
se conserver, & une resistance  
à tout ce qui peut les dé-  
truire.

Vanhelmont semble avoir mieux réussi qu'Aristote dans la recherche de la cause universelle des alterations & des changemens qui arrivent continuellement dans la nature, puis qu'il prouve évidemment que le levain est l'auteur seul de tous ces merveilleux changemens. Il fait voir que ce même levain est le commencement des choses; qu'il est le principe de la semence; que ce principe produit la semence même dans la matiere, & cette matiere ayant acquis la semence la vivifie; que cette même semence est un second levain qui depend de ce premier levain dont nous parlons.

Ce premier levain est une vertu infuse dès le commencement du Monde dans de certains lieux pour preparer les semences. L'auteur de la na-



ture ayant marqué des lieux propres pour chaque levain, en les établissant dans le sein des élémens, comme dans un réservoir pour en former là les originaux des choses. Ce même Auteur de la nature a dispersé les levains dans les especes, & dans les individus, comme dans des lieux destinez à leur production, ayant voulu que ce principe des choses fut stable dans les élémens, & successif dans les individus, afin qu'il fut répandu dans toute la nature, & qu'il passât d'individu en individu, comme de main en main pour la cōservation des especes, & la perpétuation des mêmes individus. Il a voulu que les levains permanens qui sont en certains lieux fussent comme les premiers principes qui commencent & qui achevent les causes



naturelles, & qui rendent fertiles les élemens de l'eau, de l'air & de la terre; & que les levains perissables ne fussent que dans la matiere préparée, & eussent leur Siege immédiatement dans le sein des semences mêmes, afin que chaque individu portât en soy la nécessité de mourir.

Pour mettre cette doctrine dans son jour, il faut considerer que Dieu ayant donné à la terre la vertu de germer, luy a donné autant de levains differents qu'il y a de differens fruits, puis que chaque terroir a sa nature particuliere, & qu'il ne produit pas également toutes choses, ce qu'on ne scauroit attribuer qu'à un levain particulier destiné pour chaque lieu particulier, il en faut dire de même de l'air, & de l'eau, puis qu'ils contri-

buënt à produire si abondamment tant de choses qui viennent sans semence, suivant les différens endroits où ils se trouvent.

Cette vérité paroîtra plus évidemment, si l'on considère qu'il ne s'engendre rien de la terre & de l'eau qui ne contracte quelque odeur, ce qui est une marque évidente de la fermentation, car l'odeur s'imbolise avec la fermentation & le levain.

La generation des insectes prouve aussi cette vérité; car les insectes sont engendrez par la seule odeur du levain communiquée par l'attouchement de tout ce qui les environne, ce levain resoluant la matiere dont ils sont engendrez en la penetrant; car la matiere & le levain estans bien unis ensemble, forment les insectes par un

esprit suscité par l'odeur du levain, qui est une odeur semblable au moisi. Ce levain s'exalte ensuite en principe de vie, ou en esprit vivifiant, d'où vient qu'il s'engendre des vers des choses qui sentent le moisi.

Si donc les insectes prennent leur origine des odeurs du levain comme du lent ou du moisi, & qu'ils ne diff rent pas d'espece des autres animaux qui sont engendrez par les deux sexes, il faut que la semence de tous les animaux ait son odeur, & son levain specifique, par le moyen duquel se fait la preparation de l'esprit de vie, & de la chaleur naturelle dans la matiere qui se trouve prepar e pour la transmutation. De cette differente preparation arrive la diversité des impressions dans les visceres, dans les organes, & dans les

forces, parce que ces odeurs spécifiques affectent la matiere, & la tiennent sous leur domination.

„ Le levain, dit Vanhelmont,  
 „ differe de la semence, en ce  
 „ que le levain est une odeur de  
 „ moisi, laquelle dispose la mas-  
 „ se au changement, & la semen-  
 „ ce est une substance qui contient  
 „ déjà l'esprit de vie, le levain &  
 „ l'image de la chose, avec une  
 „ connoissance dispositive de ce  
 „ qu'elle doit faire.

„ De là vient qu'une chose ne  
 „ se change pas en une autre sans  
 „ levain & sans semence, ce qui  
 „ n'ayant pas esté connu, on attri-  
 „ buë toutes choses à de simples  
 „ chaleurs. C'est pourquoy la  
 „ guerison de plusieurs maladies  
 „ est demeurée désesperée, par  
 „ ce qu'on n'a travaillé qu'à cor-  
 „ riger les premieres qualitez, du  
 chaud



chaud, du froid, du sec & de,,  
 l'humide, où l'on s'est seule,,  
 ment attaché à oster quelques,,  
 humeurs supposées, sans confi,,  
 derer que toutes les maladies,,  
 ont du venin, ou de la maligni,,  
 té, soit à l'égard de tout le,,  
 corps, ou à l'égard de la partie,,  
 qu'elles affligent; & bien que,,  
 ce levain ne se communique,,  
 pas aux autres parties, il ne,,  
 laisse pas d'imprimer une odeur,,  
 de levain dans la partie mesme,,  
 où il sejourne. D'où vient,,  
 que l'on guerit souvent par les,,  
 odeurs, & qu'on oste prompte,,  
 ment l'infection de la peste par,,  
 le parfun, car l'odeur s'imbo,,  
 lise avec le levain, ainsi cette,,  
 odeur contient la semance des,,  
 changemens. D'où l'on peut in,,  
 ferer que la vertu des mixtes,,  
 provient des odeurs, ou des,,  
 levains. C'est pourquoy n'a,,



,, yant pas pris garde au levain  
 ,, des semences, ny au levain par-  
 ,, ticulier de chaque partie , &  
 ,, aux vertus qui leur sont com-  
 ,, muniquées, toute la force de la  
 ,, nature est demeurée inconnue,  
 ,, & l'erreur a prevalu, car on a  
 ,, faullement rapporté toute l'ef-  
 ,, ficace de la nature à des fables,  
 ,, & aux contrarietez qu'il y a  
 ,, entre le chaud, & le froid.

La nature des animaux  
 estant un levain, cette nature  
 exerce toutes ses fonctions par  
 d'autres levains qui sont les au-  
 theurs des coctions que la mê-  
 me nature fait pour l'entretien  
 de la vie. En effet, dans toutes  
 les coctions generales, la nature  
 s'accompagne toujours de quel-  
 que sel particulier qui sert à  
 la fermentation, & qui est pro-  
 pre au but que la nature se pro-  
 pose.

Ce levain, dit Vauhelmont, est quelque chose de caché, de libre, & de vivifiant qui prend dans toutes ses limites une qualité qui depend de luy, parce que les levains estans de l'ordre des qualitez formelles, ils se sôc entièrement separez du commerce des qualitez materielles. Que si ces levains prennent quelque qualité corporelle, & quelque sel pour servir d'instrument à leur action, & pour communiquer plus facilement leur force vivifiante, cela ne se fait que pour leur aider & pour arriver plus facilement à leur fin.

Les levains vivifiants estans les auteurs de toutes les coctions qui se font en nous-mêmes, nous ne vieillissons que par la défail lance des mesmes levains, & non point par la con-

somption de l'humide radical. On avoit crû que la chaleur naturelle agissant sur l'humide radical le consommoit peu à peu, & nous caufoit enfin la mort : mais au contraire c'est la chaleur naturelle qui cōserve l'humide radical, & qui le perfectionne, bien loing de le consumer, puisque cette chaleur est une propriété essentielle de la nature, & que les proprietez ne sçauroient détruire la nature mesme. Nous voyons que les poissons vivent sans chaleur naturelle, neanmoins ils sont sujets à la mort, comme les autres animaux. Que si la chaleur naturelle estoit la cause de la vieillesse, & de la mort, les Poissons ne mourroient jamais ; car la lumiere, & les esprits qui donnent la vie aux poissons, ont de l'analogie

avec la lumiere de la Lune qui est toujours froide, lors même que cette lumiere est ramassée dans un miroir ardent, suivant l'experience de Vanhelmont; aussi la Lune domine sur les eaux, & sur les poissons, comme l'experience ordinaire le justifie.

La vertu merveilleuse des levains procede de la nature qui agit suivant l'ordre de son auteur, & suivant la fin qu'il luy prescrit. Nous lisons dans la Genese, que Dieu commanda à la terre de pousser de l'herbe, & à l'herbe de porter sa semence, aux arbres de porter du fruit, & aux fruits de produire leur germe; ce qui fait voir que Dieu a donné à toutes les creatures la vertu de se conserver, & de se reproduire, & qu'il les a revestus

H ij

des qualitez nécessaires , pour l'usage auquel elles sont d'estimées. Le Philosophe a dit que la nature est le principe du mouvement , & du repos, c'est à dire de toutes les puissances , & de toutes les actions qui en dependent. Cela fait voir que la cause des maladies estant un estre reel, & positif , cette cause agit en nous par son levain & par sa semence, & vit de nostre vie, à peu près de la même maniere que le gui des arbres, & le greffe des entes vivent de la vie de l'arbre même sur lequel ils sont entez. En effet , toute la cause des maladies ne procede que des levains & non pas du chaud & du froid , parce que le chaud & le froid empruntent toute leur force des



mêmes semences & des mêmes levains. En effet, le chaud & le froid ne sçauroient nous nuire, s'ils ne sont aigres, ou amers, ou fallés, cōme dit Hypocrate, car adjoute-il, la nature nous échauffe & nous rafraïdit suivant le besoin que nous en avons, sans aucun secours étranger, comme nous ferons voir dans la suite de ce discours.





TROISIE'ME  
PARTIE.  
DE LA DEPEN-  
dance des premieres  
Qualitez.

**L'**ERREUR dangereuse qui commençoit à naistre du temps d'Hypocrate ne pût pas estre étouffée dans sa naissance par ce Prince des Medecins : Plusieurs attribuoient de son temps la cause des maladies au chaud & au froid , au sec & à l'humide , comme l'on fait encore presentement.

Cette erreur a fait de si grands

TROISIE'ME PARTIE. 93  
progrez, que Fernel voulant  
corriger une partie de cet abus,  
a crainc la preoccupation des  
Medecins, & des peuples. Les  
uns, & les autres estoient si ac-  
coûtumez de rapporter la cau-  
se des maladies aux premieres  
qualitez, que Fernel a differé  
long-temps de mettre au jour  
le traitté qu'il a fait des causes  
ocultes, comme il le rapporte  
luy même.

Cette erreur a bien receu  
quelque atteinte par le raison-  
nement, & par l'autorité de  
Fernel, qui établit les troisié-  
mes qualitez; mais les Mede-  
cins rapportent toûjours la cau-  
se ordinaire des maladies aux  
premieres qualitez, c'est à dire  
aux intemperies du chaud &  
du froid, du sec & de l'humide,  
quoy que ces qualitez ne soient  
que les effets de la maladie. Ils  
rapportent aussi la cause de la

santé à la moderation des mêmes qualitez, qu'on nomme par cette raison qualitez principales, quoy que ces qualitez ne soient que servantes, & qu'elles dependent absolument de la nature. Mais cette erreur se reconnoit clairement si l'on considere que les premieres qualitez sont des qualitez materielles : que le chaud, & le froid, à les prendre precisement, n'ont point d'action considerable dans nos corps : que la nature se rétablit d'elle-même, & dans peu de temps des legeres incommoditez qui arrivent par le chaud, ou par le froid : & que le chaud & le froid n'agissent d'angereusement qu'en tant qu'ils sont unis à l'aigreur ou à l'amertume, à la salure ou à l'aspreté, suivant cette diverse conjunction, le froid & le chaud ont des effets differents, & pres-

ques contraires.

Pour bien connoître quelle est la nature des premières qualitez, il faut considérer que ces qualitez ne sont jamais des qualitez simples dans les mixtes, comme le remarque Hypocrate, parce qu'elles sont toujours unies à quelque aigreur, ou à quelque insipidité, à quelque douceur, ou à quelque amertume, à quelque âpreté, ou à quelque salure, ou enfin à quelque propriété des sels. Et comme ces sels ont des vertus différentes, & même contraires, ils les communiquent aux premières qualitez.

C'est pourquoy pour définir le chaud, & le froid, l'humide, & le sec, en tant qu'ils sont dans les mixtes, il faut prendre le genre de leur qualité élémentaire, & la différence des sels, & des goûts qui predo-



minent dans les mixtes mêmes.

C'est ainsi qu'Hypocrate les a défini ; car dit-il, le chaud & le froid sont doux , ou amers, aigres , ou insipides, âpres, ou sallez , dans toutes les choses que nous employons pour nôtre usage : & de cette différente conjonction dépend toute l'efficace, & l'espèce de ces premières qualitez.

Aristote a défini ces premières qualitez d'une autre manière ; car il a dit que le chaud separe les choses de différente nature, & que le froid les assemble ; mais le chaud & le froid ne produisent cet effet que par accident ; car le chaud ne separe qu'en excitant la fermentation, laquelle rend la vertu des sels plus active, & par ce moyen separe les choses de différente nature, comme il se voit dans le

suc

des plantes qui se purifie par la seule fermentation : le froid au contraire assemble les choses de différente nature , en tant qu'il empêche cette même fermentation , & tient en quelque manière les autres vertus liées.

Neanmoins , dit Vanhelmont, les Medecins ont ordinairement considéré le chaud & le froid , comme des qualitez simples , & ont attribué mal à propos l'efficace des autres vertus à ces premières qualitez , en ignorant la véritable cause de tous les effets de la nature.

L'on voit donc que les premières qualitez n'ont aucune action d'elles-mêmes , & qu'elles dépendent non seulement des secondes qualitez , mais aussi des troisièmes , & que

même ces premières qualitez  
 sont simplement des instru-  
 mens de la nature , pour agir  
 suivant le besoin qu'elle en a  
 comme l'explique sçavamment  
 Vanhelmont. On a ignoré dir-  
 ,, il, dans l'Ecole que toutes les  
 ,, proprieté decoulent des se-  
 ,, mences, non seulement celles  
 ,, que l'Ecole appelle occul-  
 ,, tes, mais aussi toutes les autres;  
 ,, bien que l'Ecole même les ap-  
 ,, pelle toutes formelles. Ve-  
 ,, ritablement j'esperimente que  
 ,, les qualitez élémentaires sont  
 ,, comme dans l'écorce extérieu-  
 ,, re des choses ; que les secondes  
 ,, qualitez sont plus promptes, &  
 ,, plus agissantes ; & que les troi-  
 ,, sièmes sont plus intimes, estans  
 ,, logées immédiatement dans  
 ,, l'esprit vivifiant des semences ;  
 ,, néanmoins elles prennent toutes  
 ,, leur origine du sein des semen-

ces, & du sein des formes. Il n'y,,  
 en a aucune qui vienne de la,,  
 matiere premiere, non plus,,  
 que de l'assemblage des éle,,  
 mens, cette matiere, & cet,,  
 assemblage estans des meres,,  
 feintes & supposées, dont on a,,  
 voulu tirer la principale vertu,,  
 des choses.

Fernel enseigne la même,,  
 doctrine. Certainement dit-il,,  
 j'attribuë de si grandes vertus,,  
 aux formes, que tout ce que,,  
 nous voyons d'effets provient,,  
 principalement des formes mê,,  
 mes. Il adjoute que c'est aussi le,,  
 sentiment d'Aristote, qui preu,,  
 ve que les premieres qualitez,,  
 ne sont que les instrumens,,  
 d'une cause superieure, & qu'il,,  
 appelle cette cause, la nature.

Pour faire voir qu'à l'égard  
 du chaud & du froid, la nature  
 se rétablit d'elle même dans

son premier temperament, sans aucun secours étranger, il faut considerer que la nature est l'architecte de son propre ouvrage, qu'elle le façonne dans le temps de la generation; qu'elle le crayonne dans la conformation; & qu'elle en forme tous les traits, & toutes les parties. La nature perfectionne ces parties, & les range suivant leur action & leur usage, elle leur donne un temperament conforme à leur nature, & propre à exercer toutes les fonctions auxquelles elle les destine. Elle n'abandonne point son ouvrage, elle le vivifie aussi long-temps qu'elle peut, en le nourrissant par des alimens semblables, en même-temps elle l'augmente, & luy donne sa dernière perfection, elle cuit les humeurs intemperées, &



les reduit dans la moderation qui leur est requise ; & les ayant surmontées , elle les vuide utilement par les voyes les plus propres. Enfin , elle se remet elle - même dans son premier temperament , comme l'eau chaude se rafraichit sans aucun artifice , par un principe interieur , & par sa propre nature.

L'ame exerce tant de fonctions si merveilleses & si differantes par le ministere des esprits , qu'Hypocrate appelle les auteurs de tous les mouvemens. Ces esprits sont le siege des levains vivifiants , & le domicile de l'ame , ils sont le lien de l'ame & du corps , & le principe de la vie & de la chaleur naturelle. Cette chaleur ne dépend nullement des premieres qualitez , ny

même des secondes ; mais des  
 qu'on nomme qualitez oc-  
 culces, ou qualitez de toute  
 la substance, parce qu'elles  
 decoulent immediatement de  
 la forme des choses. Aristote  
 expliquant la nature de la  
 chaleur naturelle, & de cet  
 esprit vivifiant où reside l'ame  
 immediatement ; dit que cet  
 esprit est dans les semences de  
 toutes choses, que c'est luy qui  
 donne la fertilité, que c'est  
 ce que nous appellons cha-  
 leur naturelle, & que cet esprit  
 n'est point feu, ny aucune fa-  
 culté semblable. Que cet es-  
 prit est contenu dans la se-  
 mence, & dans un corps écu-  
 meux, & que la nature qui  
 est dans cet esprit a du rap-  
 port avec les Astres ; aussi le feu  
 n'engendre aucun animal, ny  
 n'en conserve aucun, mais la

chaleur qui produit ou qui con-,,  
 conserve les animaux à un prin-,,  
 cipe de vie par le moyen de la,,  
 semence, ce qui fait voir claire-,,  
 ment que la chaleur des ani-,,  
 maux n'est point un feu, & ne,,  
 tire point son principe du feu. ,,

Le rapport qui se rencontre  
 entre l'esprit des animaux, &  
 les Astres, est que de même que  
 les Astres communiquent leurs  
 influences par la lumière & par  
 le mouvement, de même aussi  
 les esprits des animaux com-  
 muniquent leur vertu par l'a-  
 gitation, & par les esprits, com-  
 me par des rayons de lumière.  
 Et le rapport qui se trouve en-  
 tre la chaleur celeste, & la  
 chaleur des animaux, consiste  
 non seulement en ce que l'une  
 & l'autre de ces chaleurs con-  
 tient une vertu vivifiante, mais  
 encore en ce que toutes deux

émanent immédiatement de la forme. Et comme la chaleur celeste découle de la forme des corps celestes, accompagnée de la lumière, & des autres influences ; de même la chaleur naturelle provient de la forme spécifique des animaux accompagnée de leurs esprits vivifiants, & de toutes leurs vertus, mais cette chaleur ne prend point son origine du mélange des premières qualitez non plus que du feu, puis qu'elle ne participe du tout point de la nature des premières qualitez, ny du feu même, car le feu ne provient point de la semence, puis qu'il n'agit pas comme la semence, au contraire il la détruit, les semences agissant par la force du levain. D'où vient que les esprits vivifiants qui sont dans les poissons agissent plus vivement que dans

les animaux terrestres, quoy que les poissons soient des animaux froids & sans chaleur.

C'est par cette raison que la chaleur naturelle n'a point de contraire, n'ayant qu'une simple privation pour opposée, de même que la lumière n'a qu'une simple privation & point de contraire. C'est pourquoy le Philosophe a dit que la mort n'est autre chose qu'une extinction de la chaleur naturelle, sans faire mention du froid dans sa definition, parce que le froid n'est pas contraire à la chaleur naturelle, le froid n'estant pas dans le même genre de qualité où se trouve la chaleur naturelle.

Hypocrate & Galien enche-rissans sur Aristote, ont crû que la chaleur naturelle estoit l'ame des animaux. En effet, l'é-



criture semble donner dans cette pensée en deffendant de manger du sang des animaux, parce que le sang estoit leur ame, car le sang estant destiné pour la reparation de la chaleur naturelle, & pour l'aliment prochain du corps, il est en quelque maniere l'ame des animaux; c'est pourquoy, dit un Poëte, jamais personne n'a bû impunément le sang fumant des animaux. L'histoire remarque qu'une fille ayant bû du sang d'un chât, chassa pendant vingt-quatre heures aux rats, & que l'Empeteur Comode fut d'un naturel sanguinaire, & cruel, parce que peu de temps avant sa conception sa mere avoit bû le sang d'un gladiateur, dont elle estoit éperduëment amoureuse. Cela fait voir que la chaleur naturelle dépend im-

TROISIÈME PARTIE. 107  
mediatement de la forme spécifique des animaux, & nullement du mélange des premières qualitez, & que cette chaleur principalement fait le temperament des animaux.

C'est pourquoy les Philosophes, & les Medecins conviennent qu'on ne sçauoit trop avoir de chaleur naturelle ; en effet, les animaux qui ont plus de chaleur, ont aussi plus de vivacité, & si les jeunes gens ont plus de gaieté que les vieillards, c'est qu'ils abondent plus en chaleur.

Aussi les Medecins parlans de la chaleur naturelle, n'entendent pas une simple qualité, mais une substance pure & permanente qui semble tenir le milieu entre la nature des corps & la nature des esprits. Cette substance est tres propre pour

unir l'ame & le corps , puis que la nature unit ordinairement les choses extrêmes par un milieu qui participe de la nature des deux extrêmes, comme il se voit dans l'assemblage des parties du corps humain & dans l'ordre des éléments ; ce qui fait voir que la chaleur naturelle est un esprit fixe & permanent dans toutes les parties, & non pas un esprit derivant du cœur & de quelques autres parties principales.

Cette chaleur prend sa source de la semence, dont la nature consiste dans les esprits ; en effet , la semence est un corps blanc & écumeux , & par consequent plein d'esprits ; car la blancheur & l'écume cessent dès que les esprits se sont exhalez.

La

La chaleur naturelle n'est doncques autre chose que l'humide radical rempli d'esprits & de chaleurs ; cet humide prend son origine de la semence , comme de sa baze ; ainsi la bonne disposition de la chaleur naturelle & de l'humide radical , fait le temperament des animaux. Cette chaleur , ou cet humide radical est le principe de toutes les actions ; c'est pourquoy les animaux qui ont le plus de chaleur naturelle , & d'humide radical , exercent plus parfaitement les fonctions de la vie.

Les premieres qualitez ne peuvent pas avoir des vertus fort activés dans les animaux , puisque ces qualitez sont materielles , & qu'elles procedent en partie des elemens , par conse-

K

quent \* le temperament n'est pas un simple mélange des premieres qualitez, comme l'enseignent tant de Medecins, c'est tout ensemble les dispositions de la matiere, les qualitez secondes, la conformation des parties, & le concours des esprits.

Le mélange des premieres qualitez n'est pas le principe des fonctions de la nature, les esprits & la chaleur naturelle en sont les premieres causes; la nature forme par leur moyen toutes les parties du corps, & leur donne tout le temperament qui leur est necessaire, sans aucun secours étranger, & cette nature ne feroit jamais des monstres si elle n'estoit empêchée par quelque cause étrangere. Il faut dire la même chose

\* Monsieur de la Chambre.



de toutes les fonctions de la vie, la nature n'ayant besoin du ministère de personne pour sa conservation, car elle exerce suffisamment par ses propres forces, toutes les fonctions auxquelles elle est destinée.

La Medecine n'est que pour ôter les obstacles de la nature, & pour lever ce qui l'arreste; Hypocrate a dit fort judicieusement que le Medecin est le ministre de la nature, & qu'il la doit imiter dans ses mouvemens reglez, parce que la nature n'estant pas empêchée, elle fait toujours ce qu'elle doit, & ne manque jamais aux choses nécessaires. Elle a des forces qu'elle employe quand elle veut, & qu'elle reveille quand bon luy semble; car la nature ayant donné à tous les animaux autant de forces qu'il leur en

K ij,

faut pour leur conservation, leur a donné à même-temps la vertu de les exciter, & de les faire sortir hors des principes où elles estoient en puissance; Hypocrate enseigne que la nature nous échauffe, & nous rafraichit, suivant la nécessité que nous en avons, sans qu'elle ait besoin d'emprunter ailleurs du secours, & qu'elle trouve dans elle-même tout ce qui luy est nécessaire pour ce sujet.

• Mais comme les esprits émanent immédiatement de l'ame, & qu'ils sont l'organe prochain dont elle se sert pour exercer toutes les actions de la vie ; c'est aussi en eux que consistent ses principales forces, c'est pourquoy elle allume ces esprits, elle redouble leur cha-

\* *Monsieur de la Chambre.*

leur, & l'augmente suivant le besoin qu'elle a de leur secours ; & la nature devant se servir de ces esprits , comme d'un instrument general, à toutes les fonctions de la vie, il falloit qu'elle eut le pouvoir de les augmenter suivant les divers besoins qu'elle en peut avoir.

C'est pourquoy la nature ayant besoin de toutes ses forces dans la fièvre pour combattre puissamment la cause de la maladie, & pour s'opposer à tout ce qui luy est nuisible, elle redouble le mouvement du cœur en augmentant la chaleur dans sa source, & en excitant les esprits pour les envoyer aux organes qui ont plus de besoin de secours. Elle sepa-

K iij

#### IIA. PANACEE.

ra même les humeurs pour en augmenter l'action parce que cette separation rend les humeurs plus agissantes. D'où vient que la morsure des animaux est venimeuse dans la colere, parce que la colere separe la bile, & tout ce qu'il y a de plus malin dans les veines pour s'en servir comme d'armes offensives contre le mal; c'est pourquoy le venin cesse par la mort de l'animal qui le porte, parce que la colere finit avec la vie.

L'agitation que nous ressentons dans la fièvre répond à l'emotion que donne la colere, puisque la colere est comme la fièvre de l'appetit sensitif, & la fièvre comme la colere de l'appetit naturel, car la colere se forme dans la partie sensitive,



TROISIÈME PARTIE. 115  
& la fièvre dans la partie natu-  
relle. Dans la fièvre & dans la  
colere la nature redouble la  
chaleur pour attaquer puissam-  
ment la cause de la maladie, ou  
pour repousser l'injure: & com-  
me l'injure n'est pas la cause de  
la chaleur qui s'enflame dans la  
colere, mais qu'elle en est seule-  
ment l'occasion; de même l'a-  
crimonie des mauvais sucs,  
n'est pas la cause de la chaleur  
qui s'allume dans la fièvre,  
mais la seule occasion qui l'exci-  
te, & qui la souleve pour s'op-  
poser à la cause de la maladie.  
C'est pourquoy la vehemence  
des fievres est toujours propor-  
tionnée à la force de la cha-  
leur naturelle & à l'abondan-  
ce des esprits. D'où vient que  
les vieilles gens n'ont pas des  
fievers si violentes que les jeu-  
nes, & que la fièvre diminue

*Monsieur de la Chambre*



lors que la nature succombe,  
 & qu'elle tend à la mort ; & au  
 contraire que dans la vigueur  
 des maux & dans les crises  
 la fièvre s'augmente, parce que  
 la nature faisant un effort,  
 se rend victorieuse de la cause  
 du mal ; aussi Hypocrate dé-  
 fend de rien entreprendre dans  
 la vigueur des maladies, de  
 peur de détourner la nature, &  
 de l'affoiblir dans le combat ;  
 \* car la fièvre est un feu que la  
 nature enflâme, pour chasser le  
 mal, & pour le consumer.

Que si la nature se connoit  
 plus foible que le mal, comme  
 il arrive dans les fièvres mali-  
 gnes, elle n'ose pas soulever  
 ses forces pour l'attaquer, &  
 pour le combattre ; c'est ce qui  
 fait que la peste est quelquesfois  
 sans fièvre, & que les fièvres

\* Monsieur de la chambre.

maligues n'élevent pas le poux. La nature seule excite la chaleur de la fièvre pour combattre le mal, & pour s'opposer à ses efforts. La maladie n'est que l'occasion qui arme la nature, & qui la met en colere, & en fièvre ; \* cette fièvre estant un remede necessaire pour la guérison, & un effort pour dissiper le mal.

L'estomach, dit Vanhelmont, peut bien manquer de levain digestif, qui est l'auteur de la coction, mais il ne manque jamais de chaleur. Il en est de même du foy, lequel ne peche jamais en excès de chaleur par son propre temperament; parce que nous n'avons d'autre chaleur que la chaleur naturelle; en effet le cadavre est froid immédiatement après la mort. La chaleur qui nous in-

\* Monsieur de la Chambre.

„commode est toujours une  
 „chaleur d'accident, par exem-  
 „ple s'il y a une épine dans le  
 „doigt on y ressent de la douleur  
 „un battement d'arteres, une  
 „chaleur, & une enflure, cela  
 „ne vient pas de ce que l'épine  
 „est chaude, ny parce que le  
 „sang est bouillant ; mais cela  
 „vient par accident à cause de  
 „l'épine qui nous picque. Il faut  
 „dire la même chose du foy, car  
 „s'il est fort échauffé, c'est parce  
 „qu'il a son épine, c'est à dire  
 „une matiere âcre qui l'incom-  
 „mode. Pour remedier à cet-  
 „te chaleur, il n'est pas besoin  
 „de rafraichissement, mais seule-  
 „ment d'oster l'épine : au con-  
 „traire bien loing que le rafrai-  
 „chissement soit un remede, ce  
 „rafraichissement rendroit le  
 „mal tres difficile à guerir.

Ce qui fait voir que non seu-

lement la nature nous échauffe & nous rafraichit d'elle-même, sans emprunter du secours ailleurs ; mais aussi qu'elle excite puissamment ses vertus , lors qu'elle en a besoin ; à moins que ses forces ne soient éteintes , ou qu'elles ne soient pas proportionnées à celles de la maladie. C'est pourquoy lors qu'il n'y a que le chaud, ou le froid qui nous affligent, la nature y remédie facilement. Mais ce qui rend très souvent les maladies difficiles à guerir, c'est l'amer, ou l'aigre, le salé, ou l'aspre, & les autres qualitez de cette nature , qui sont des fels corrosifs que Vanhelmont compare fort à propos à la piqueure d'une espine.

D'où vient que le devoir principal d'un Medecin est d'adoucir les humeurs, & de leur



oster ce qu'elles ont de trop aigre, ou de trop amer, de trop salé, ou de trop aspre, & de les mettre dans une juste proportion ; il doit aussi quelques fois combattre ce qu'Hypocrate appelle divin, c'est à dire la malignité de la maladie par quelque Antidote. Il doit encore religieusement observer de ne détourner pas la nature dans ses mouvemens, mais de la laisser restablir d'elle même dans son premier temperament.

Le Medecin n'est pas l'agent principal du restablissement de la santé, c'est la nature même, ce qui fait dire à Lipse, que le Medecin profite quelques fois plus en se reposant, qu'en travaillant ; aussi Hypocrate a dit fort judicieusement, qu'il vaut mieux se  
reposer



reposer dans la vigueur du mal que d'agir. \* Il est certain, que cette grande & merveilleuse connoissance de la partie basse de l'ame, naissant avec l'ame même, est une espece d'instinct par lequel l'ame connoit toutes les choses qu'elle doit faire, & sçait par conséquent les humeurs qui l'incommodent, le temps où elle les doit attaquer, & le repos qu'elle doit prendre. C'est pourquoy le Medecin n'estant que le ministre de la nature, il ne doit pas entreprendre de changer le temperament : c'est l'ouvrage de la nature même, de laquelle seule le temperament dépend. Et comme les Medecins entreprenent rarement sur la conformation des parties, ils ont aussi tres peu de

\* Monsieur de la Chambre.

jurisdiction sur le temperament des parties mêmes. La nature rétablit ce temperament elle seule, lors qu'elle n'est plus empêchée par la cause du mal. D'où vient que l'on guerit souvent d'une fièvre ardante sans aucun remede, parce que la nature seule se rétablit dans son premier temperament, sans qu'il reste aucun vestige de cette intemperie ardante, dont elle estoit affligée. En effet Hypocrate remarque qu'après la fièvre, le malade est plus frais que s'il n'eut point eu de fièvre, pour dire que la nature se rafraichit interieurement par ses propres forces, sans aucun secours étranger.

Mais supposé que le chaud, & le froid fussent la cause des maladies, Hypocrate demande dans le livre qu'il a fait de l'an-

cienne Medecine, qu'est-ce qu'il faudroit opposer au chaud qui seroit aspre, insipide, ou piquant? & de quelle espee de chaud, ou de froid, il faudroit se servir pour y remedier? parce que chaque espee de froid ou de chaud a ses vertus presques contraires. Vanhelmont demande aussi où l'on trouvera un froid contraire à une chaleur maligne, ou à une chaleur putride, ou hectique, dont la chacune a ses differentes especes; il faudroit, dit-il, examiner l'action particuliere du froid, & sçavoir son degré, & son espee, pour l'opposer à une chaleur de même degré, & de même espee, & pour la reduire à l'égalité & à la moderation que demande la nature.

D'ailleurs, il faut remarquer que le chaud, & le froid ont

des effets contraires suivant la maniere differante dont ils agissent; car lors qu'ils agissent par leur propre vertu, le chaud échauffe, & le froid rafroidit: mais lors qu'ils agissent par accident, le froid échauffe, & le chaud rafraichit, parce que le froid empesche la transpiration, & reünit la chaleur, & le chaud procure une libre transpiration, & quelques fois repare la dissipation des esprits.

Hypocrate prouve cette verité fort clairement dans le livre qu'il a fait de l'ancienne Medecine, comme je le feray voir sur la fin de ce discours; c'est pourquoy je n'en diray pas d'avantage presentement, me reservant de prouver cette proposition plus au long en achevant. Aristote dit aussi que

le froid échauffe, & qu'il brûle, non pas comme froid, mais parce qu'il retient la chaleur, & qu'il empesche qu'elle ne s'évapore. De là vient que l'on jette de l'eau froide cōtre les personnes qui évanouissent, ou qui sont dans les convulsions, pour exciter la chaleur naturelle par une action contraire, & que l'on guerit les engelures dans les Pays du Nort, en frotant la partie gelée avec de la neige, qui est le seul, & l'unique remede que l'on y trouve.

Aristote remarque que ceux qui habitent dans les pays froids, ont plus de chaleur que ceux qui demeurent dans les pays chauds ; & que par cette raison ceux des pays froids sont plus robustes, & plus hardis que les autres. L'experiance fait voir que dans l'Hyver les parties

Lij



interieures sont plus chaudes que dans l'Esté, c'est pourquoy l'on dort mieux l'Hyver, & l'on a besoin de plus de nourriture, à cause que l'on a plus de chaleur naturelle. Il arrive la même chose à la terre ; car en Esté les entrailles de la terre sont froides, & en Hyver elles sont chaudes, à cause de la contrariété qu'il y a entre le chaud & le froid.

L'experiance nous apprend qu'estant échauffé par quelque travail violent & s'exposant dans un lieu frais, ou se jettant dans l'eau courante pour se rafraichir, l'on tombe ordinairement dans une fièvre continuë, comme il arriva en la personne d'Alexandre le grand, parce que le froid empesche la transpiration des vapeurs.

Nous experimentons la même chose dans les alimens, & dans les remedes. Hypocrate enseigne que l'eau pure ne désaltère point, mais qu'elle augmente la soif, parce qu'elle devient amère, & se change en bile, & cette bile altère. Que s'il arrive à ceux qui sont échauffez par quelque exercice violent de boire de l'eau pure, cette eau les échauffe, bien loin de les rafraichir, & cette fraîcheur esteint la chaleur naturelle, allume une chaleur étrangere, & cause la fièvre, & des inflammations tres dangereuses. L'on se désaltère beaucoup mieux en bevant du vin, parce que le vin repare les esprits, & procure une libre transpiration à tout le corps. C'est par cette raison que les

Marchands qui traversent les Déserts brûlans de l'Arabie, dans le fort des chaleurs, ne boivent point de l'eau commune, mais seulement de l'eau de vie, ou du vin le plus exquis de Perse, ou d'Espagne. Les Indiens qui habitent sous la Zone Torride, pratiquent la même chose, pour empêcher les cruditez d'estomach, & l'hydropisie, qui sont des maux fort ordinaires parmy eux, à cause que la chaleur excessive de l'air faisant une grande dissipation d'esprits, affoiblit beaucoup la chaleur naturelle.

Aristote remarque que ceux qui sont dans les pays chauds, ont moins de vivacité, & de chaleur que ceux qui habitent en des pays froids, & que la plus

part des maladies des païs chauds sont froides, & procedent d'une cause froide, à cause de cette grande evaporation qui se fait par les sueurs frequentes. C'est par la même raison que les peuples du Midy usent de beaucoup d'espiceries, & de drogues aromaticques, principalement du poivre, afin de reparer les esprits, & de se rafraichir : Le peuple François use ordinairement du poivre, du vin pur, & de l'eau de vie pour se rafraichir, & pour reparer la dissipation d'esprits, & de chaleur naturelle qui leur arrive par le travail, parce que tout ce qui repare les esprits, & la chaleur naturelle, donne de la fraicheur & de la vigueur tout ensemble.

Ceux qui souffrent des ardeurs d'urine pour avoir beu

de la biere nouvelle, guerissent de cette ardeur par l'eau de vie, parce que l'eau de vie corrige la crudité de la biere.

L'on voit ordinairement que les remedes qui guerissent les fievres, sont chauds, comme le China, l'Absynthe, la Theriacque & une infinité d'autres; & au contraire, qu'il n'y a rien qui excite plus la fièvre, & qui la rende plus opiniastre que l'usage de l'eau, & des rafraichissans, parce que les choses froides rendent la matiere de la fièvre plus crüe, & plus difficile à surmonter.

Aussi pour rafraichir, & pour échauffer, il ne faut pas toujours des qualitez froides ou chaudes, puisque le chaud & le froid, produisent des effets si contraires, & qu'ils dependent ordinairement des



qualitez qui leur sont unies, dont ils empruntent l'efficace. Pour rafraichir, ou pour échauffer, il suffit d'adoucir l'acrimonie des suc, détendre la malignité des humeurs, & de procurer une libre transpiration à toutes les parties du corps, comme nous avons fait voir.

Hypocrate veut que tout le corps soit transpirable, & que rien n'empesche le concours mutuel qui se fait dans les parties, parce que la chaleur fixe qui est dans ces parties a continuellement besoin de la chaleur qui découle du cœur, du cerveau & du foy, pour conserver la chaleur fixe qui est dans les autres parties, & pour la reduire de puissance en acte. C'est principalement par la transpi-

ration que les esprits, & la chaleur naturelle, exercent les fonctions de la vie. Cette transpiration est le grand ressort par lequel les esprits agissent; cette transpiration estant empêchée, & le concours mutuel du sang, & des esprits n'estant pas libre dans les grands vaisseaux, l'on tombe dans des syncopes, & dans diverses sortes de fievres continuës, & d'inflamations interieures. Le commerce des esprits estant bouché dans les nerfs, l'on tombe dans l'apoplexie, ou dans une paralysie universelle. Que si cette transpiration est empêchée dans une partie, à même temps la communication de cette partie est arrestée, en telle sorte que ne pouvât plus recevoir ces esprits vivifiants,

vivifiants , ny produire aucun suc qui ne soit corrompu : Cette partie dis-je demeure demy morte , & ne peut renvoyer que des vapeurs âcres & corrompues , & souvent malignes , & veneneuses. Ces vapeurs infectent toutes les parties du corps par des levains étrangers qui irritent la nature , & qui allument une chaleur étrangere , en esteignant , ou en diminuant la chaleur naturelle.

La transpiration du corps n'est pas seulement nécessaire pour la communion des parties ; mais aussi pour attirer l'air , & pour conserver la chaleur naturelle , parce que cette chaleur est entretenue par une fraîcheur modérée , comme l'enseigne Hypocrate. Nous attirons l'air par les pores , & par les orifices des vaisseaux,

M

pour entretenir & rafraichir la chaleur naturelle , & pour rendre les esprits plus subtils. Ces esprits estans épurez , ne laissent aucune crasse après eux ; ils s'exhalent entierement par la transpiration , après avoir servi à leur usage & à leur fin : Outre que le sang deviendroit fixe , & ne pourroit pas s'exhaler s'il estoit trop pressé par la chaleur , parce que le levain du cœur , & des arteres n'auroit pas le temps de rendre le sang volatile.

Ainsi la transpiration a plusieurs fonctions tres importantes ; elle entretient le commerce des parties ; elle attire l'air pour le rafraichissement des esprits , & de la chaleur naturelle , & fait exhaler le sang & les esprits après qu'ils ont pourvû à la nourriture des

parties. L'usage de la transpiration est semblable à l'usage de la respiration, car les animaux qui ne respirent pas, vivent par la transpiration; & comme il n'y a rien qui puisse suppléer le défaut de la respiration, il n'y a rien aussi qui puisse éteindre cette chaleur étrangère que la transpiration; car les choses froides augmentent beaucoup la chaleur étrangère, parce que le froid s'assemble & reunit la chaleur en arrêtant l'évaporation.

Sennert dit que le seul empêchement de la transpiration suffit pour exciter la fièvre, & que toutes les autres causes ne sauraient la produire sans celle-cy, & le défaut de transpiration affoiblissant, ou étouffant la chaleur naturelle par la chaleur étrangère qu'il allume,

M ij



il introduit aussi la corruption dans les humeurs. En effet, Galien dit que l'obstruction est la seule cause de la corruption qui s'introduit dans les parties, & dans les humeurs mêmes.

Pour mieux connoître les mauvais effets du deffaut de la transpiration ; il faut observer que la nature a des voyes propres pour vider les excréments de chaque coction ; & que ces excréments estant retenus dans des lieux chauds & humides, se fermentent, & deviennent le levain des maladies, parce que leur acrimonie, & leur malignité irrite la nature, & enflâme la chaleur naturelle, & les esprits : C'est pourquoy la transpiration estant empêchée, il s'allume une chaleur étrangere, & il se fait une cor-

ruption dans les humeurs , & quelque-fois dans les parties mêmes.

Ainsi pour rafraichir , & pour échauffer , pour humecter , & pour dessécher , il suffit d'ôter les empêchemens de la nature , & de lever tout ce qui peut arrêter la liberté de ses fonctions. Aussi le devoir du Medecin est proprement d'ôter les empêchemens de la nature , parce que ces empêchemens sont la source principale des maladies. Le Medecin doit rendre tout le corps transpirable ( s'il est permis de parler ainsi ) afin qu'il y ait un concours mutuel , & une communication reciproque dans toutes les parties : & que les vapeurs qui sortent continuellement du corps puissent trou-

M iij

ver une libre issue. Le Medecin doit aussi empêcher que l'aigre, l'amer, le salé, l'âpre, ou l'insipide, ne predominant dans le corps ; afin que ces qualitez estans dans la moderation requise, les divers suc qui s'engendrent au dedans ne travaillent les uns sur les autres, & qu'ils soient tous dans une juste harmonie. Enfin le devoir du Medecin est d'observer s'il n'y a rien de divin dans les maladies, je veux dire s'il n'y a point de malignité considerable dans le corps, parce qu'alors il faut éteindre cette malignité par des Antidotes, & par des cardiaques.

Pour cela, il suffit de bien regler la fermentation, car c'est elle qui adoucit les humeurs par un mouvement qui se fait

de la crudité à la maturité. C'est elle qui rend tout le corps transpirable, si l'on peut user de ce mot ; car elle subtilise le corps par son levain. Et le remède qui excite cette nouvelle fermentation répondant spécifiquement au levain de la digestion & de la maladie, il éteint la malignité de la maladie même.

L'on jouit d'une parfaite santé lors que ces diverses fermentations sont bien réglées ; & comme les maladies ne consistent que dans le dérèglement des diverses fermentations, aussi le rétablissement de la santé consiste seulement à régler ces mêmes fermentations, puis que la fermentation surmonte également la cause de toutes les maladies, soit à l'é-

gard des premieres qualitez, soit à l'égard des secondes, ou des troisiemes, comme nous avons clairement prouvé dans ce discours.

Vanhelmont voulant expliquer la force des levains, & nous faire connoître qu'ils agissent sans resistance, dit que si toute la terre estoit de la farine petrie, un peu de levain feroit lever toute cette quantité de pâte.

L'Apostre compare le péché au levain, & traitant des maladies spirituelles de l'ame, il en explique la cause & la guerison par le raport de ces maladies avec les maladies du corps ; l'Apostre designant les maladies de l'ame par un levain de malice & de corruption qui doit estre purifié.



Mais comme l'ame n'est pas capable de levain , cette façon de parler de Saint Paul est une maniere figurée , & metaphorique, qui suppose que les maladies du corps sont véritablement produites par un levain.

Nous avons fait voir que la cause de la santé & de la maladie ne procede que des levains. Nous avons aussi montré que ces levains estans purs & sans souilleure, conservent le corps dans une parfaite santé , & que se trouvant quelque levain impur , il infecte les parties du corps , & en pervertit les fonctions suivant qu'il est plus ou moins éloigné de la nature , & suivant les diverses parties où il s'arreste.

Ainsi pour nettoyer les parties du corps de ces levains impurs qui troublent l'économie de la nature , il faut leur opposer quelque levain pur & subtil , qui purifie les esprits , les humeurs & les parties solides du corps, en les épurant parfaitement , parce que le plus foible cede au plus fort dans le même genre de qualitez. C'est en purifiant le corps de ces levains impurs, & fouillez, & de ces semences de maladies , qu'on rétablit la nature dans cette pureté si nécessaire pour exercer parfaitement toutes les fonctions de la vie.

Ce dégagement , & cette pureté, sont les effets particuliers de la Panacée que je propose, parce que cette Panacée

contient un esprit pur, & subtil qui pénètre tout le corps, & qui dissout les matieres les plus rebelles. Vanhelmont dit que les Remedes minéraux bien preparez font des merveilleuses operations dans la Medecine, & qu'en rendant volatils les sels fixes, on fait de puissans Remedes, mais qu'il n'est pas donné à tout le monde de réussir dans ces preparations, & qu'on ne les apprend pas de la seule lecture.

Les Remedes pris des plantes sont le plus souvent inutiles dans les maladies opiniâtres, parce que ces remedes sont surmontez par la nature, auparavant qu'ils soient arrivés au siege de la maladie. Au contraire, les remedes ci-

rez des mineraux ont une efficace merveilleuse pour surmonter la cause des longues maladies, parce qu'ils ne peuvent pas estre surmontez par les forces de la nature, & qu'ils sont tellement remedes, qu'ils ne peuvent jamais estre aliment. Ils conservent leur vertu libre & entiere, ils se manifestent dans l'estomach, ils se communiquent aux esprits, & se répandent dans tout le corps comme par des rayons, en procurant une santé tres conforme à la nature.

Les grands secrets, dit Vanhelmont, guerissent toute sorte de maladies par une d'épuration entiere & parfaite, ils redonnent la vigueur aux parties, & ostent la mauvaïse impression

tion de l'esprit fixe, par la sympathie qu'ils ont avec la nature, & avec la cause de la maladie.

Il faut donc que le remede soit cōforme à la nature & à la cause de la maladie ; car les levains n'agissent que sur les sujets avec lesquels ils ont du rapport : c'est pourquoy le levain mellé dans la poudre de verre ne fait aucune fermentation ; & c'est dans cette convenance des remedes avec les parties, & avec la cause de la maladie que consiste la veritable maniere de remedier aux maux. l'estime, dit Vanhelmont, que le remede consiste proprement en ce qui est convenable & approprié à la nature & à la cause de la maladie ; & c'est par ce moyen que la nature se relève, parce qu'il y

N



„ a dans ce remede des proprie-  
 „ tez naturelles, dans lesquelles le  
 „ principe de la vie trouve ses de-  
 „ lices. Par exemple, la faim est  
 „ une espee de maladie tres ai-  
 „ guë, qui tuë infailliblement däs  
 „ peu de jours, parce que la vi-  
 „ guëut du levain digestif fait une  
 „ dissipation de la nourriture  
 „ de l'estomach; & cette dissi-  
 „ pation cause ce triste senti-  
 „ ment de la faim, le levain  
 „ de l'estomach consume l'ali-  
 „ ment de l'estomach même, n'a-  
 „ yant pas un objet sur lequel il  
 „ puisse agir. L'aliment apaise la  
 „ faim, non pas en tant que con-  
 „ traire au levain de l'estomach,  
 „ ny entant que semblable, mais  
 „ comme un remede propre à ce  
 „ levain de l'estomach, & à la na-  
 „ ture. Il arrive la mesme chose

dans la guerison des maladies, ,  
 dans lesquelles il faut observer, ,  
 une juste proportion du remede, ,  
 avec la chaleur naturelle, & avec, ,  
 la cause de la maladie. Par ce, ,  
 moyen les remedes ne répon- ,  
 dent pas seulement à la nature, ,  
 mais aussi aux proprietez parti- ,  
 culieres du levain des maladies; ,  
 c'est pourquoy tous ceux qui, ,  
 ignorent l'activité & la diversité, ,  
 des levains, tentent inutilement, ,  
 les remedes qu'ils donnent : ils, ,  
 rapportent mal à propos le tem- ,  
 perament des simples au chaud, ,  
 & au froid, puis que le tempe- ,  
 rament des simples prend sa, ,  
 source & son origine des se- ,  
 mences ou des levains.

Il faut que le remede soit, ,  
 amy de la nature, & qu'il soit, ,  
 propre au levain de la maladie,

pour la soulager & pour la guerir. C'est précisément ce qu'Hippocrate enseigne dans le livre de l'ancienne Medecine, où il fait voir que pour conserver la santé, & pour la remettre, il faut seulement entretenir ce juste temperament qui doit estre entre l'aigre & l'amer, entre le salé, l'âpre, ou l'insipide, puis que ces qualitez estant moderées produisent des fermentations réglées ; & au contraire estans excessivement exaltées, elles font un levain impur, qui est la cause des maladies.

C'est en réglant les fermentations qu'on guerit les maladies, & en donnant des remedes conformes aux levains de la digestiõ & des maladies : Ces remedes, dit Vanhelmont, sont de veritables purgatifs, ils ne vident pas

TROISIÈME PART. 149  
 par choix & par election des hu-  
 meurs supposées, comme se per-  
 suadent tant de Medecins, ils ne  
 corrompent pas ces mesmes hu-  
 meurs, & ne dissipent pas les  
 principes de la vie. Les vrais pur-  
 gatifs se reconnoissent par trois  
 marques; ils ne vident rien dans  
 les personnes saines, ils ne les é-  
 meuvent point, ils ne les changent  
 en rien, & ne les affoiblissent  
 en aucune maniere. De plus, ils  
 ne vident rien qui ne soit super-  
 flu; c'est pourquoy ils n'abatent  
 point, mais ils soulagent le ma-  
 lade. Enfin les vrais purgatifs ne  
 guerissent point par la sueur, par  
 le vomissement ou par les selles;  
 mais ils résolvent insensible-  
 ment la maladie, & laissent faire  
 le reste à la nature. Le Re-  
 mede que ie propose agit de la  
 N iij

même maniere, il guerit les maladies les plus opiniâtres, & produit les mêmes effets que les remèdes universels de Paracelse.

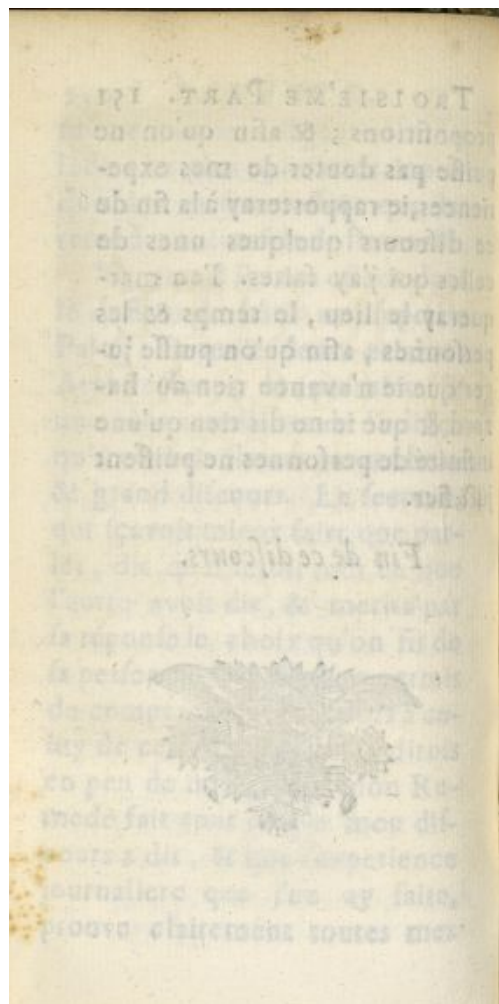
Vn grand Prince estant dans le dessein de bâtir un superbe Palais, fit venir deux celebres Architectes, le premier fit une idée excellente de l'edifice qu'il vouloit élever, par un beau & grand discours. Le second, qui sçavoit mieux faire que parler, dit qu'il feroit tout ce que l'autre avoit dit, & merita par sa réponse le choix qu'on fit de sa personne. S'il m'estoit permis de comparer mon discours à celui de ces Architectes, ie dirois en peu de mots, que mon Remede fait tout ce que mon discours a dit, & que l'experience journaliere que j'en ay faite, prouve clairement toutes mes



TROISIE'ME PART. 151  
propositions ; & afin qu'on ne  
puisse pas douter de mes expe-  
riences, ie rapporteray à la fin de  
ce discours quelques unes de  
celles qui j'ay faites. l'en mar-  
queray le lieu , le temps & les  
personnes , afin qu'on puisse ju-  
ger que ie n'avance rien au ha-  
zard, & que ie ne dis rien qu'une  
infinité de personnes ne puissent  
justifier.

*Fin de ce discours.*





**TRAITE'  
D'HIPOCRATE,  
DE LA CAVSE  
DES MALADIES,  
ET DE L'ANCIENNE  
MEDECINE.**

TRAITE  
D'HIPPOCRATE  
DE LA CAUSE  
DES MALADIES  
ET DE L'ANCIENTE  
MEDECINE.



## P R E F A C E .

**H**ipocrate a composé ce  
Traité de l'ancienne  
Medecine contre certains in-  
novateurs de son temps, qui  
établissoient pour la cause  
des maladies le chaud & le  
froid, le sec & l'humide; &  
par ce faux principe, renver-  
soient le fondement de l'an-  
cienne Medecine. Ce grand  
Homme cōbat cette erreur  
dangereuse, & fait voir que le  
fondement de la Medecine  
doit estre sensible, qu'il faut



## P R E F A C E

juger des alimens & des remedes par le rapport qu'ils ont avec la nature, & suivant les biens & les maux qu'on en reçoit, & non pas sur des suppositions imaginaires comme faisoient ces nouveaux Auteurs : Il prouve que les alimens ne profitent ou n'incommodent pas en tant que chauds & en tant que froids, mais par le rapport qu'ils ont avec la nature, & par la resistance qu'ils apportent à son action: Il soutient que le chaud & le froid, l'humide & le sec, ne sont pas la cause des maladies; mais que cette cause se trouve dans  
l'aigre,

## PREFACE.

l'aigre, dans l'amer, dans le  
salé, dans l'âpre, & dans l'in-  
sipide, qui sont des qualitez  
que nous avons tous au de-  
dans de nous, comme l'ex-  
perience le justifie, & que  
c'est dans le juste tempera-  
ment de ces qualitez que  
consiste la santé. Il appelle  
ces qualitez des vertus à cau-  
se de l'efficace & de l'excel-  
lence de leur action. Il dit  
que le chaud & le froid n'ont  
point d'action considerable  
par eux mesmes, & qu'ils ne  
peuvent nuire qu'en tant qu'ils  
sont aigres ou amers qu'ils  
sont salez ou âpres, ou qu'ils  
O

## PREFACE.

se trouvent conjoints avec  
quelqu'une de ces qualitez,  
& que c'est d'elles qu'ils em-  
pruntent toute leur efficace.  
Il fait voir que le seul moyen  
de remedier aux mauvais ef-  
fets de l'aigre & de l'amer,  
du salé & de l'apre, consiste  
dans leur juste coction, &  
que le chaud & le froid  
état incapable de coction, ne  
ne peuvent pas être la cause  
des maladies, qui ne gueris-  
sent que par la seule coction  
des humeurs.



TRAITTE  
D'HIPOCRATE,  
DE LA CAUSE DES  
*maladies, & de l'ancienne*  
*Medecine.*

**C**EUX qui ont entrepris  
de traiter de la Medeci-  
ne, soit de vive voix, soit  
par écrit, & qui ont éta-  
bly pour fondement de leur discours  
le chaud, ou le froid, l'humide, ou le  
sec, ou quelque autre chose inven-  
tée à plaisir, pour abreger l'Art  
de la Medecine, -établissent une ou  
deux de ces qualitez pour la seule  
cause des maladies & de la mort.

Mais ils se trompent evidemment

O ij

en plusieurs choses, & meritent justement d'estre repris, en abusant d'un Art dont on se sert en de choses fort importantes, & dont on fait une estime toute particuliere. Mais parmy ceux qui exercent la Medecine, il y en a qui ne sont pas dignes d'estime, & d'autres qui meritent une approbation singuliere.\*

La cause des maladies qui nous arrivent se rapporte entierement à une même chose; je veux dire que les alimens estans d'une substance trop solide, & leurs vertus estans excessives, travaillent extrêmement tant les sains que les malades. On voit donc que les Medecins qui ont inventé le regime de vivre & la nourriture des malades ont eu le même but que ceux qui ont trouvé & préparé la nourriture dont tous les hommes se servent presentement au lieu de cette nourriture sauvage & brutale dont on se servoit autrefois, & ce

\* Hippocrate parle jusqu'au verset suivant des choses qui sont hors de nôtre sujet.



n'est qu'une même invention, ou du moins toute semblable. Car les uns ont eu pour but de retrancher les alimens, que la nature, quoy que bien disposée, ne pouvoit pas surmonter, à cause de leur nature sauvage & intemperée, & les autres ont tâché d'exclurre de la nourriture d'un malade tous les alimens que la mauvaise disposition du malade ne pouvoit ny vaincre, ny surmonter.

Quelle difference y a-t'il entre les alimens des sains & des malades, si ce n'est que ceux qu'on ordonne aux malades sont de plusieurs sortes & plus difficiles à regler. Ainsi le regime de vivre des malades a esté pris de la maniere de vivre des personnes saines. Neantmoins si l'on considère bien la difference qu'il y a entre la nourriture des malades & la nourriture des personnes saines, l'on trouvera que les alimens de ceux qui sont en santé sont plus nuisibles aux malades, que ne seroient les alimens des bêtes aux personnes par-

faitement saines.

Que s'il n'y avoit que les alimens trop solides qui pussent nuire, comme l'estiment quelques-uns, & que les alimens faciles à digerer profitassent également aux sains & aux malades, la chose seroit facile, & l'on rangeroit aisément les malades dans l'usage des alimens de facile digestion. Mais il n'est pas moins dangereux de prendre moins d'alimens & moins nourrissans qu'il ne faut, que de prendre plus d'alimens & plus nourrissans qu'il n'est de besoin. Car la faim a un grand pouvoir sur l'homme, soit pour le guerir, soit pour l'affoiblir, soit pour le tuer. Il y a aussi plusieurs maux qui sont causez par l'évacuation, lesquels sont fort différens de ceux qui sont causez par la repletion, mais qui ne sont pas moins grands. C'est pourquoy l'inanition afflige en plus de manieres différentes, & doit estre réglée avec plus d'exactitude que la repletion; il faut se proposer une regle, & l'on ne trou-

vera point d'autre regle, ny point d'autre mesure pour regler justement le regime de vivre que le sentiment du corps : Je veux dire les commoditez, ou les incommoditez que la Nature reçoit de l'usage des alimens. D'où vient qu'il est difficile de regler si justement ce regime de vivre, qu'on ne panche un peu d'un côté ou d'autre. Certes je louëray extrêmement le Medecin qui s'éloigne peu du milieu qu'il doit tenir ; car c'est une chose bien rare de rencontrer justement ce qui est parfait en tout point . . . . .

Comme il faut apporter une si grande exactitude dans la Medecine, il est difficile d'en rencontrer toujours parfaitement la verité & la certitude. Il y a plusieurs principes dans la Medecine qui arrivent à cette certitude. C'est pourquoy je n'estime pas qu'il faille rejeter l'ancienne Medecine, comme fausse ou incertaine, parce qu'elle n'a pas une certitude exacte en toutes choses, mais j'estime plutôt que

l'ancienne Medecine approchât beaucoup de la verité, l'on peut trouver la verité par son moyen ; & qu'il faut admirer les inventions de l'Art, comme des inventions justes & bien réglées, & nullement comme des choses que la fortune ou le hazard ont étably.

Je veux maintenant reprendre mon discours touchant ceux qui recherchent d'établir cet art d'une nouvelle maniere, & sur des fondemens supposez. Car si c'est le chaud, ou le froid, le sec, ou l'humide qui affligent l'homme, & que pour y porter le remede necessaire il faille changer le chaud par le froid, & le froid par le chaud : le sec par l'humide, & l'humide par le sec. Qu'on me donne un homme qui ne soit pas des plus robustes, mais des plus delicats. Que cet homme mange du bled tel qu'il vient de l'aire, tout crud & sans aprêt. Qu'il mange aussi de la chair crüe, & qu'il boive de l'eau pure. Je sçay fort bien que cet homme vivra.

de la maniere , souffrira plusieurs maux tres dangereux. Il sera tourmenté de douleur, son corps s'affoiblira, son ventre se corrompra, & il ne vivra pas long temps. Quel remede pour un homme si mal disposé. Faudra-t'il se servir du chaud, ou du froid, du sec, ou de l'humide. Car ces nouveaux auteurs estiment que le chaud, & le froid sont d'une nature simple. Que si le mal de cet homme vient du chaud ou du froid, du sec ou de l'humide; il le faudra guerir par des qualitez contraires. Cependant il n'y a point de Remede plus assuré & plus evident pour le guerir que de luy faire quitter les alimens dont il usoit au paravant, au lieu du bled de luy donner du pain, au lieu de la chair crüe, de luy donner de la chair cuite, & de luy faire boire du vin, & non pas de l'eau pure. Ces choses ainsi changées il est impossible que ce Malade ne guerisse, à moins qu'il ne fut entierement corrompu par le temps & par cette



maniere de vivre dereglee.

Peut-on dire que les Remedes qu'on a donne à ce Malade estans chauds luy ont profité, parce que ses maux estoient causez par le froid, ou bien au contraire, Pour moy je croy qu'on seroit fort en peine de savoir si celuy qui estoit devenu malade en mangeant du bled, & qui est gueri en mangeant du pain ; a recouvré la santé par le chaud ou par le froid, par le sec ou par l'humide.

Je sçay aussi qu'il y a grande difference de manger du pain blanc, ou du pain bis, du pain fait avec le bled net, ou qui ne l'est pas : si le pain est bien petri, ou s'il ne l'est pas assez, s'il est trop cuit, ou s'il est trop crud, & si la pâte est trop molle ou trop dure. Il faut dire la même chose d'une infinité d'autres circonstances qui produisent tous des effets differens, que si l'on ne fait assez de reflexion sur ces choses, & qu'on les ignore, comment est-ce qu'on pourra avoir la connoissance des maladies ?

Car les hommes souffrent de toutes ces circonstances, & sont changez par elles d'une maniere ou d'autre. C'est de là que dépend la vie, la santé & la guerison : c'est pourquoy il n'y a rien de plus nécessaire que de bien connoître toutes ces circonstances, & de bien observer toutes ces choses.

C'est donc fort à propos que les premiers Auteurs de la Medecine ont éably ces loix. Ces Auteurs n'ont pas crû que le sec ny l'humide, le chaud ny le froid, ny ce qui en dépend, pût nous faire du bien, ou du mal. Mais ils ont crû seulement que ce qu'il y avoit de plus efficace en chaque chose, & ce que la Nature ne pouvoit surmonter estoit cela même qui nous nuisoit : c'est pourquoy ils ont recherché avec soin les moyes de nous en délivrer. Ce qu'il y a de plus efficace parmy les choses douces est ce qui est tres doux, ce qui est de plus fort parmy les choses ameres est ce qui est tres amer, ce qu'il y a de

plus violent parmy les choses aigres est ce qui est tres aigre. Enfin en toutes choses l'extremité a une grande efficace. Ils ont vû aussi que toutes ces choses estoient dans l'homme, & qu'elles affligeoient l'homme ; en effet il y a dans l'homme l'amer & le salé, le doux & l'aigre, l'âpre & l'insipide, & une infinité d'autres choses qui ont toutes beaucoup d'abondance & de force. Ces choses estant mêlées entre elles, & se temperans mutuellement ne sont nullement sensibles & ne causent à l'homme aucune incommodité. Mais lors que l'une de ces choses vient à se separer, & qu'elle reste toute, pure sa vertu se découvrir, nous incômode & nous fatigue.

Il faut dire la même chose des alimens qui ne sont pas propres à la nature, & qui nous travaillent beaucoup : Les alimens qui sont trop amers, trop salez ou trop aigres, ou qui sont en quelque maniere intemperez & violens, nous émeuvent & nous troublent. Au contraire les alimens

mens ordinaires, comme le pain, & les autres choses de cette nature, si vous en exceptez les assaisonnemens & les ragouts, ne participent en rien de ces sucs intéperez & excessifs. C'est pourquoy bien que nous en prenions beaucoup ils n'émeuvent point & ne separent point les humeurs douées des qualitez dont nous parlons ; en effet, il n'y a rien qui donne tant de force, tant de nourriture & tant d'augmentation, que les alimens simples & temperez, & qui n'ont rien d'excessif.

Je ne sçay point comment les Auteurs de cette nouvelle opinion, qui veulent changer l'ancienne doctrine de la Medecine, pour établir leur supposition : Je ne sçay, dis-je, de quelle maniere ces nouveaux Auteurs traiteront les malades, je ne croy pas qu'ils ayent trouvé aucune chose qui de soy-même soit chaude, ou froide, sèche, ou humide, sans participer à même temps quelque autre qualité. Je croy qu'ils usent

P

de mêmes alimens dont tous les hommes se servent , attribuant aux uns le chaud, aux autres le froid, aux autres le sec, aux autres l'humide: C'est neantmoins un avis incertain & equivoque d'ordonner à un malade de prendre quelque chose de chaud ; car sans doute il demandera qu'est cela ? & alors il faudra nécessairement répondre des rêveries , ou bien avoir recours à quelqu'une des choses qui sont en usage. Que si le chaud est âpre, s'il est insipide, s'il est subtil & pénétrant , s'il est de quelque autre espèce, duquel faudra-t-il se servir ? Car il y a diverses espèces de chaud , & toutes ces espèces ont des effets presque contraires. Faudra-t-il se servir du chaud qui est âpre, ou du chaud qui est insipide ? ou s'il faudra se servir du froid qui est âpre ; car il y a un froid âpre & un froid insipide , & je sçay assurément que ces diverses espèces de chaud & de froid produiront des effets contraires non seulement sur l'homme , mais sur le



cuir, sur le bois, & sur beaucoup de  
sujets qui ont moins de sentiment  
que l'homme.

Ce n'est pas le chaud qui a une  
grande vertu, c'est l'aigre, c'est l'âpre,  
c'est l'insipide, & les autres qualitez  
dont je viens de parler, soit que nous  
employons ces diuerses choses à man-  
ger ou à boire, soit que nous nous en  
servions exterieurement, ou de quel-  
le maniere que ce soit.

J'estime donc que le froid & le  
chaud agissent dans le corps avec  
moins de force & d'efficace qu'aucu-  
ne autre faculté. En effet, quand le  
froid & le chaud sont mélez ensen-  
ble, nous n'en recevons aucune in-  
commodité, parce que le froid est  
temperé par le chaud, & le chaud  
par le froid : mais lors que l'une de  
ces qualitez domine sur l'autre, &  
qu'elle s'en separe, c'est alors qu'elle  
nous afflige. Aussi dès que le froid se  
forme au dedans de nous, & qu'il  
nous incommode, le chaud interieur  
vient promptement à nôtre aide pour

(P ij)

nous échauffer, & sans qu'il ait besoin d'aucun autre secours, & il guerit parfaitement les maux que le froid cause tant aux sains qu'aux malades. Par exemple, si une personne saine s'est refroidie beaucoup en hyver, soit en se baignant dans l'eau froide, soit en quelque autre maniere; plus il se sera refroidi plus il s'échauffera, en reprenant ses habits & se mettant à couvrir, pourveu que son corps ne soit pas tout-à-fait gelé. Au contraire si quelqu'un s'échauffe extrêmement, ou dans un bain chaud, ou devant un grand feu; & qu'en suite il s'arrête dans le même endroit où cet homme qui avoit enduré le froid s'est échauffé, quoy qu'il soit vêtu de la même maniere que luy, il frissonnera néanmoins, & il aura d'autant plus de froid, que la chaleur qu'il avoit souffert auparavant avoit esté violente.

Si celuy qui étouffe de chaleur veut se rafraichir en s'évantant, il aura beaucoup plus de chaleur que celuy qui ne se sera point donné du vent.

Ceux qui marchét parmy la neige ou la glace , ou qui ont souffert un froid rigoureux, sont travaillez la nuit d'une excessive chaleur de demangeaison estans à couvert & tiedemér. Et après cett'ardeur il sort à quelques uns des vefcies ardenres, côme à ceux qui ont été brûlez du feu : De sorte que le chaud & le froid succedent promptement l'un à l'autre, comme je pourrois faire voir par une infinité d'exemples.

Si nous examinons maintenant ce qui arrive aux malades , n'est-il pas vray que ceux qui ont souffert un violent frisson ressentent une fièvre tres aiguë; & si la fièvre n'est ny violente, ny longue, ny dangereuse, la chaleur se range principalement aux pieds, où le tremblement & le froid avoient esté les plus rudes, & où ils avoient esté plus long-temps.

De plus après que le malade a sué, & que la fièvre a cessé, l'on est beaucoup plus frais que si l'on n'avoit point eu de fièvre, cela estant, que

P iij

peut-il arriver de dangereux d'une chose qui est suivie si-tôt de son contraire, & qui de soy-même perd sa force & sa vertu; & quelle nécessité y a-t-il d'y apporter un si grand secours.

Quelqu'un dira, peut-être, que ceux qui ont une fièvre ardente, ou une inflammation de poulmon, ou quelque autre violente maladie, ne sont pas promptement delivrez de la chaleur, & secourus par le froid; mais je croy aussi que c'est un signe tres certain que l'on n'a pas la fièvre simplement par le chaud, mais que c'est par l'amer & par le chaud joints ensemble, par le chaud & par l'aigre, par le salé & par le chaud, & par une infinité d'autres choses de cette nature. Il faut dire la même chose du froid lors qu'il est joint avec quelque une des mêmes qualitez.

Ce sont ces qualitez qui nous affligent, quand le chaud est joint avec elles, & alors il irrite & aug-

mente les maux , cependant le chaud n'a point aucune autre vertu, que celle que nous avons dit. Voilà la vérité de la chose ; mais cela paroîtra encore plus évidemment, par les signes que toutes sortes de personnes éprouvent souvent. Lors que le Rhûme se jette sur le nez , & qu'il coule abondamment par ces parties , il est beaucoup plus âcre que n'estoit l'humeur qui découloit auparavant par les narines ; car non seulement il fait enfler le nez , mais il l'enflamme extrêmement ; de sorte qu'il est comme brûlant : que si le rhûme continuë il se forme un ulcere sur la partie , bien que cette partie ne soit point charnuë ; mais qu'elle soit dure.

Cette ardeur du nez s'appaise lors que l'humeur qui coule s'épaissit, qu'elle devient moins âcre , qu'elle se mûrit ; & qu'elle se mêle mieux avec les autres humeurs.

Il y a d'autres personnes à qui le rhûme arrive par le froid seul , sans qu'il y ait rien autre qui y contribue.



La guérison de ceux qui sont travailliez du rhume cōsiste à échauffer ceux dont le rhume est causé par le froid, & à rafraichir ceux qui se sont enrhummez par le chaud, & ces sortes de rhumes sont promptement guéris; car ils n'ont besoin d'aucune cōction; mais les rhumes qui arrivent par la forte acrimonie des suc, & par leur intemperie se guérissent, lors que ces suc sont temperez & meuris. Je dis la mesme chose des rhumes qui se jettent sur les yeux, parce que ces rhumes ont beaucoup d'acrimonie, ils ulcerent les paupieres, ils rongent quelques fois les jouës, & les parties qui sont au dessous de l'œil, & rompent cette membrane qu'il'envelope.

Cette ardeur & cette extrême inflammation nous affligent jusqu'à ce que la fluxion soit meurie, qu'elle se soit incrassée, & qu'il se forme de la chassie. Cette cōction se fait par le mélange des humeurs, & par leur temperament reciproque.

C'est pourquoy les rhumes qui coulent sur le détroit de la gorge, & qui

forment les enrouëures, les esquinances, les érisipeles, les inflammations de poulmon, sont au commencement sales, humides & âcres, & c'est par l'augmentation de ces qualitez que les maladies se confirment & s'empirent. Mais lors que les rhumes s'épaississent, se meurissent, & qu'ils perdent leur acrimonie, la fièvre & les autres maux qui l'accompagnent cessent. Ce qui fait voir aussi que ces qualitez sont la cause des maladies, est, que quand elles sont exaltées, elles affligent extrêmement, & lors qu'elles sont tempérées on ne ressent plus d'indisposition. Si les rhumes arrivoient par la chaleur toute seule, ou par le froid seul, sans mélange d'aucune autre qualité, ils cesseroient dès le moment que le froid seroit changé en chaud, ou le chaud en froid; mais les rhumes ne cessent point que par le moyen dont j'ay parlé.

Tous les maux que l'on souffre prennent leur origine de ces vertus excessivement exaltées: par exemple,

lors qu'une certaine amertume, qu'on appelle de la bile jaune, se separe des autres humeurs, & se répand dans le corps; quelle inquietude, quelle ardeur & quelle foiblesse n'a-t-on point? Mais aussi-tost que la nature ou les remedes ont purgé le corps de cette bile, on est guéri de ces douleurs & de cette chaleur excessive, dès que la bile bouillonne, & qu'elle n'a pas sa coction, on ne sçauroit faire cesser les douleurs & la fièvre.

Ceux aussi qui sont remplis de suc picquans & âcres & de la nature de la bile verte, de quelle rage, de quel déchirement d'entrailles, & de quelle inquietude ne sont-ils pas tourmentez? Cependant ces accidens ne finissent point que les sucz intemperez ne soient vuidez & adoucis, ou qu'ils ne soient cuits, mêlez avec d'autres humeurs. C'est pourquoy les Crises qui arivent en certains jours reglez peuvét beaucoup pour la guerison de ces sortes de maladies: Mais il n'est pas possible que toutes

ces choses puissent convenir au chaud & au froid , puisque le chaud & le froid ne peuvent pas se meurir, ny s'incrasser.

Quelle propriété faut-il donc attribuer au chaud & au froid? la vertu d'agir l'un contre l'autre, parce que le chaud n'est jamais privé de sa chaleur que lors qu'il est mêlé avec le froid, & de même le froid n'est jamais chagé que par le chaud. Il faut dire la même chose de toutes les autres qualitez qui sont dans l'homme , plus elles sont mêlées entre elles, plus elles deviennent douces & excellentes. Or l'homme jouit d'une santé parfaite , lors qu'il digere bien , qu'il est dans la tranquillité , & que nulle vertu particulière ne domine dans son corps, il me semble donc d'avoir suffisamment prouvé ce que j'ay dit.

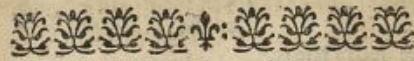
Il est encor nécessaire qu'un Medecin connoisse parfaitement quelles sont les maladies qui prennent leur origine des vertus exaltées , & quelles sont celles qui viennent de la figure des parties. Je veux dire qu'il

faut qu'un Medecin connoisse le souverain degré des vertus & des qualitez exaltées & toute la force des sucs, & qu'il sçache toutes les autres choses qui sont dans l'homme, qui sont la figure des parties.....

Pour connoître la vertu des sucs il faut considerer exactement ce que chaque suc peut produire dans l'homme, comme nous l'avons dit. Quelle affinité ces sucs ont entre eux ? je veux dire si le suc doux se change en une autre espece, non par aucun mélange, mais parce qu'il degenerate de sa premiere nature. En quel suc il se change, si c'est en un suc amer ou fallé, en un suc âpre ou aigre ? Certainement si le suc aigre excède sur les autres sucs, il sera fort nuisible, & si c'est un suc doux, il sera tres favorable. Que si par une exacte recherche, on acquiert la connoissance des choses exterieures, on choisira le meilleur en toutes choses. On appelle meilleur ce que la nature surmonte sans peine.

*Fin du Traité d'Hipocrate.*





## VERTUS DECETTE PANACEE.

**C**ETTE PANACEE est un Bezoar, ou un Elixir, composé des esprits doux, de quelques Minéraux les plus parfaits, qui sont resouts en leurs principes sans corrosif, souverainement exaltez & perfectionnez dans toutes leurs qualitez: c'est pourquoy cette Panacée a la vertu de guerir les maladies les plus opiniâtres & les plus dangereuses avec la Benediction de Dieu.

Cette Panacée guerit les obstructions de toutes les entrailles, qui sont la cause generale de la pluspart des maladies.

Elle guerit l'hydropisie formée, & la mauuaise constitution du corps.

Elle guerit la jaunisse, les pâles

Q

couleurs des filles & la suppression de leurs mois.

Elle guérit les douleurs d'estomac, & le degout même celuy des femmes enceintes.

Elle guérit l'affection des hypochondres, & la réverie melancholique.

Elle guérit les fièvres lentes & toutes sortes de fièvres d'accez.

Elle guérit les maladies causées par les vapeurs, comme sont la douleur de tête, le vertige, la palpitation de cœur, les vapeurs de mere, & l'épilepsie simpatique, qui est la plus fréquente des maux caducs.

Elle guérit la difficulté d'urine.

Elle guérit & preserve de toute sorte de colique.

Elle tuë les vers.

Elle guérit les hemorroïdes.

Elle soulage la goutte.

Elle guérit les tumeurs interieures & exterieures, chaudes & froides.

Elle guérit les glandes.

Elle soulage les écroüelles, ou les

DE LA PANACÉE. 179  
guérit, suivant les divers degrez de  
leur malignité.

Elle guérit les ulcères, ou du  
moins les fâcheux accidens qui les  
accompagnent.

Elle guérit les dartres vives, toute  
sorte de gale, même la lepreuse.

Elle guérit les maladies vene-  
riennes particulieres sans aucun au-  
tre remede.

Elle guérit aussi la grosse verole ;  
en usant de la ptisane propre à cette  
sorte de maladie.

**L**A Nature ne peut pas surmonter  
la cause des longues maladies,  
ou du moins il luy faut beaucoup de  
temps pour en venir à bout. C'est  
pourquoy il faut absolument la se-  
courir par quelque Remede efficace  
qui fortifie la Nature & chasse la ma-  
ladie, comme fait cette Panacée ; &  
sans doute c'est dans cette occasion  
que les Remedes sont plus necessai-  
res, & que leur effet est le plus  
evident, puisque les maladies aiguës

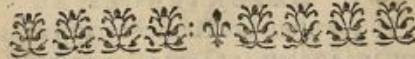
Q ij

guérissent ordinairement dans quatorze jours , même sans aucun Remede.

Ce Remede est si temperé & si ami de la Nature , que bien loin de la troubler , il luy donne le calme lorsqu'elle est irritée par la cause de la maladie.

L'on donne ce Remede en tres-petite quantité , au goût & à la forme qu'on veut. L'on n'est pas obligé d'observer aucune precaution , parce qu'il ne produit aucun effet sensible que la bonne couleur, l'appetit & la gayeté, qui sont les marques certaines de la guérison & de la santé.

L'on n'exige rien ny pour les frais du Remede, ny pour les soins qu'on prend des Malades qu'après leur guérison.



## EXPERIENCES de cette PANACE'E.

### *Des Obstructions.*

**A** VICENNE a dit de bonne grace que les Obstructions des entrailles estoient la mere nourrice des Medecins , parce qu'elles sont la cause ordinaire des maladies ; les obstructions sont produites par diverses sortes d'humeurs aigres, ameres, salées, âpres ou insipides, qui estans devenues visqueuses & gluantes , s'endurcissent par succession de temps dans la substance même des parties. Ces mêmes humeurs laissent souvent une odeur de levain , & une impression maligne dans les parties où elles se jettent , qui se communique aux autres humeurs , & aux autres parties du corps.

Q. iij



Il y a plusieurs Remedes qui dégagent également toutes les entrailles ; & qui meurissent toutes les humeurs ; & quoy qu'il y ait plusieurs moyens particuliers pour les adoucir ; quoyque les humeurs ameres & salées soient adoucies par quelque chose d'aigre, & que les humeurs aigres & âpres soient adoucies par des sels fixes qu'elles dissolvent ; neanmoins il ya plusieurs Remedes qui adoucissent également toutes les humeurs & qui dégagent toutes les entrailles , comme le Magistere de Tartre qu'on appelle un Digestif universel.

C'est sur ce principe que j'ay employé utilement cette Panacée pour toutes les maladies qui procedent des obstructions des entrailles.

**M**Adame de Puigiron étoit incommodée depuis long temps de langueur, de foiblesse & de degout : elle n'avoit pû recevoir jusqu'alors aucun soulagement ; elle fut neanmoins guerie dans peu de temps par

DE LA PANACÉE. 183  
cette Panacée en l'année 1675.

Madame de la Roullière, fille de Monsieur le Conseiller de Bardonnache, étoit abatuë depuis longtemps, elle avoit souvent mal aux yeux. Nul Remède ne pût la guerir, que cette Panacée; c'estoit en l'année 1676.

Mademoiselle de la Roche est guerrie d'un extrême abattement par cette Panacée en l'année 1677.

Mademoiselle de Rougne a repris sa couleur naturelle par cette Panacée en l'année 1677.

Mademoiselle de Fusier guerit d'une extrême lassitude par ce même remède en l'année 1676.

Mademoiselle Brunel femme de Monsieur Brunel Procureur, a été guerrie d'une extrême langueur par cette Panacée en l'année 1675.

Mademoiselle Peziere, Marchande, demeurant à la Grand' rue, a été guerrie d'une extrême langueur par cette Panacée en l'année 1675.

Mademoiselle Isabeau Clergé fille

184 EXPERIENCES

du Sieur Clergé Maître Chirurgien en cette Ville, recouvra en peu de jours sa couleur, & son embompoint par cette Panacée en l'année 1677.

La Sœur Dominique de sainte Claire a repris bonne couleur par cette Panacée en l'année 1679.

La femme du S<sup>r</sup> Garrillan Tailleur d'habits, guerit de lassitude & de langueur par cette Panacée en l'année 1677.

Mademoiselle Blache, qui demeure presentement chez Madame de Lalo, fut guerie d'une douleur inveterée des entrailles, & reprit bonne couleur par cette Panacée en l'année 1678.

Mademoiselle Terrasson de Die, demeurant à present chez Madame Dize, a esté guerie d'une extrême langueur, par cette Panacée en l'année 1678.

La fille de M<sup>e</sup> Bout Boulanger, a repris bonne couleur par cette Panacée en l'année 1677.

La fille de M<sup>e</sup> Massarel Boulanger,

DE LA PANACÉE. 185  
a été guérie de la stitude & de lan-  
gueur par cette Panacée en l'année  
1677.

Monsieur de Chabons Chanoine de  
Die, fut guéri dans peu de jours de la  
jaunisse par cette Panacée en l'année  
1675.

Monsieur Pelorce Avocat au Par-  
lement, a repris ses forces & son  
embompoint par cette Panacée, en  
l'année 1676.

*De l'Hydropisie formée.*

**L'**Hydropisie formée est causée par  
de fortes obstructions, & par  
une extreme foiblesse des entrailles  
nourricieres: ce qui la fait mettre au  
rang des Maladies incurables. Nean-  
moins presque tous ceux qui me  
sont tombez entre les mains, sont  
heureusement guéris par cette Pana-  
cée. Je rapporteray les experiences  
de plusieurs à quiles remedes avoient  
été inutiles.

Mademoiselle de Morard, demeu-  
rant chez Monsieur de la Bayette

son parent, fut affligée en l'année 1676 d'une hydropisie consommée, son ventre, les jambes & ses cuisses étoient extrêmement enflées, & même les mains, ce qui luy caufoit une grande difficulté de respirer, une toux continuelle & une fièvre lente. Et quoyque cette maladie eût tant de signes mortels, & qu'elle fût âgée de plus de soixante ans, cette Panacée la guerit neanmoins dans trois semaines.

Mademoiselle Pain, femme de M<sup>r</sup> Pain Avocat du Roy à S. Marcellin, étoit atteinte depuis trois années entières d'une hydropisie formée, accompagnée d'une fièvre lente & d'une extrême maigreur : cette Demoiselle fut parfaitement guerie dans trois semaines, par le seul usage de cette Panacée, en l'année 1677.

La Dame Marion Rangure, femme de M<sup>e</sup> Charles Payerne Boucher, demeurant près de l'ancienne porte de Bonne, fut affligée en l'année 1677 d'une hydropisie consommée, suivie



DE LA PANACÉE. 187  
d'une fièvre lente, d'une oppression  
extrême, d'une toux qui la suffoquoit;  
Sa langue & ses urines étoient noi-  
res. Enfin elle avoit tous les signes  
mortels : cette Panacée la guérit  
pourtant dans trois semaines.

La femme de M<sup>e</sup> Nême Chalvet  
de S. Ferjus avoit été accablée pen-  
dant huit ou neuf mois d'une hy-  
dropisie formée, d'une fièvre lente,  
d'une extrême langueur : cette Pa-  
nacée la guérit dans peu de temps  
en l'année 1676.

La femme du S<sup>r</sup> Hastier Gantier,  
de Grenoble, fille du S<sup>r</sup> Reiné Dan,  
Marchand Gantier, ayant été opi-  
lée pendant plusieurs années, fut at-  
teinte en l'année 1674 d'une hydro-  
pisie qui avoit tous les signes mor-  
tels. On crût même plusieurs fois  
qu'elle avoit expiré. Enfin on s'avisa  
de luy faire prendre de cette Panacée :  
& par ce Remède seul elle recouvra  
bientôt une santé parfaite.

La femme du S<sup>r</sup> Platel, demeurant  
à Mesage, étoit hydropique depuis

deux années, & nôtre Panacée la guerit dans quinze jours.

La femme du S<sup>r</sup> Berlie Praticien, fille du S<sup>r</sup> Behague Procureur, fut atteinte d'une hydropisie formée en l'année 1673, elle en fut guerie par cette seule Panacée dans trois semaines.

Mademoiselle Nicolas, fille du feu S<sup>r</sup> Desegaux Marchand, guerit en l'année 1676 de cette espece d'hydropisie, qu'on appelle Anasarcque dans peu de jours par cette Panacée en l'année 1676.

Dame Marguerite Reinier, femme de M<sup>r</sup> Michel Carron, Masson, qui avoit servi chez Madame Mistral, après avoir eu une fièvre quarte, fut atteinte d'une hydropisie, d'une fièvre lente & d'une grande oppression; mais elle en fut guerie dans quinze jours par cette Panacée au mois de Novembre 1678.

Le S<sup>r</sup> Pelat Cantier, fils du S<sup>r</sup> Pelat, maître du logis du Loup à Grenoble, fut atteint d'une hydropisie formée

DE LA PANACÉE. 189  
formée avec une fièvre lente , & la  
langue noire, il fut guéri dans quin-  
ze jours par cette Panacée au mois  
de Janvier 1679.

Un Domestique de Monsieur de la  
Bayete nommé Bontems fut guery  
dans peu de jours d'une hydropisie  
formée , & inveterée par ce même  
Remede en 1679.

*Du mal d'Estomach.*

**L**E mal d'estomach procede ou de  
l'embarras , ou de la foiblesse de  
l'estomach même, cette Panacée re-  
medie heureusement à l'un & à l'au-  
tre de ces maux, en degageant l'esto-  
mach, & en le fortifiant.

Madame de S.lean du Vivier a été  
guerie du mal d'estomach par cette  
Panacée en l'année 1678.

Madame de Mayard demeurant à  
la Terrasse a esté guerie du mal d'e-  
stomach par le même remede en  
l'année 1678.

Mademoiselle de Villebois fille de  
Monsieur de Villebois Gouverneur

R

190 EXPERIENCES  
de Gap a esté guerie dans peu de  
jours d'un mal d'estomach opiniâtre  
par le même remede en l'année  
1676.

*Du degout des femmes enceintes.*

**I**L n'y a personne à qui les Remèdes soient plus suspects qu'aux femmes enceintes, à cause de la délicatesse de l'enfant qu'elles portent, & du danger qu'il y a de les faire blesser.

Côme cette Panacée est aussi innocente qu'efficace, elle les délivre heureusement du degout, & des autres incommoditez qui suivent leur grossesse; elle donne la santé à la mere & à l'enfant, & les fait arriver heureusement à leur terme.

Mademoiselle Dan femme du S<sup>r</sup> Dan Marchand Gantier, estant fort incommodée dans sa grossesse de degout, & de langueur, a été guerie par cette Panacée en 1677.

Mademoiselle Heleine femme du S<sup>r</sup> Heleine Operateur étant enceinte

DE LA PANACE'E. 191  
de deux gemeaux, guerit par cette  
Panacée de la foiblesse & du degout  
qu'elle souffroit pendant la grossesse  
en l'année 1678.

*De la Melancolie.*

**L**Es maladies melancoliques sont  
nommées par Fernel, le fleau des  
Malades & des Medecins, à cause  
des fâcheux accidens qui suivent cet-  
te maladie, & du peu de succez des  
Remedes qu'on y employe; car s'ils  
sont violens, ils irritent le mal, &  
s'ils sont legers, ils n'ont pas la for-  
ce de le guerir. Cette Panacée sub-  
tilisant ce qu'il y a de terrestre, &  
adoucissant ce qu'il y a de trop aigre  
dans l'humeur melancolique, reme-  
die heureusement aux desordres que  
l'excez de cette humeur produit.

La veuve du S<sup>r</sup> Garnier Lecteur,  
demeurant près la porte Trois-Cloi-  
tres a été guerie d'une affection me-  
lancolique, & soulagée de l'épilep-  
sie par cette Panacée en 1677.

*De la Fièvre.*

Lon ne guerit pas la Fièvre par les

R ij



192 EXPERIENCES  
simples rafraichissans , puisque la  
chaleur qui s'élève dans la fièvre  
est le remede dont la Nature se sert  
pour consumer le mal & pour le dé-  
truire : En effet, la chaleur de la fié-  
vre est plus forte dans la vigueur  
des maux , dans les Crises , & quand  
le pus se fait ; parce qu'alors la natu-  
re triomphe de la maladie ; au con-  
traire la chaleur de la fièvre diminue  
lors que la Nature succombe sous le  
poids & sous le venin des humeurs.  
Ainsi pour guérir la fièvre il n'est pas  
nécessaire de rafraichir, mais d'ôter  
la cause du mal qui irrite la Nature  
& enflamme les esprits. De même  
qu'il suffit d'ôter l'épine pour étein-  
dre la chaleur que sa picqueure exci-  
te : & qu'il suffit de faire cesser l'in-  
jure pour appaiser le feu de la colere.  
Et comme l'épine & l'injure ne  
sont que l'occasion de la chaleur  
qu'elles allument au dedans de nous,  
& qu'on n'y scauroit remédier par  
des rafraichissans; aussi la cause de la  
maladie n'est que l'occasion de la  
chaleur de la fièvre. C'est pourquoy

les simples rafraichissans empirent la fièvre, parce qu'ils empêchent la coction des humeurs, & diminuent la chaleur naturelle. Cette Panacée purifiant le corps des levains impurs, détruit la cause de la fièvre, & arrête cette forte ebullition des humeurs.

*Des Fièvres d'accez.*

**M** Adame la Presidente de Perisfol fut guerrie d'une fièvre tierce opiniâtre par cette Panacée l'an 1677.

M<sup>r</sup> Contard le fils, Marchand de Grenoble, guerit dans peu de jours au milieu de l'hyver d'une fièvre double quarte par ce seul Remede l'an 1676.

Mademoiselle Bertrin fut guerrie dans peu de temps d'une fièvre quarte par cette Panacée l'an 1675.

M<sup>r</sup> Bichon le fils Avocat au Parlement, fut guerri par cette Panacée d'une fièvre triple quarte l'an 1679.

*De la Fièvre lente.*

**M** Ademoiselle Borel, fille du S<sup>r</sup> Cariés Procureur en la Cour,

R. iij

étoit malade depuis huit années d'une fièvre lente, & depuis trois mois d'une fièvre double tierce, qui s'étant unies ensemble l'avoient reduite à l'extrémité : nôtre Panacée la guerit dans peu de temps en 1675.

La femme du S<sup>r</sup> Sapey Tailleur d'habits étoit accablée de langueur, & de fièvre lente depuis plusieurs années : nôtre Panacée la guerit dans peu de temps l'an 1675.

*Des maux de vapeurs.*

**L**Es maux de vapeurs sont si ordinaires, qu'on les appelle des maux à la mode; ils sont aussi fort opiniâtres, parce qu'ils sont produits par de matieres acres & corrompues, qui par leur acrimonie & leur corruption sont propres à exciter des fermentations malines, qui résistent fortement à la Nature & aux Remedes : cette Panacée adoucissant les humeurs, détruisant leur malinité, guerit toute sorte de maladies vapoureuses.

Madame la Douairiere de Marcieux fut délivrée par cette Panacée

DE LA PANACÉE. 195  
des vapeurs periodiques & dangereu-  
ses où elle étoit sujette depuis quel-  
que temps, l'an 1677.

Madame la Conseillere Armand  
fut guerie du vertige par ce même  
Remede en l'année 1678.

M<sup>r</sup> Vacher, Huissier en la Cour,  
quoyque septuagenaire, fut gueri d'u-  
ne Apoplexie vapoureuse & periodi-  
que par cette Panacée l'an 1678.

M<sup>r</sup> Giraud, Procureur en la Cour,  
fut gueri d'une Apoplexie vapoureu-  
se & periodique par le même Remede,  
l'an 1678.

La femme du S<sup>r</sup> Clavier Droguis-  
tes, fille du S<sup>r</sup> Reiné Dan, Marchand  
Gantier, fut guerie en 1675 de fre-  
quentes convulsions & suffocations  
de Mere, qui jusqu'alors avoient été  
incurables.

Mademoiselle Ravits l'ainée de-  
meurant à S. Laurens, a été guerie par  
cette Panacée d'une douleur de tête  
violente, à laquelle elle étoit su-  
jette, l'an 1675.

Mademoiselle Nicolas, femme du

S<sup>r</sup> Nicolas Libraire, a été guérie d'une douleur de tête violente par cette Panacée l'an 1677.

Mademoiselle Louïse Vacher fut guérie d'une douleur de tête violente par le même Remède l'an 1677.

M<sup>r</sup> Pascal de Foinreinar a été guéri d'une palpitation de cœur par cette Panacée l'an 1676.

Mademoiselle du Thau a été guérie par cette Panacée d'une extrême langueur & d'un asthme violent, qui procedoit des obstructions de ses entrailles l'an 1678.

La fille du Bearnois Tisserand, qui demeure derrière les meuriers, étoit affligée depuis plusieurs années d'une épilepsie sympathique, elle en fut guérie dans quinze jours par cette Panacée l'an 1676.

*De la difficulté d'urine.*

**L**A difficulté d'urine succede souvent à ces obstructions, que Paracelse appelle le tartre des hypochondres ; lors que les reins se trouvant foibles, ne peuvent pas cuire



parfaitement l'urine, & vider par la vefcie les humeurs groffieres que les entrailles y déchargent. Ces humeurs étans retenus dans les reins, s'endurciffans & fe changeans en colle, & en fable tombent dans la vefcie, & bouchent les conduits de l'urine. Nôtre Panacée diffolvant ces matieres gluantes & endurcies, la Nature les vuide facilement.

M<sup>e</sup> Antoine Vallin, dit la Violette, qui blanchit des peaux demeurant à Saint Laurens, étoit tourmenté depuis plusieurs années d'une difficulté d'urine continuelle, il en fut guéri dans peu de jours par cette Panacée.

*De la Colique.*

**L**ES Coliques bilieuses, venteuses & nefretiques font des maux qui reviennent de temps à autre, parce que le germe de cette maladie reste dans les entrailles : cette Panacée dégageant les entrailles mêmes, & purifiant les humeurs, empêche le retour de la Colique.

Madame Dize s'est servie heureusement de ce Remede l'an 1677.

M<sup>r</sup> de la Bayere a été guéri par cette Panacée de la Colique nephretique l'an 1676, & il n'y est plus retombé depuis ce temps-là.

Mademoiselle Bichon femme du S<sup>r</sup> Bichon Avocat, a été guérie de la Colique venteuse par ce même Remede l'an 1678.

Mademoiselle Verdier, veuve du S<sup>r</sup> Verdier Imprimeur, étoit tourmentée depuis huit mois d'une violente douleur dans toutes les entrailles, nul Remede ne l'avoit pû soulager, cette Panacée la guérit dans quinze jours l'an 1679.

*De la Dysenterie.*

**M**ademoiselle Desefgaux veuve du S<sup>r</sup> Desefgaux Marchand de Grenoble, quoyque septuagenaire, a été guérie par cette Panacée d'une Dysenterie dangereuse qui l'avoit jettée dans une fièvre lente l'an 1678.

*De la Constipation.*

La femme du S<sup>r</sup> Abren, Receveur

des Tailles en cette Ville étoit malade depuis long temps d'une constipation extrême, de sorte qu'elle n'alloit point du ventre sans artifice : ce qui la jeta dans une fièvre lente ; ce même Remede la guerit, & luy rendit le ventre libre l'an 1677.

*De la Goutte.*

**L**A Goutte est ordinairement un mal hereditaire, dont la cause par consequent est dans les principes de la generation, & dans l'esprit fixé des parties ; ce qui rend cette maladie incurable, ou tres difficile à guerir ; on peut neantmoins la soulager, & empêcher que les acces n'en soient si frequents ny si incommodés.

M<sup>r</sup> Emeric Avocat au Parlement étoit fort sujet à la Goutte, il a été soulagé par cette Panacée l'an 1676.

*Des Maladies exterieures.*

**L**Es maladies exterieures sont les effets d'une mauvaise indisposition intestine, & comme un mauvais arbre porte du mauvais fruit, aussi un corps mal disposé produit au dehors

beaucoup de maux differens qui répondent aux le vains dont ils sont engendrez. C'est pourquoy l'on ne peut guerir les maladies exterieures qu'en déracinant les semences interieures qui les produisent, à moins que la Nature n'eût poussé tout le germe de la maladie au dehors, ce qui rend le mal facile à guerir.

M<sup>e</sup> Bastian Guédon, Maréchal en ruë de Bonne, étoit affligé depuis plusieurs années d'une tumeur froide sur la poitrine de la grosseur du poing qui suppurait beaucoup avec carie d'os : il en fut guerir dans peu de temps par cette Panacée l'an 1676.

Le S<sup>r</sup> Guilhebaud l'Araigne Menuisier, quoyque septuagenaire est guerir d'une Paralysie imparfaite de tout le corps par cette Panacée 1676.

#### AVERTISSEMENT.

Ce Remede est insipide, il se prend en tres petite quantité, à la forme qu'on veut. L'on n'est pas obligé d'observer aucune précaution, parce qu'il ne produit aucun effet sensible que l'appetit, la bonne couleur & la gayeté, qui sont les marques certaines de la santé.

L'on n'exigera rien, ny pour les fr ais du Remede, ny pour les soins qu'on prend des malades; qu'à prés leur guerison.

F I N.



# TABLE.

DES TRAITÉZ  
& des Chapitres con-  
tenus dans la premie-  
re Partie du Traité des  
Panacées, ou des Re-  
medes universels.

*D*iscours de la possibilité des Pa-  
nacées, de leur efficacité, & de la  
manière dont elles agissent, page 1<sup>re</sup>  
Première Partie.

*De* discours des Panacées. De la vertu  
des secondes qualitez, page 25  
Seconde Partie.

*De* l'efficacité des troisièmes qualitez  
page, 7<sup>a</sup>



### Troisième Partie.

De la dépendance des premières quali- tés,	page 92
Traité d'Hippocrate de la cause des ma- ladies, & de l'ancienne Médecine	page 155
Des vertus de quelques Panacées, pa- ge,	177
Expériences des Panacées	page 181
Des Obstructions,	page 181
De L'Hydropisie formée	page 185
Du mal d'estomach	page 189
Du dégoût des Femmes enceintes, pa- ge,	190
De la Melancolie	page 191
De la Fièvre,	page 191
Des maux de vapeurs	page 194
De la difficulté d'urine	page 196
De la Colique	Page 197
De la Gonnee	page 199
Des maladies extérieures	page 199

SECONDE PARTIE  
DV TRAITE'  
DES PANACEES,  
OV  
DES REMEDES  
VNIVERSELS.

Avec un Traité des abus de la  
Medecine ordinaire.

Par I A Q V E S M A S S A R D ;  
Docteur en Medecine , aggregé au  
College des Medecins de Grenoble.

Et les avis de Vanhelmont sur la  
composition des remedes, traduits  
en François par l'Auteur.



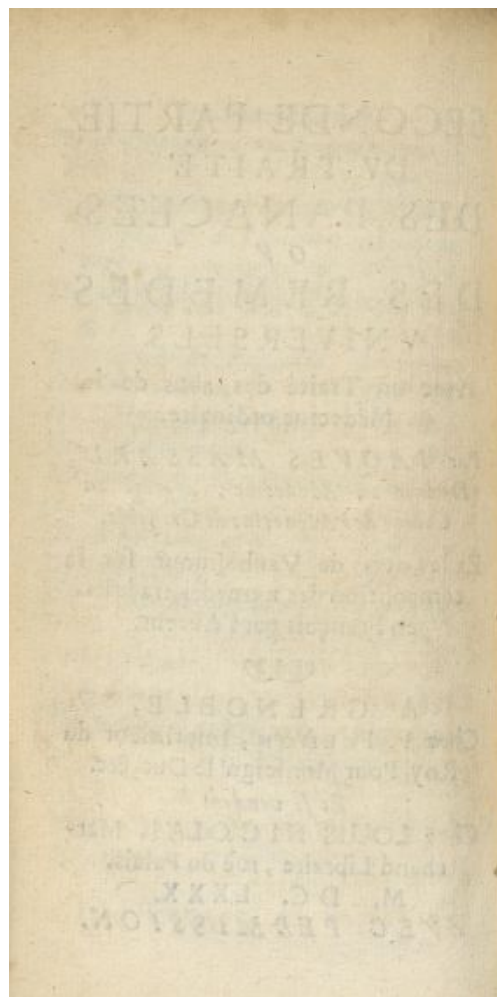
A G R E N O B L E ;  
Chez P. F R E M O N , Imprimeur du  
Roy; Pour Monseign<sup>r</sup> le Duc, &c.

*Et se vendent*

Chez L O U I S N I C O L A S , Mar-  
chand Libraire , rue du Palais.

M. D C. L X X X.

A V E C P E R M I S S I O N.





A  
MESSEIGNEURS  
DV PARLEMENT  
DE DAUPHINE.

**M**ESSEIGNEURS,

*Il n'y a point de Profession où  
l'erreur soit plus dangereuse que  
dans la Medecine, puis que bien  
souvent il n'est pas permis de  
faillir deux fois ; C'est pourquoy  
il est de l'interest du Public  
d'empêcher les abus qui se peu-  
vent glisser dans cette Profes;*

*à ij*

# EPISTRE.

*fion. J'ay traité dans ce Discours des fautes qui se commettent dans la Medecine, soit par l'usage des mauvais Remedes, soit par l'ignorance des Panacées & des grands Remedes. Et comme on voit beaucoup de Personnes de toutes les Provinces du Royaume, qui viennent à l'envy se soumettre volontairement au pied de vôtre Tribunal, les Panacées recourent aussi à vôtre Justice. Etant de l'intérest de l'Etat de corriger le mauvais usage qu'on fait des Remedes, j'ay crû que je ne pouvois mieux adresser ces Discours, & les avis de Vanhelmont, qu'aux Personnes qui sont les Peres du Peuple, &*



## EPISTRE.

qui veillent si utilement à sa  
conservation. Quand je consac-  
re ce Livre à votre Auguste  
Corps, je suis le sentiment  
de Vanhelmont, qui souhaitoit  
que les Magistrats employassent  
leur autorité pour empêcher les  
abus qui se sont introduits dans  
la Medecine. Dans le Droit il y  
a un Traité des abus, il n'est pas  
moins necessaire d'en faire un  
semblable dans nôtre Profession:  
On a pris plaisir de les voir  
jouer sur le Theatre, j'ose esperer  
qu'on ne sera pas moins satisfait  
de voir traiter serieusement une  
matiere si importante, & où tout  
le Monde a tant d'interest. Cela  
me fait esperer que Vous ne re-

à ij

EPISTRE.

*fuserez pas vôtre Protection à  
cet Ouvrage, en favorisant ceux  
qui se devoient au bien public,  
On excite tout le Monde à s'ac-  
quiescer avec plus de soin de son  
devoir. Je seray trop heureux si  
Vous agréez ces marques de mon  
respect, & si elles peuvent Vous  
assurer que je suis avec une pro-  
fonde soumission,*

MESSEIGNEURS,

Votre tres humble & tres  
obeissant serviteur  
MASSARD.



## P R E F A C E.

**L**A Medecine promet la conservation de la sante aux Personnes saines, & la guerison aux Malades; mais l'effet ne répond pas aux promesses. Les Medecins ayant divisé la Medecine en Pharmacie, en Chirurgie & en Diete; ils ont abandonné la Pharmacie aux Apoticaire, la Chirurgie aux Chirurgiens; & se sont reduits volontairement à la Diete. A la bonne heure,

## P R E F A C E.

que les Medecins ressentissent seuls les mauvais effets de cét injuste partage, aussi bien leur paresse & leur negligence en sont l'unique cause. Le mal est que le Public en souffre. La Medecine ayant esté separée en trois parties, & ayant esté donnée à exercer à trois personnes differentes, je ne pense pas qu'on puisse appeller aucun de ces trois Medecin. La Medecine est composée de ces trois parties jointes ensemble : Il est necessaire qu'un Medecin les possede toutes trois pour meriter cette qualité. Je ne

## P R E F A C E.

parle pas des operations de la Chirurgie, qu'on peut sans danger separer de la Medecine, mais des Maladies exterieures, que les Medecins ont abandonné aux Chirurgiens. Les Medecins avoient autrefois chez eux des Personnes pour leur ayder dans les fonctions de la Pharmacie, qu'ils appelloient Serviteurs. Les belles Lettres ayant esté presque esteintes dans les siecles precedens : Il y avoit si peu de Medecins que leur Profession les anoblissoit; de sorte qu'ils furent obligés d'établir leurs Serviteurs en divers en-

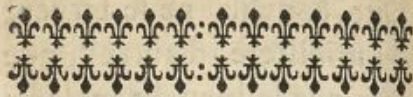


## P R E F A C E.

droits. Dans la suite ces Serviteurs sont devenus Maîtres; & dans ce dernier siècle on a erigé la Pharmacie en Maîtrise. L'Ecriture déplore les troubles d'un Etat où les Serviteurs dominent. La Medecine est tombée dans le même desordre: Les Serviteurs y sont devenus Maîtres, ils ont passé les bornes de leur Profession, mais au grand malheur du Public. Pour empêcher cet abus, il est nécessaire que les Medecins s'appliquent à toutes les parties de leur Profession, qu'ils en acquièrent une connoissance par-

## P R E F A C E.

faite, & qu'ils ne se servent  
du ministère d'autrui, que  
lors que le bien du malade,  
où l'honneur de leur Profes-  
sion le demandera necessai-  
rement.



### *Le Malade abandonné.*

A La fleur de mon âge, accablé de tourmens ,  
Faut-il, disoit Damon, que je perde la vie ,  
Les Medecins me l'ont ravie ,  
Que puissent-ils perir, & leurs medicamens.



Que leur fausse science, & leur sottise pratique ,  
Que leur lavement de boyaux ,  
Leur saignée, leur emetique ,  
Qui remplissent tant de tombeaux,  
Leur fassent comme à moy, faire une fin tragique.



Ainsi parloit Damon la rage dans le cœur ,  
Quand Ariste luy dit , appaise ta fureur ,  
Apprens à distinguer l'innocent des coupables ,  
Ne blâme plus un si bel Art ,  
La Panacée de Massard  
Peut guérir des maux incurables.

I. D. L. C'



I  
SECONDE PARTIE  
DV TRAITE'  
DES  
**PANACEES.**  
OU  
DES REMEDES  
VNIVERSELS.

---

CHAPITRE PREMIER.

**L**E terme de Panacée est fort ancien, Hypocrate jure par la Panacée. Les Medecins Chymistes nomment aussi leurs plus excellens remedes Panacées. Ce mot signifie un remede propre à toute sorte de personnes, & qui

A

## 2 DES PANACEES.

estant pris en petite quantité, guerit les maladies les plus opiniâtres, sans émotion & sans évacuation sensible.

Je diray dans ce Discours le nom de quelques Panacées dont je me sers Pour guerir les maladies les plus fâcheuses. Ainsi l'on verra que ces remèdes sont très propres à produire l'effet que j'en fais esperer.

Par le terme de Panacée, les Medecins Chymistes n'entendent pas la medecine universelle dont parlent les Alchymistes, & dont ils disent beaucoup de rêveries : mais par les Panacées ils entendent les grands remèdes, & les plus universels de la Medecine, qu'ils ont appellé Secrets, parce qu'ils ne les ont pas voulu communiquer.

Les Medecins qui ont ignoré ces remèdes, ont dit que la saignée & la purgation estoient les grands remèdes de la Medecine ; & par leur ignorance ils sont devenus le sujet de la raillerie & de la Comedie. La saignée & la purgation affoiblissent



les malades, & ne diminuét la cause de la maladie que par accident, en ôtant confusément le bon & le mauvais.

S'il faut juger de la cause par l'effet, on verra que la saignée & la purgation sont de tres petits remèdes pour la guérison des maladies; & qu'ils sont tres dangereux lors qu'on en abuse comme on fait ordinairement. Ny la saignée, ny la purgation, ny les lavemens, n'ont jamais soulagé les malades que la nature seule ne guerit pas. L'Ecriture nomme le sang l'ame des animaux: L'experience nous fait voir qu'en ôtant le sang on ôte la vie. Il y a beaucoup plus de Nations, mesme des plus robustes, qui ne se servent du tout point de la saignée, qu'il n'y en a qui l'employét. Cela fait voir que la saignée n'est pas un remède si grand & si nécessaire qu'on le veut faire croire. Je ne pretends pas neantmoins de blâmer absolument la saignée, mais seulement les abus qui s'y commettent ordinairement. Pour ce qui est de la purgation, elle n'en a quelle nom,

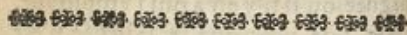
A ij.

#### 4 DES PANACEES.

& les remèdes purgatifs qu'on emploie d'ordinaire infectent les humeurs, & bien loin de purifier la substance du corps, ils la corrompent.

L'abus des lavemens consiste dans leur méchante composition, en ce qu'ils rendent la nature paresseuse, & que quand on s'y accoutume on devient si constipé qu'on ne sçauroit s'en passer.

L'on voit donc combien il est nécessaire de s'appliquer à la recherche de meilleurs remèdes que la saignée, la purgation & les lavemens. Les grands remèdes étant inconnus à la plupart des Medecins, ils blâment injustement ce qu'ils ne connoissent pas.



#### *Des Panacées en general.*

##### CHAPITRE II.

**L**ES remèdes se tirent des animaux, des plantes, ou des minéraux. Les remèdes qui provien-

nent des plantes & des animaux, semblent estre donnez de Dieu pour déraciner quelque maladie particuliere: Ils sont de moindre efficace que les mineraux dans les maladies opiniâtres, parce que les remedes qui se tirent des plantes & des animaux sont changez en aliment avant qu'ils ayent penetré jusques au siege de la maladie. Les remedes tirez des mineraux sont si efficaces qu'ils ne peuvent jamais devenir aliment: ils conservent leur vertu toute entiere dans toutes les coctions naturelles.

Il n'y a donc que les remedes qu'on tire des mineraux qui puissent devenir des Panacées, ou des remedes universels. Les remedes mineraux estant d'une substance incorruptible ont des grandes vertus, & qui ne s'épuisent jamais. L'on doit rechercher avec beaucoup de soin la maniere de les bien preparer, pour les rendre innocens & propres à la guerison de toute sorte de maladies.

Galien qui ne connoissoit point

A iij

6 DES PANACEES.

les Panacées a eu juste sujet de dire qu'il n'y avoit point de remede, quelque excellent qu'il fut, qui ne nuisit en quelque maniere. C'est pourquoy les Medecins Galeniques peuvent bien sçavoir quelque chose de l'Art de Galien, mais ils ne connoissent pas les Panacées, ny la vraye Medecine. Galien enseignant que les intemperies chaudes ou froides, humides ou seiches estoient la cause generale de toutes les maladies, ou plûtoſt les maladies mêmes, a renversé par ce faux principe le fondemēt de la vraye & de l'ancienne Medecine & des Panacées; ainsi toutes les conclusions tirées de ce faux principe qui font le corps de la Medecine Galenique, ne peuvent estre que fausses.

\*\*\*

*Des Panacées rafraichissantes.*

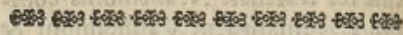
CHAPITRE III.

**L**A pluspart des Medecins ne parlent ordinairement que de rafraî-

chir les malades. Neantmoins comme le remarquent Vanhelmont & Poterius ils n'en sçavent pas les moyens. Le froid nous échauffe & le chaud nous refroidit par accident. L'eau froide allume une fièvre violente & dangereuse, lors qu'on s'y baigne ou qu'on la boit après quelque exercice violent. Il y a des remèdes chauds & corrosifs, qui rafraichissent comme les huiles de vitriol & de soufre.

Il se tire un sel agreable de l'huile de vitriol qui rafraichit efficacement, qui dissipe les vapeurs, & qui calme promptement le trouble de la nature; ce sel de vitriol reparant le levain aigre qui sert à la premiere digestion, & adoucissant les levains estrangers & amers qui sont transportez quelquefois dans l'estomach, desaltiere, donne appetit, & restablit la bonne disposition du corps.



*Des Panacées purgatives.*

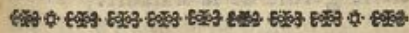
## CHAPITRE IV.

**L**Es Panacées purgatives purgent bien les malades, mais elles ne font aucun effet sensible aux personnes saines ; elles guérissent les malades sans les affaiblir, parce qu'elles vident la cause de la maladie, & ne vident rien qui ne soit inutile & superflu.

Il y a plusieurs préparations d'antimoine, de mercure & d'acier, qui purgent de cette manière, & qui purifient tout le corps jusques dans son centre, mais les Medecins qui sont imbus de fausses maximes, & qui ne cherchent pas la vraie préparation de ces remèdes ne les scauroient connoître.

L'ignorance des véritables purgatifs a introduit dans la Medecine l'usage ordinaire de l'Escamonnée & de la Coloquinte, qui ne font que des

poisons, & qui tuent si l'on en prend  
seulement le poids d'un écu d'or. L'Es-  
cammonée est la base de presque  
tous les Electuaires purgatifs, la Colo-  
quinte & l'Escammonée sont le fon-  
dement de la plupart des pilules  
purgatives. On change le nom  
de ces mauvais remèdes, afin de les  
pouvoir distribuer aux malades qui  
ne les prendroient pas s'ils enten-  
doient seulement nommer ces remè-  
des odieux.



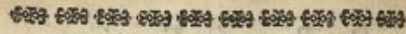
### *Des Panacées Emetiques.*

#### CHAPITRE V.

**L**Es Medecins doivent suivre les  
mouvemens de la nature dans la  
guérison des maladies, la nature gue-  
rissant beaucoup de maladies par le  
vomissement; il est nécessaire que  
les Medecins aient des remèdes  
Emetiques. Si les Medecins eussent  
connu les Panacées Emetiques, ils ne  
se seroient pas servi du verre, du regu-

le, du saffrand'antimoine, du mercure de vie, & d'autres semblables poisons pour exciter le vomissement, & au lieu de purifier l'Antimoine sur la sellette, on l'eût purifié par des legitimes preparati-  
 ons.

Les Panacées Emetiques ne reprochent point aux personnes saines, & ne font vomir que ceux qui ont besoin de cette evacuation: elles ôtent en même temps la mauvaise disposition & la foiblesse des parties, qui est le germe de la maladie.



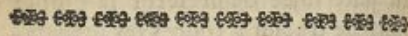
### *Des Panacées aperitives*

#### CHAPITRE VI.

Comme les obstructions sont la cause generale de la plupart des maladies, les remèdes apparitifs sont universels. Tous les Medecins conviennent que l'acier est le plus efficace de tous les remèdes aperitifs; mais ils ont si mal reussi dans cette preparation, que Madame Fouquet a

eu juste sujet de preferer la simple limaille d'acier à toutes les preparations de ce métal. Ceux qui calcinent l'acier le privent de son soufre, dans lequel consiste sa principale vertu, comme le remarque Sennert. Ceux qui preparent l'acier avec l'huile de vitriol le rendent si corrosif & si pernicious que l'estomach le plus robuste ne sçauroit le supporter.

Je me sers d'un sel d'acier préparé sans corrosif, & sans feu pour les maladies qui proviennent des obstructions. Ce remede ne dissout pas seulement les matieres les plus endurcies ; il adoucit aussi les divers suc qui sont dans le corps, il ôte la mauvaise impression & la foiblesse des entrailles, ainsi il guerit heureusement la plupart des longues maladies. Le fer a un soufre doré, comme l'enseignent les Chymistes. De sorte qu'estant mis en liqueur sans corrosif, il produit des effets semblables à ceux de l'or potable qui est si precieux & si recherché des Chymistes.

*Des Panacées Diaphoretiques.*

## CHAPITRE VII.

L'Evacuation qui se fait dans nos corps par la transpiration insensible est si considerable, qu'elle excède sept fois toutes les autres vuidanges jointes ensemble : Comme l'experience de Sanctorius le justifie. L'observation curieuse de cet Auteur devoit avoir appris aux Medecins que les remedes qui rendent la transpiration libre, & qui vident par cette voye la cause des maladies, imitant de plus près la nature sont les grands remedes de la Medecine. Les remedes Diaphoretiques vuidét aussi par le ventre, par le vomissement & par les urines la cause des maladies, quand le corps a besoin d'estre purgé de la sorte ; & suivant les mouvemens de la nature ils profitent toujours, & ne nuisent jamais. Les Medecins vulgaires ne connois-  
sant



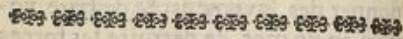
sant pas les remèdes Diaphoretiques, ny leur efficace dans toutes sortes de maladies ne s'en servent point. Il leur suffit de saigner, de purger, de donner des lavemens, & de faire vomir; en un mot de détruire les forces de la nature, & d'empêcher de cette manière la guérison des maladies.

Il y a plusieurs préparations d'Antimoine qui sont Diaphoretiques, il y en a même qui sont excellentes; mais il n'y a que l'antimoine vomitif qui ait la vogue, quoy qu'il soit un véritable poison à cause de son soufre arsenical.

Il y a aussi plusieurs préparations de mercure qui sont Diaphoretiques, qui guérissent beaucoup de maladies qu'on croit incurables, mais il y a très peu de Médecins qui connoissent ces remèdes, ils se servent ordinairement du Sublimé doux, que Vanhelmont assure estre un demy poison. Il n'y a pas sujet de s'étonner de cet abus déplorable, puis qu'il y a si peu de Médecins qui s'attachent à la préparation des

Bub sup

remedes, & que la plupart ne s'appliquent qu'à surprendre le peuple par des discours recherchez & par des apparences trompeuses.



*Des Panacées pour la fièvre.*

CHAPITRE VIII.

**L**ES Medecins qui achevent d'affoiblir les forces abatuës des fiévreux par de frequentes saignées, qui les fatiguent incessamment par des apozemes, par des juleps, par des syrops, par des fomentations, par des lavemens, qui les tourmentent par des purgations reiterées, par l'emetrique, qui diminuent la chaleur naturelle par des rafraidissans ; & qui enfin ne connoissent point de meilleur remede que le Quina. Ces Medecins, dis-je, font assez connoître par leur procedé pitoyable, qu'ils ne connoissent du tout point les Panacées, & qu'ils savent beaucoup mieux faire le profit de l'Apoticaire que du malade.

Hypocrate enseigne que la cause de la fièvre est l'aigre, l'amer, le salé mêlé avec le chaud, & plusieurs autres choses de cette nature : mais bien loin que les fréquentes saignées adoucissent l'aigre, l'amer, le salé, & qu'elles rafraichissent, elles augmentent l'acrimonie & la crudité des sucs. C'est la pensée d'Avicenne ce fameux Arabe, qui defend les grandes saignées, parce qu'elles enflamment la bile, & qu'elles rendent la pituite plus crüe. Ajoutez à cela qu'elles attirent des mauvais sucs dans les veines.

Les grandes & les fréquentes saignées sont bien plus dangereuses que les fièvres, ny que les autres maladies, elles corrompent les humeurs, elles affoiblissent la nature, elles ne voident rien de la cause des maladies, & ne rafraichissent qu'en diminuant la chaleur naturelle.

Les apozemes, les julepts, & les syrops, ne peuvent pas guerir les fièvres opiniâtres : Le siege de ces fièvres est dans la substance même des

parties, où la vertu des remèdes pris des plantes, ne peut pas pénétrer, parce qu'ils ont perdu leur vertu, & qu'ils sont changez en aliment avant qu'ils soient arrivez dans le foyer des fièvres opiniâtres. Les fomentations, & les lavemens ne peuvent pas non plus porter leur effet jusques dans le centre des entrailles, pour ôter le germe de la maladie. D'ailleurs ces remèdes étant ordinairement destinez pour rafraîchir, esteignent la chaleur naturelle, causent des obstructions, empêchent la transpiration, & la coction des humeurs : C'est pourquoy ils diminuent les forces, & augmentent la maladie.

Les remèdes purgatifs benins, ne peuvent pas aussi pénétrer jusques dans la substance même des parties, pour ôter la mauvaise impression, le levain, & la souillure qui est dans les entrailles. Les purgatifs malins & veneneux, comme l'escammonée, le turbit & la coloquinte infectent les humeurs, corrompent la substance des entrailles, bien loin de les purifier.

L'Antimoine emetique a un soufre arsenical, qui trouble si fort toute la nature, qu'il est bien plus dangereux que la fièvre.

Il est vray que le Quina suspend pour quelques jours les fièvres d'accès, & qu'il les guerit aussi quelquefois. Mais lors que les fièvres sont accompagnées de fortes obstructions, ou de quelque disposition à l'hydropisie, ou à l'éthisie; le Quina ne guerit pas la fièvre, & il produit d'autres maladies plus dangereuses que la fièvre, comme l'experience & l'Historien du Quina le témoignent.

Le Quina qui est chaud reussissant en quelques fièvres d'accès, fait voir que l'essence de la fièvre ne consiste pas dans la chaleur, & que les fièvres ne se guerissent pas par les rafraichissans, comme on l'enseigne dans l'Ecole.

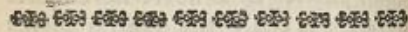
Il n'y a point de veritables Remedes pour les fièvres opiniâtres que les Panacées. Je fais diverses preparations d'Antimoine, de Mercure, d'Acier, qui chassent la cause des fièvres

R iii



par l'insensible transpiration, ou par les sueurs, & qui voident aussi par les urines, par le ventre & par le vomissement, quand la nature a besoin de ces evacuations. Ces remedes ôtent en même temps la souillure & l'impression maligne qui est dans la substance des entrailles, & ils retablissent la nature dans sa première vigueur, & dans son premier temperament.

Les remedes que ie donne pour la fièvre sont temperez, il est neantmoins indifferet qu'ils soient chauds ou froids, il suffit qu'ils ôtent la cause de la fièvre, & qu'ils la fassent cesser.



### *Des Panacées Sudorifiques.*

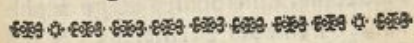
#### CHAPITRE IX.

**L**A cause des maladies est souvent dans les serositez, qui sont moins vives que le sang, c'est pourquoy la nature guerit beaucoup de

maladies par les sueurs.

Il n'y a point de remèdes si excellens pour la guérison de la plupart des maladies que les Sudorifiques. Il y a plusieurs remèdes qu'on nomme Sudorifiques ; mais il n'y a que les Panacées qui produisent évidemment cet effet. Parmi les Panacées il n'y en a aucune qui fasse suer si efficacement que le mercure lorsqu'on l'a mis en essence, ou qu'on l'a rendu fixe. Ceux qui ont connu ces remèdes précieux les ont tenu secrets.

Je me sers de diverses préparations de mercure & d'antimoine, qui sont Sudorifiques, & qui font des effets merveilleux, en guérissant les maladies les plus opiniâtres sans trouble & sans agitation.



*Des Panacées Antidotes.*

CHAPITRE X.

**O**N appelle Antidote tous les remèdes qui guérissent les

## 20 DES PANACEES.

maladies malignes, comme sont la lèpre, la teigne, la verole invétérée, les Ecroûelles, qui ne se peuvent guerir que par des Panacées.

Le mercure & l'antimoine étant réduits en essence, peuvent guerir ces maladies malignes : C'est pourquoy on doit mettre ces Panacées dans le rang des plus excellens Antidotes.

\*\*\*

### *Des Poisons.*

#### CHAPITRE XI.

**L**Es Grecs & les Latins se servent d'un même terme pour signifier les remèdes, \* & les poisons. En effet, l'ignorance des véritables remèdes, & des justes maximes de la Médecine, a introduit l'usage de plusieurs remèdes pernicieux, & qui sont de la nature des poisons.

Le peuple & la plupart des Médecins s'imaginent que l'on ne peut guerir des maladies que par des vuidanges fort abondantes. Le peuple

\* *Pharmaca.*

se sert souvent de l'épurgé & du Jalap; & la plupart des Medecins employent. L'escammonée, la Colocynthe, la gomme-gutte, l'asule, le turbit, l'antimoine emetique, le mercure de vie, qui corrompent la masse du sang, & infectent la substance du corps, bien loin de la purifier.

Un Espagnol ayant été empoisonné par une semblable Medecine prise par precaution, fit graver cet Epitaphe sur son tombeau.

JE SUIS ICI POUR ESTRE  
MIEUX.

Les Medecins sont obligez de traiter des poisons, non pas pour les apprendre, mais pour les éviter & pour y remedier.

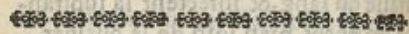
\*\*\*

*De la necessité des Panacées pour  
la guerison des Maladies  
les plus opiniâtres.*

### CHAPITRE III.

Les Medecins qui ne connoissent pas les Panacées ne scauroient

soulager aucune des maladies que la seule nature ne guerit pas, comme le témoigne le catalogue de tant de maladies qu'ils appellent incurables, qu'on peut neantmoins terminer heureusement par des Panacées.



*De la Lepre & de la Teigne.*

ARTICLE PREMIER.

**L**A Lepre est une des maladies que la nature ne peut jamais guerir. D'où vient que les Medecins qui se nomment Galeniques n'y ont sçu trouver aucun remede : Ils employét inutilement pour ce sujet la saignée, la purgation, & les rafraichissans : Les plus éclairez d'entr'eux se servent des viperes ; & ne connoissans point de meilleurs remedes que ceux-là, ils n'ont sçu donner aucun soulagement à la Lepre.

Il y a divers degrés de Lepre qui la rendent plus ou moins difficile à guerir ; elle est souvent hereditaire ;



elle est produite par une disposition maligne & veneneuse de tout le corps, & principalement des entrailles. C'est pourquoy cette maladie ne se peut guerir que par des remedes qui éteignant cette profonde malignité renouvellent tout le corps.

La teigne est une lepre parriculaire de la tête, qu'on ne guerit qu'en arrachant la racine des cheveux.

Je me fers pour la guerison de la lepre & de la teigne, de quelques preparacions de mercure & d'antimoine, qui estant reduits en essence & mêlés ensemble, peuvent nettoier le corps de la lepre & de la teigne, sans evacuation sensible, & sans agitation.

\*\*\*

*De la grosse Verole & des  
Maladies Veneriennes.*

ARTICLE II.

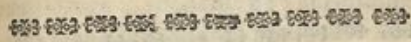
**L**A grosse Verole est une gale pestilentielle qui est venue des

Indes dans ce País. Bontius celebre Medecin de la Compagnie Holandoise des Indes, a écrit que même dans les Indes on ne guerit parfaitement cette maladie, que par le mercure bien préparé: Mais comme Poterius le remarque, ceux qui ont eu ce secret ne l'ont jamais voulu communiquer, & n'en ont donné que des descriptions enigmatiques comme ont fait Paracelse & Vanhelmôt.

Paracelse defend de se servir jamais du mercure crû pour la guerison de la grosse Verolle, soit interieurement soit exterieurement. Il dit que le mercure crû guerit rarement cette maladie, qu'il la rend quelquefois incurable, & qu'il produit d'autres maladies plus dangereuses que la premiere.

Il faut donc se servir interieurement, & exterieurement d'un mercure cuit & diaphoretique; Ce remede estant joint avec une teinture d'antimoine, guerit seurement & parfaitement la grosse Verole, sans salivation & sans agitation, avec la pûsane ordinaire.

L'antimoine & l'argent vif étant bien preparez, ont des proprieté merveilleuses pour renouveler tout le corps, & pour le purifier jusques dans les moëllés; comme le savent ceux qui connoissent les legitimes preparations de ces remedes minéraux.



*Des Glandes, des Ecroüelles,  
& des Loupes.*

ARTICLE III.

**L**Es glandes sont des tumeurs endurcies, les ecroüelles sont des glandes malignes & douloureuses, elles s'ulcerent souvent, elles sont plus interieures qu'exterieures, elles ont leur racine dans les Glandes du mesentere, & prennent ordinairement leur origine des principes mêmes de la generation, ce qui rend cette maladie tres difficile à guerir.

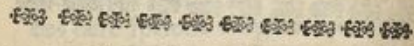
La Saignée, la purgation, & les

C

26 DES PANACEES.

Lavemens y sont inutiles. Je donne du mercure, de l'Antimoine & de l'Acier réduits en essence, & de l'esprit du sel Armoniac, pour dissiper les Glandes, pour éteindre & corriger la malignité des écrouelles, sans évacuation sensible.

La Loupe se guérit par les mêmes Remedes.



*De l'Epilepsie.*

ARTICLE IV.

L'Epilepsie est un mouvement convulsif de tout le corps, elle ôte l'usage de tous les sens, elle est produite par une matiere acre & maligne, contraire au cerveau, qui blesant le principe des nerfs, excite la convulsion.

Il y a deux sortes d'Epilepsie, l'Idiopathique qui prend sa source immédiatement du cerveau, & la Sympathique qui arrive de l'indisposition de quelqu'autre partie du corps qui

afflige le cerveau par des vapeurs malignes.

L'Argent, l'Antimoine & l'acier réduits en essence guérissent l'Epilepsie Sympathique, qui est la plus commune, & soulagent l'Epilepsie Idiopathique: Ces remèdes dégagent la partie affligée, éteignent la malignité, adoucissent l'acrimonie des suc, & ôtent la mauvaise impression qui est dans les parties.

~~~~~

### *De l'Asthme des Hypocondres.*

#### ARTICLE V.

L'Asthme survient aux obstructions des hypocondres lors qu'elles sont inveterées & multipliées. Les parties du bas ventre étant fort engagées pressent le diaphragme, & les autres organes de la respiration, & les attirent en bas par leur propre poids: Les matieres retenues dans les entrailles depuis long temps, étant dans des lieux chauds & hu-

C ij



mides, où elles manquent d'air, conçoivent diverses acrimonies, & excitent une ebullition & une fermentation maligne dans les humeurs. Cette ebullition trouble toute l'economie de la nature, principalement le mouvement du cœur, du poulmon & du diaphragme, & excite dans ces parties des mouvemens convulsifs,

L'Asthme des hypocondres est une maladie opiniâtre & dangereuse, & on ne la peut guérir que par l'usage des Panacées. L'acier & l'antimoine réduits en essence débouchent efficacement les entrailles, ils ôtent la mauvaise impression des parties, ils calment la nature, c'est pourquoy ils guérissent l'Asthme des hypocondres. Ces mêmes remèdes mêlez avec le magistère de souphre soulagent aussi l'Asthme qui procède de l'obstruction des poulmons.

\*\*\*

*Des Hemorroïdes.*

ARTICLE VI.

**I**L peut arriver trois fortes d'incommoditez à ceux qui sont sujets aux hemorroïdes, de perdre trop du sang, de n'en perdre pas suffisamment, & d'avoir les hemorroïdes douloureuses. L'acier réduit en essence remédie également à toutes ces incommoditez. Il adoucit les humeurs, il regle les mouvemens de la nature, & il luy donne le calme lors qu'elle est irritée. C'est pourquoy ce remede regle aussi les ordinaires des femmes.

\*\*\*

*De la Diarrhée & de la Constipation.*

ARTICLE VII.

**I**L semble que la Diarrhée & la Constipation étant deux maladies

C iij

opposées , exigent non seulement des remèdes differens , mais aussi contraires. Néanmoins on peut guerir ces deux maladies par un même remède , comme l'usage ordinaire de rhubarbe le témoigne évidemment. L'acier étant astringent à l'égard des secondes qualitez , & aperitif à l'égard des troisièmes, comme l'enseigne Vanhelmont , guerit également le flux de ventre , & la constipation, pourveu qu'il soit bien préparé.

\*\*\*

*De la Douleur de Tête & de  
la Migraine.*

ARTICLE VIII.

**L**A douleur de tête procede ordinairement de matieres acres qui sejourment dans les entrailles, lesquelles excitent de tems en tems une forte ebullition dans les veines. Il se fait une plus forte ebullition dans le cerveau , à cause des grands

vaisseaux qui sont dans cette partie,  
& du sentiment exquis de ses membranes.

L'acier & l'antimoine réduits en essence, adoucissant l'acrimonie des humeurs, & calmant la nature, guérissent heureusement la douleur de tête & la migraine.

\*\*\*

*Des défauts du tein, de la rougeur & des boutons qui arrivent au visage.*

#### ARTICLE IX.

ON connoit sur le visage, & à la couleur du tein la disposition du corps : c'est pourquoy un Auteur a joint dans un même titre la beauté & la santé corporelle. Car la beauté ne sçauroit subsister sans la santé.

Les Panacées de mercure d'acier & d'antimoine donnant la santé à tout le corps, & purifiant le sang

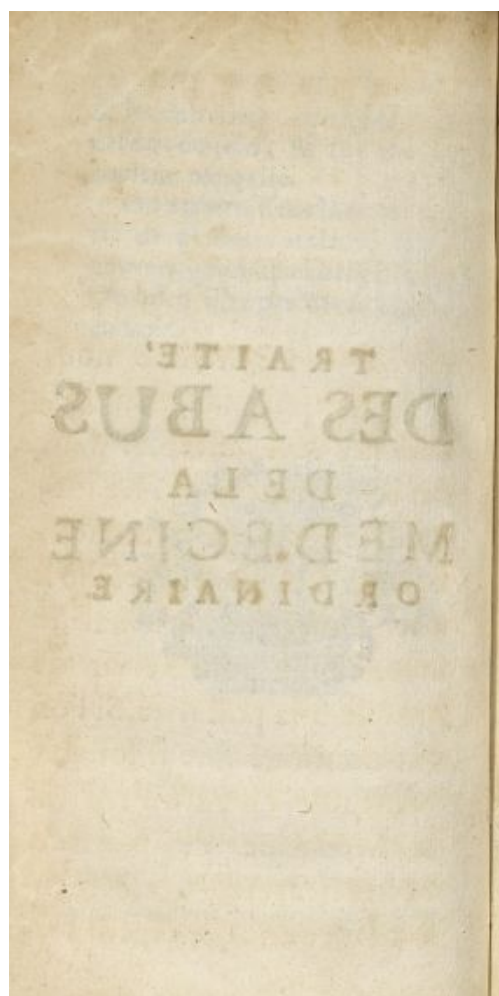
32 DES PANAC. II. PAR.  
& les entrailles, corrigent tous les  
defauts du tein, & luy rendent sa  
couleur naturelle.

On a traité dans la premiere Par-  
tie de plusieurs maladies qui ne se  
peuvent guerir que par des Panacées:  
On n'en dira pas davantage en cet  
endroit.





TRAITE'  
**DES ABUS**  
DE LA  
**MEDECINE**  
ORDINAIRE.





## PREFACE.

**H**YPOCRATE nous apprend qu'on écrivoit autrefois dans des Registres publics les succez des Remedes, & nous voyons dans ses œuvres qu'il a tenu un fidelle Journal de sa conduite pour servir de modele à la posterité. Si l'on eût continué une si louable coustume, on auroit enrichi la Medecine de plusieurs beaux secrets, qui demeurent inconnus, & on eût pres

## P R E F A C E.

venu les abus & le mauvais usage des Remedès.

Tous les Medecins defendent les evacuations excessives , & faites à contretems, principalement lors qu'elles sont suivies d'une mort prochaine, parce, *disent-ils*, qu'il ne faut pas exposer les Remedès à l'opprobre, en donnant sujet de croire que c'est le Remede qui a tué le Malade, plutôt que la Maladie.

Neantmoins on trouve plusieurs Medecins, Chirurgiens, & Apoticaire qui pechent imprudemment contre une regle qui devroit être sacrée, & inviolable. C'est

P R E F A C E.

pourquoy il seroit de l'inté-  
rest public de tenir un conte  
exact des fautes que cōmet-  
tent ceux de la Profession  
qui sont assez ignorā&mal-  
heureux pour faire mourir  
leur Malade dans l'effet d'un  
Purgatif, de l'Emetique, d'u-  
ne Saignée, ou d'un somni-  
fere. Si on établissoit cette re-  
gle l'on connoîtroit bientôt  
quels sōt les mauvais Mede-  
cins qui deshonnorent leur  
profession, par leur méchāte  
conduite, on les obligerait  
d'estre plus circonspects &  
d'éviter les malheureux ex-  
cez, qui rendent la Mede-  
cine suspecte & odieuse.

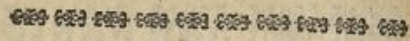


une suscite & ordonne  
 ces, qui rendent la Méde-  
 cine suspecte & odieuse  
 d'éviter les malheureux ex-  
 périmentés plus circonspects &  
 conduits, on les obligeroit  
 protection, par leur méchante  
 cins qui deshonorent leur  
 que les mauvais Médec-  
 gle l'on connoîtroit bien-  
 tère. Si on établissoit cette re-  
 ne saignée, ou d'un remè-  
 Purgatif, de l'Emétique, d'un  
 leur Malade dans l'estet d'un  
 heurtés pour faire mourir  
 qu'ils sont assez ignorants mal-  
 tent ceux de la Profession  
 exact des fautes que commet-  
 rest public de tenir un registre  
 pour quoy il seroit de l'intérêt



TRAITE' DES ABVS  
qui se commettent dans les  
Remedes ordinaires.

**L**A Nature guerit les maladies, comme l'enseigne Hippocrate: Au lieu d'aider à la Nature par des Remedes qui la fortifient, on l'affoiblit & on l'empêche ordinairement par de grandes Saignées, par des purgations, par des Lavemens purgatifs, par l'emetique, par des scarifications, par des veficatoires, par des Rafroidiffans, par une diete importune, & toute contraire aux inclinations & à la guerison du malade: On augmente par cette mauvaise conduite la cause des Maladies, & on commet beaucoup d'abus. On le fera voir dans ce Traité.

*De la Saignée.*

## CHAPITRE PREMIER.

L'IGNORANCE de la nature du sang, de la cause des maladies, & des véritables remèdes, a produit l'abus des Saignées. Le sang étant destiné pour la nourriture des parties, & pour l'entretien des esprits qui donnent la vie, est en ce sens l'ame des animaux, & le siege de l'ame sensitive, comme l'enseigne Vvilis. Le sang est purifié de toute sorte d'excremens, & perfectionné par deux coctions precedentes avant qu'il entre dans les veines: Ce qui fait voir que la premiere cause des maladies n'est jamais dans le sang. D'ailleurs la Saignée ne remédie pas à l'impureté du sang: celui qu'on tire est toujours meilleur que celui qu'on laisse. Les Saignées excessives & frequentes épuisent les esprits, & mortifient si fort le sang, qu'il n'est

plus propre à entretenir la vie. Les veines étant épuisées par de grandes Saignées se remplissent de mauvais suc qui ne sont pas de la Nature du Sang, & qui ne sont pas propres à reparer les esprits. Galien ordonne mal à propos la Saignée jusques à la défaillance en quelques Fièvres continuës, & Vesal suivant cette regle ayant tué sur le champ son malade s'excusa, disant, \* qu'il estoit mort dans les formes.

Les grandes & frequentes Saignées corrompent la nature du sang, & bien loin de diminuer la cause des maladies, elles ne font que l'empirer; la cause des maladies est l'aigre, l'amer, le salé, l'âpre & l'insipide: Les veines étant épuisées par la Saignée, attirent de l'estomac, de la rate, du pancreas, des reins, de la vescie, du fiel, & des autres entrailles, des sucres aigres, amers, salez, âpres & insipides, qui infectent le sang, & deviennent la cause des maladies. C'est

\* *Moriatur ergo secundum Canonem.*

pourquoy il n'y a point de maladies si difficiles à guerir que celles qui procedent des grandes Saignées. Le soulagement qui semble arriver des grandes Saignées est pire que les maladies. Les Saignées abondantes diminuant les esprits & la chaleur naturelle semblent rafraichir, ôtant les forces de la nature elles semblent la calmer. Ceux qui guerissent malgré les grandes Saignées ont beaucoup de peine à se remettre, ils sont sujets à de frequentes rechûtes, à l'hydropisie, à l'arthisie, & à des maladies pires que la premiere. Les grandes Saignées détruisent les forces de la nature, empêchent les crises, ôtent souvent la vie, c'est pourquoy Vanhelmont parlant de la Saignée, a eu juste sujet de dire qu'un demon meurtrier presidoit dans les chaires de la Medecine.

Le siege des maladies est dans la substance même des parties, qui sont la source & l'origine des mauvais suc's qui s'engendrent dans nos corps. De sorte que la Saignée ne peut pas  
ôter



ôter la cause des maladies ; au contraire les Saignées étant abondantes augmentent la cause des maladies en attirant les mauvais fucs du siege de la maladie dans les veines & dans le cœur. Si toutes sortes d'évacuations sont dangereuses lorsqu'elles sont excessives, celle du sang, qui est le trefor de la vie, ne peut être que pernicieuse.

On saigne abondamment pour diminuer la violence des fièvres, & pour empêcher les inflammations. Mais comme les fièvres & les inflammations n'arrivent ordinairement que par le défaut de transpiration, comme l'enseignent tous les Medecins, aussi on n'y sçauoit remedier plus efficacement que par les remedes diaphoretiques, qui ouvrant les pores du corps, dissipent heureusement & sans danger, par l'insensible transpiration, la cause des fièvres & des inflammations : Au contraire les grandes Saignées rendant le sang moins vif & moins spiritueux, font qu'il est moins propre à s'exhaler par l'insensible transpiration, & empê-

D

chant la coction des humeurs, retardent la guérison des maladies , & donnent souvent la mort.

Le Peuple experimente souvent cette verité, guerissant heureusement des pleuresies & des inflammations de poulmon par des diaphoretiques & par des sudorifiques familiers, sans aucune Saignée.

Les Saignées excessives sont toujours funestes , principalement dans les maladies malignes , parce qu'elles ôtent les forces & augmentent la malignité. La Saignée donc doit être fort modérée. On ne doit pas saigner dans la vigueur du mal, de peur de troubler la nature & d'arrêter le cours de son action. On ne doit pas aussi saigner une personne assoupie par un remede narcotique. L'experience a fait voir depuis peu en cette Ville qu'on meurt le même jour. La Saignée étant faite à propos & modérée, diminue l'ebullitió excessive du sang, & étant faite des vaisseaux les plus proches du siege de la maladie, elle soulage la partie affligée.

*De la Purgation.*

CHAPITRE II.

**L**A purgation signifie la séparation du pur d'avec l'impur : Les remèdes purgatifs sont ceux qui nettoient le corps de toute sorte d'impureté. Les Médecins qui ont ignoré les véritables purgatifs ont donné ce titre spécieux non seulement à des simples laxatifs, mais aussi à des poisons. Ils ont supposé que la cause des maladies consistoit dans le dérèglement des quatre humeurs. Ils ont enseigné que les remèdes purgatifs vuidoient par élection la bile, la mélancolie, la pituite, les sérosités; que la Saignée remédioit promptement à l'abondance du Sang. De sorte que sur ce fondement il n'y a point de maladie que les Médecins ne deussent guérir promptement & seure-

D iij

ment. Neantmoins les Medecins qui tiennent ces fausses maximes, ne guerissent aucune des maladies que la nature seule ne peut pas guerir. Ils n'osent promettre la guerison d'aucune maladie, non pas mesme d'une fièvre tierce que la nature seule guerit dans peu de jours ; ce qui devroit leur avoir appris la fausseté de leurs regles, tant à l'égard de la cause des maladies, que des remedes.

On enseigne dans l'Ecole qu'il y a trois sortes de purgatifs, les doux, les mediocres, & les violens ; on mêle ordinairement les uns avec les autres dans les medecines. Les purgatifs qui ne sont pas violens, comme le Sené, le Rhubarbe, le Polipode, & la Manne, voident les excremens grossiers, & quelque portion du sang des veines mesenteriques : Car ayant corrompu quelque partie du sang & des humeurs, la nature les vuide ensuite, & par cette irritation elle vuide quelquefois quelques matieres inutiles.

Cette verité paroitra dans son jour, si l'on considere que ces Remedes purgatifs vuident autant d'ordures dans les personnes saines que dans les malades: Si ces ordures eussent esté dans les corps des personnes saines auparavant la purgation, il est evident qu'ils n'eussent pas joiuy d'une parfaite santé. D'où il faut conclurre necessairement, que la pluspart des matieres corrompues qu'on vuide par une douce medecine, n'estoiét point dans le corps avant qu'on eût pris le Remede, & que les humeurs que l'on rend ont esté ainsi corrompues par le Remede purgatif. Hypocrate enseigne que toute sorte de purgatif diminuë les forces, & la substance du corps. Si les Remedes purgatifs, doux & benins, corrompent quelque partie des sucs, & de la substance du corps, il faut avoüer que les purgatifs violens, comme le Turbit, le Jalap, l'Escammonée, & la Coloquinte, introduisent une forte corruption dans toutes les humeurs, & même dans la substance des parties: d'où

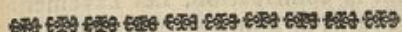
D iij



vient qu'ils affoiblissent extremement, qu'ils empirent les maladies, & qu'ils ôtent quelquefois la vie. Cependant lors qu'on vuide les choses qui doivent estre vuidées on est soulagé, & la nature supporte cette vuidange sans aucun travail.

C'est par le soulagement & par le reſtabliſſement des forces qu'on doit connoiſtre les veritables purgatifs. Ils donnent appetit, ils ne reprochent point, ils ne ſont point déſagréables, ils ne vident rien d'une perſonne ſaine, ils ne vident rien qui ne ſoit ſuperflu, ils ôtent la mauvaiſe diſpoſition & la foibleſſe des entrailles; c'eſt pourquoy ils mettent la joye dans le cœur, & la vivacité dans les yeux.

Les Medecins qui ſ'attachent aux vaines traditions de l'Ecole, & qui ne ſ'appliquent pas à la preparation des Remedés ne ſçauroiét connoiſtre les veritables purgatifs, ny la maniere de purifier le corps; mais par leurs Medecines, ils diminuent les forces, & d'un malade imaginaire ils en font un malade effectif.



*Des Lavemens.*

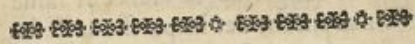
CHAPITRE III.

**L**E terme de lavement est specieux : Il semble qu'on doit recevoir un grand secours de cette sorte de remede, qui promet de nettoyer les ordures du corps. Neanmoins si l'on considere la chose de prés, on verra qu'il y a bien de l'abus. Les excremens estant naturels aux intestins, ils ne les incommodent du tout point jusques à ce qu'ils soient arrivez aux muscles du fondement qui les pousse dehors. Ainsi quand le corps est bien disposé, on n'a pas besoin de lavement pour laver les intestins : La nature s'acquitte alors suffisamment de son devoir.

Il semble à la verité que les lavemens sont fort necessaires aux personnes qui n'ont pas la liberté du ventre; mais l'usage des lavemens rendant la nature paresseuse, augmé-

tent la constipation. Les Lavemens purgatifs ne donnent qu'une guérison apparente : Ils vuident diverses matieres qui sont l'effet de la maladie, mais ils empirent la cause. Ils corrompent quelque partie du sang des veines mesenteriques, ils blessent les boyaux, ils donnent des tranchées. Les Lavemens qui sont composez d'une simple decoction de son, & de mauves avec le miel, ou bien avec une decoction de casse, ne sont pas mal faisans, & ne laissent pas le ventre si constipé que les Lavemens purgatifs, qui sont ordinairement composez de mauvaises drogues.

Les Panacées purgatives dont nous avons parlé au Chapitre quatrième, lâchent le ventre, & après en avoir usé quelque temps, elles laissent le ventre libre fort long-temps ; de sorte qu'on n'a pas besoin de Lavemens.



De L'Emetique.

CHAPITRE IV.

ON appelle par excellence *emetique* les préparations d'Antimoine qui font vomir, parce qu'elles ne manquent jamais de produire cet effet à toute sorte de personne, avec beaucoup de violence. On hazarde l'emetique en bien de maladies, même dans les fièvres d'accez: & dans la Consulte il y a des Medecins qui passent facilement l'emetique, pourvû que dans une autre occasion on leur passe la Saignée. Neanmoins l'Antimoine est un poison tandis qu'il fait vomir, comme le prouve Vanhelmont, il excite le vomissement par un souphre arsenical: En effet l'Antimoine & l'arsenic ont une odeur semblable lorsqu'on les met sur le feu. L'Antimoine emetique fait vomir avec tant de vehemence qu'il met le malade

dans le danger de sa vie, & il laisse ordinairement des impressions si funestes dans l'estomach & dans les entrailles, qu'on a bien de la peine de s'en remettre : il arrive même quelquefois qu'on est incommodé pendant tout le reste de la vie : Il faut que les remèdes apaisent la nature, au lieu de l'irriter. C'est inutilement que les medecins tâchent de guerir les malades par de fortes evacuations : la cause des maladies opiniâtres est dans la substance des parties, d'où les purgatifs, & les emetiques les plus violens ne peuvent presque rien tirer, & ils ne peuvent du tout point ôter la mauvaise impression qui est dans les entrailles qui est le germe de la maladie.

On doit exciter le vomissement aux malades par des Panacées qui ne font aucune violence à la nature, qui ôtent la mauvaise impression des parties, & qui ne font vomir que lors qu'on en a besoin.



\*\*\*

*Des Ventouses découpées.*

## CHAPITRE V.

ON fait sortir par les Ventouses découpées le sang le plus pur de la superficie du Corps, tandis que la cause du mal est dans le fonds des entrailles. On se sert ordinairement des Ventouses découpées dans les fièvres malignes. On dit que les scarifications attirent la malignité du dedans au dehors, du centre à la circonférence. Mais si on examine la chose de près, & qu'on observe les evenemens, on verra que les scarifications, lors qu'elles sont profondes, portent le venin dans le cœur, & le poison dans les veines, principalement après les Saignées réitérées.

Les fièvres malignes sont accompagnées d'une extrême foiblesse, qui procède de la corruption du sang, d'où vient que lors qu'on applique des ventouses découpées en cette occasio,

la Nature estant foible & le sang corrompu, il coule fort abondamment dans la ventouse, & par cet épuisement d'esprits, & de sang, on affoiblit encore plus la Nature, & on fait passer le venin du fonds des entrailles dans le cœur, & dans les veines.

On se sert aussi des ventouses decoupées dans les assoupissemens pour éveiller les malades. Mais on ne fait que les inquieter, & les affoiblir assez inutilement. On ne considère pas que les Lethargiques ne sont pas malades parce qu'ils dorment; mais ils dorment parce qu'ils sont malades. Il n'est pas donc nécessaires d'empêcher le sommeil, mais d'ôter la cause de l'assoupissement.

\*\*\*

### *Des Vescicatoires.*

#### CHAPITRE VI.

ON fait les Vescicatoires avec les cantarides qui sont un poison, lors mesme qu'elles sont appliquées

quées exterieurement : elles font beaucoup de douleur , elles causent des violentes ardeurs d'urine , elles corrompent le sang de la partie où l'on les applique , qui se fond en eau par ce poison. Si l'on eut considéré que l'abondance des eaux que les hydropiques vuident par le moyen des Vescicatoires, & par la ponction qu'on leur fait au ventre ne les guerit point. On eût connu sans doute qu'on ne guerit pas les maladies par les evacuations , & quoy qu'elles semblent ôter l'effet de la maladie , elles n'en diminuent pas neantmoins la cause.

\*\*\*

*De Cautes & des Setons.*

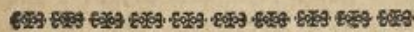
CHAPITRE VII.

**H**YPOCRATE n'employe le fer & le feu que pour les maladies qui ne peuvent pas guerir par les remedes ; de sorte qu'on abuse des Cautes , & des Setons , lors qu'on les employe pour des maladies qui peu-

E

vent guerir sans le fer & sans le feu;  
& pour lesquelles ils sont souvent  
inutiles.

L'abus des Cauteres vient de ce  
qu'on ne connoit pas les Panacées  
qui sont propres à purifier le sang, &  
qui délivrent les malades de la ne-  
cessité de cet importun remede. En  
effet puis que la Nature a assez de  
voyes pour se décharger de ses ex-  
cremens, il n'est pas nécessaire de  
faire un ulcere sur le corps pour le  
nettoyer de ses impuretez. L'ulcere  
que le Cautere produit change le  
sang de la partie en pus : Ainsi il est  
evident qu'il ne vuide rien de la  
cause de la maladie. Si les Cauteres  
servent à renouveler le sang, c'est  
en consumant celui qui est superflu.  
On doit rarement ouvrir des Cauteres,  
il faut donner des Remedes plus  
efficaces & plus commodes.



*Des Remedes Cordiaux.*

CHAPITRE VIII.

**I**L y a beaucoup de maladies qui sont si violentes qu'elles abattent dès leur commencement les forces des plus vigoureux & des plus robustes : Ce qui fait voir que les véritables Cordiaux sont les remedes, qui étant amis de la nature ôtent la cause du mal. En ce sens les Panacées Antidotes, dont nous avons parlé au Chapitre dixième qui nettoient le sang & les entrailles de leurs impuretez, qui rétablissent les forces du cœur, sont des véritables Cordiaux.

On doit aussi appeller remedes Cordiaux, ceux qui animent le sang, & les esprits, comme le vin, & la poudre de vipere.

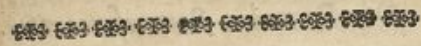
On affoiblit ordinairement le cœur par des saignées répétées, & par des purgations qui diminuent les

E ij



forces, & qui le plus souvent n'ôtent rien de la cause du mal. On défend même le vin & on ordonne des Cordiaux qui n'en ont que le nom : On broûille ensemble des confectiions de peu de vertu, avec des eaux mal distillées, qu'on appelle potion cordiale, qui bien loin de réjoûir le cœur des malades les font souvent vomir. On donne la poudre de vipere en si petite quantité, & si rarement, qu'elle devient un remede inutile. On apprehende l'usage de ce remede, parce, dit on, qu'il échauffe. Cependant il y a beaucoup de Nations dans le monde, & plusieurs personnes dans le Royaume, principalement en Provence, qui mangent ordinairement des serpens & des viperes, & qui n'en sont point échauffez. Il n'y a que la cherté excessive de quelques Apotiquaires, qui en pût empêcher l'usage.

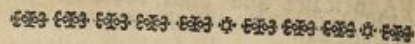
On donne aussi quelque fois pour des remedes Cordiaux du bezoard falsifié, des perles mal preparées, & on applique des epithemes inutiles, plutôt pour augmenter la partie de



*Des Rafrachissans.*

CHAPITRE IX.

L'Abus des Rafrachissans est extrêmement grand; en refroidissant ils éteignent la chaleur naturelle, en empêchant la transpiration ils allument une chaleur estrangere, & en empêchant la coction des humeurs ils augmentent la cause des maladies: C'est pourquoy Fernel a dit qu'il estoit plus seur d'échauffer que de rafraichir. Neantmoins il ne s'agit ny de l'un ny de l'autre, puisque le chaud & le froid ne sont point la cause des maladies, comme l'enseigne Hypocrate, & comme on l'a prouvé dans la premiere Partie.



*Des Remedes Somniferes &  
Anodyns.*

CHAPITRE X.

**L**Es Remedes Somniferes sont semblables aux medailles des Anciens, dont les faces estoient toujours opposées. Lors qu'elles avoient d'un costé une Venus, elles avoient de l'autre un Therfite. Vvillis considere de la même maniere les Remedes Somniferes, comme s'ils avoient la figure d'un Ange d'un côté, & celle d'un Demon de l'autre: En effet, les Remedes Somniferes donnez à propos, sont une *divine Panacée*, ils excitent un sommeil doux, & paisible, ils appaisent toute sorte de douleurs. Ils arrêtent toute sorte de fluxions & d'evacuatiōs excessives; ils guerissent souvent les rêveries; en un mot ils donnent le calme à la nature, dans les troubles & dans les inquietudes les plus violentes, sans

danger & sans incommodité. Au contraire les remèdes Somnifères estant donnez mal à propos sont des poisons, & font mourir promptement. Pour éviter le mauvais succez des Somnifères, il ne faut jamais les donner aux personnes foibles, de peur d'éteindre ou d'étouffer la chaleur naturelle. Il ne faut pas aussi les donner à ceux qui ont les entrailles engagées, & principalement les Poulmons, de peur de les suffoquer, & d'arrêter les matieres qui se doivent vider. Si l'on observe ces deux conditions, les remèdes Somnifères seront toujours tres utiles; ils ne sont devenus suspects que par le mauvais usage qu'on en a fait.

\*\*\*

*Du Regime de vivre.*

CHAPITRE XI.

**I**L ne se commet pas moins d'abus dans le Regime de vivre que dans les remèdes, pour ne suivre pas les

regles d'Hypocrate, qui ne sont pas moins utiles que commodés. La plupart des Medecins reglent les malades suivant leur phantaisie, & n'ont aucun égard au besoin & à l'inclination de la nature. Ils deffendent avec un air imperieux, ce qui feroit du bien & du plaisir au malade, & luy ordonnent étroitement ce qui luy fait du chagrin & du mal. Il arrive souvent qu'après avoir affoibly un malade par des saignées, par des medecines, par des lavemens purgatifs, par des ventouses, par des vescicatoires, par l'emetique, on acheve de détruire ses forces par une diete importune. On n'examine pas assés les inclinations des malades, soit pour les contenter lors qu'elles sont absolument necessaires, soit pour y remedier lors qu'elles ne sont pas bien réglées.

Le regime de vivre depend si fort de l'inclination des malades, qu'il est impossible à un Medecin, quelque sçavant qu'il puisse estre, de le regler justement, s'il n'a égard au sentiment



du corps & à l'inclination de la nature, comme l'enseigne Hypocrate. Il dit aussi dans ses Aphorismes, que les alimens qui sont agreables, quoy qu'ils soient moins sains de leur nature, doivent estre preferés aux alimens qui sont désagreables, quoy qu'ils fussent plus sains de leur nature. Il dit que ce que nous avons accoûtumé, quoy que pire, nous incommode moins que ce que nous n'avons pas accoûtumé, quoy qu'il fut meilleur. En effet la coûtume est une seconde nature.

Si à ces maximes, que l'experience justifie, on joint celle de fuir toute forte d'excez, comme Hypocrate le recommande, on aura sans doute une regle fort commode & fort juste pour le regime de vivre, tant des sains que des malades. Les inclinations des personnes saines & sobres sont si réglées pour le boire, pour le manger, & pour les autres necessitez de la vie, qu'il suffit pour le bien gouverner de suivre les appetits de la nature. Quoy que les inclinations de

la nature ne soient pas si réglées aux personnes malades qu'aux personnes saines : Il faut avouer neantmoins que la nature n'a jamais d'inclinations inutiles, & que les Medecins qui sçavent leur profession ne puissent legitimentement contenter. Lors qu'un malade est travaillé d'une soif violente qui procede de quelque excrement salé qui sejourne dans l'estomach, on éteint cette soif par quelques gouttes d'esprit de souphre qui est aigre. Lors que la soif vient de la dissipation des esprits, comme il arrive dans les exercices violens, & dans les fièvres malignes, on se désaltère heureusement en buvant du vin.

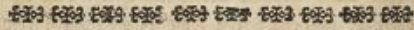
Lors que les filles de mesme que les oiseaux, mangent du gyp, du plâtre, pour appaiser l'aigreur devorante qu'elles ont dans l'estomach, on leur donne des sels fixes, qui adoucissant cette aigreur les guerissent. De sorte que les habiles Medecins ôtent les mauvaises inclinations des malades par des remèdes & par des ali-

mens, commodes, & ne les tourmentent pas par des regles inutiles, & importunes.

D'ailleurs les choses les plus mauvaises & les plus opposées à la nature, deviennent nécessaires, lors qu'une violente inclination nous y excite, comme il arrive souvent aux femmes enceintes; où lors que la coutume nous y porte, comme l'on voit dans certains Peuples qui se nourrissent de certains alimens qui nous seroient pernicioeux, & qui leur sont tres utiles : Au contraire les meilleures choses deviennent poison lors qu'une violente averfion nous les fait avoir en horreur, comme on le voit en ceux qui haïssent naturellement le vin & le fromage.

Il ne faut pas donc considerer les alimens tels qu'ils sont en eux memes; mais suivant le rapport qu'ils ont avec la nature. Si les Medecins eussent pris garde aux heureux succez qu'ont eu les malades en buvant du vin, & en ne suivant pas leurs ordonnances, ils eussent sans doute

connu que leurs regles n'estoient pas justes. Les Medecins qui defendent beaucoup de choses, mesme des plus utiles à leurs malades, trouvent facilement le moyen d'excuser leurs fautes, dans les contreventions qu'on fait à leurs ordres, puis qu'il est presque impossible de les observer; c'est pourquoy on a dit avec juste sujet qu'un mauvais Medecin est une seconde maladie pire que la premiere.



*Du Vin.*

CHAPITRE XII.

**L**E Vin est non seulement un aliment necessaire, il est encor un excellent remede, il réjouit le cœur, il repare les esprits, il est agreable au goût, à la vue, à l'odeur, il est accoustumé, il est souhaitté ardemment de beaucoup de malades; c'est pourquoy il est absolument necessaire dans la pluspart des maladies où l'on a accoustumé de

*Traité des Abus, &c.* 61  
de le defendre. Après avoir affoibly  
les malades par des saignées, par des  
purgations, & par des rafraichissans,  
on leur ôte encore le Vin. On leur  
ordonne quelquefois des potions  
cordiales, qui bien loin de les ré-  
jouir, leur font mal au cœur, tandis  
qu'on leur defend le Vin qui les ré-  
jouiroit, & qui étant mêlé avec des  
veritables cordiaux, porteroit prom-  
tement leur effet dans les veines &  
dans le cœur.

Les Medecins ayant crû que le  
chaud & le froid estoient la cause des  
maladies, ont defendu le Vin dans  
celles où la chaleur s'ébloit être trop  
forte. Mais puis que la chaleur qui  
paroît dans les maladies procede de  
la nature, qui redouble ses forces  
pour surmonter le mal, au lieu d'étein-  
dre cette chaleur par des rafraichissans,  
on doit l'animer par l'usage moderé du  
Vin. La nature de la fièvre ne consiste  
pas dans une chaleur excessive, ainsi  
qu'on l'enseigne dans l'Ecole, puisque  
les fièvres les plus mortelles ont le  
moins de chaleur, comme les fièvres

F



des vieillards, & les fièvres pestilentielles; au contraire les fièvres des jeunes gens, qui sont chaudes, sont moins dangereuses. Et si l'on examine les pronostics d'Hypocrate, & l'expérience, on verra que c'est le froid qui est dangereux dans les fièvres, & non pas la chaleur.

On ne doit donc pas craindre un usage modéré du Vin dans les fièvres & dans les autres maladies. Le Vin n'échauffe que parce qu'il augmente les forces, & c'est aussi en augmentant la chaleur que la nature guerit les maux. Le Vin estant mêlé avec l'eau rafraîchit en la faisant penetrer comme l'enseigne Galien.

Je sçay par une longue & heureuse expérience, que le Vin reparant les esprits, rend les malades plus frais & plus gais; & qu'en conservant les forces, meurissant la cause des maladies, faisant transpirer tout le corps, résistant à la pourriture, à la malignité, & aux vers, il contribue merveilleusement à la guérison des maladies.

*Des Remedes de precaution.*

CHAPITRE XIII.

**L'**Experience justifie que ceux qui se servent de la Saignée, de la purgation & des Lavemens pour des Remedes de precaution, sont plus sujets aux maladies, & sont moins robustes que ceux qui ne se servent du tout point de cette sorte de Remede. La Saignée affoiblissant avance la vieillesse, & rend même les personnes les plus saines sujettes à beaucoup de maladies : C'est pourquoy en Italie on ne permet pas aux Chirurgiens de saigner sans l'avis du Medecin. Les purgatifs dissipent la substance du corps, ils diminuent les forces, & ils sont plus dangereux aux sains qu'aux malades, comme l'enseigne Hypocrate. L'usage frequent des Lavemens rend les personnes extrêmement constipées. On abuse aussi de ces Remedes lors qu'on

F ij

les ordonne aux personnes parfaitement saines, puisque les sains n'ont pas besoin de Medecin ny de Remede.

Il n'y a que les seules Panacées qui soient des veritables Remedes de precaution, elles purifient le corps de toute sorte de souilleure, elles n'emeuvent point, elles n'affoiblissent point les personnes saines, cependant elles voident les malades par les voyes que la Nature choisit elle-même, & leur rendent la force & la santé.

On commet aussi plusieurs abus dans l'usage des Apozèmes, des Luleps, des Syrops, des Confections, & des Remedes Chimiques mal preparez & mal appliquez, mais puisque Vanhelmont les explique au livre suivant, on n'en dira pas davantage en cet endroit.

PREFACE.

**A V I S**  
DE  
**VANHELMONT,**  
SVR  
**LA COMPOSITION**  
**DES REMEDES.**

*Massard triomphe de l'envie,  
Son Savoir paroît le plus fort,  
Ses Remedes donnent la Vie,  
Ses avis gardent de la Mort.*





## PREFACE.

**V**ANHELMONT traite dans ce Discours des abus qui se commettent dans la preparation & dans la composition des Remedes que les Apoticaire dispense. Il prouve que leurs Decoctions, leurs Syrops, & leurs Confections, sont de peu de vertu. Il fait voir que leurs Electuaires purgatifs sont pernicioeux. Enfin il montre qu'entre leurs Remedes Chymiques, les uns

## P R E F A C E.

font des Poisons, comme le verre, le safran, le regule d'antimoine, & le precipité de Mercure: Les autres sont falsifiez, comme les esprits de Vitriol, de Souphre, & des Aromatiques. L'origine de cet abus, vient de ce que les Medecins suivant des Traditions vaines & ridicules, & ne s'appliquant pas à la preparation des Remedes, n'en sauroient aquerir une connoissance assurée & parfaite. Si tous les Artisans doivent necessairement être les Maîtres des instrumens de leur Art, & les connoître, pour s'en pouvoir servir utilement

## P R E F A C E.

dans l'exercice de leur Profession: Il faut sans doute que les Medecins soient les dispensateurs de leurs Remedes, & qu'ils les connoissent pour secourir les Malades: avec d'autant plus de justice qu'ils ne travaillent pas sur le cuir ou sur le bois comme les Artisans, mais sur le Corps humain, dont il n'est pas permis de se jouer impunément. Et comme l'erreur est venue si avant, qu'on s'imagine que c'est une chose indigne d'un Medecin de s'attacher luy mesme à la preparation des Remedes. Il est necessaire, dit-il, de remedier à cet abus,

## P R E F A C E.

puis que tout ce qui se fait pour le bien de la santé , & pour se perfectionner dans une profession, est toujours glorieux.

Ceux qui separent la Medecine de la Pharmacie & de la Chymie, ressemblēt à cette fausse mere, qui vouloit partager l'enfant de sa voisine: En effet, il y a une liaison si étroite des Medecins & des Remedes , qu'il est impossible de les separer sans les détruire. La réunion des Medecins avec les Remedes est le but de l'Auteur. Il propose même son exemple sur ce sujet. Il dit qu'après avoir perdu beau-

## P R E F A C E.

coup de temps dans la lecture des livres de Medecine, il les abandonna tous, pour s'appliquer uniquement à la recherche & à la preparation des bons Remedes, & que pour réussir dans une chose si necessaire & si glorieuse, il fit de grandes dépenses, & se donna beaucoup de peine.

Vanhelmont n'a pas voulu communiquer les secrets qu'il a trouvez dans la Medecine, parce que les Medecins ne font pas leurs Remedes, & qu'ils en confient l'exécution aux Apoticaire. En effet, il arrive souvent que les Apoticaire n'exécutent



72 *Avis de Vanhelmont,*  
cellent en plusieurs choses sur les  
Medecins mesmes. Les vendeurs de  
Baume, & plusieurs vieilles femmes,  
se reservent depuis long-temps des  
secrets, comme des gages de leur  
reputation, & comme un bien de  
leur famille. Mais la negligence &  
l'avarice ayant fait considerer la Me-  
decine comme un patrimoine, toutes  
choses sont allées en empirant dans  
cette Profession, par un juste juge-  
ment de Dieu.

En entrant dans la boutique de  
l'Apoticaire, ie ne scaurois m'empê-  
cher de témoigner ma colere contre  
les Historiens des simples; car bien  
qu'il n'y ait pas une matiere plus ri-  
che, plus abondante, & plus agrea-  
ble, que les Plantes. A peine y a-t-il  
rien où l'on ait fait moins de pro-  
grés. Les Barbares, les Sauvages, &  
les Indiens ont observé leurs sim-  
ples avec plus de soin que les Peu-  
ples de l'Europe. Et depuis Diosco-  
ride qui estoit Soldat, qui vivoit du  
temps de Platon, on n'a presque rien  
découvert touchant la vertu des

Plantes, & on en a beaucoup perdu. Galien par un larcin odieux, a copié Dioscoride, sans le nommer, Pline est rempli de bagatelles qu'il a entassées sans jugement, & ne sçachant pas distinguer entre l'apparence & la vérité, il a pillé tous les Auteurs pour faire un juste volume.

Les plus habiles Medecins disputent encore aujourd'huy avec beaucoup de chaleur du nom & de la figure des plantes, comme si connoissant les plantes de veüe on en connoissoit les vertus : ils ne donnent aussi point d'autre vertu aux plantes que celles qui ont esté décrites par Dioscoride, comme si le premier Auteur des plantes les avoit connu parfaitement. On a negligé jusques icy les choses qui estoient les plus importantes pour s'attacher à des choses de neant.

Les Auteurs modernes ont commencé de distinguer les plantes en divers sexes, & croyant d'avoir bien rencontré, ils se sont plaints que ces choses avoient esté cachées jus-

qu'à eux : comme si la Nature se contentant dans les Plantes d'un sexe mêlé & hermaphrodite, se joüoit & n'agissoit pas serieusement. La diversité des sexes n'a pour but que la generation, & non pas l'operation, ou le rapport qui se rencontre parmy les objets semblables. C'est pour la Nature agissant suivant les fins auxquelles elle est destinée par son Createur, & ne faisant rien inutilement, n'a pas diversifié les sexes pour les operations, lors que la diversité de sexe n'a pas esté nécessaire pour la generation. Si parmy deux Plantes de même espece il y en a une plus efficace & plus âpre que l'autre, cette difference ne marque pas la diversité de sexe, mais de degré.

Il y a d'autres Auteurs qui ont observé les marques exterieures des Plantes pour connoître leur vertu, comme les Chiromanciens qui devinent en regardant les lignes de la main. La figure de la racine de *Satirium* a donné lieu à cette pensée.

C'est pourquoy ces Auteurs ont nommé la connoissance des plantes une science marquée par des signes naturels, ou une anatomie sensible. Ainsi ils ont introduit des nouveaux noms & des titres specieux pour couvrir leur entreprise trop hardie, puis-que l'Homme n'estant pas l'image de la Nature, la Nature aussi n'est pas l'image de l'Homme. Paracelse a esté ridicule d'introduire ces rêveries pour des principes dans la Médecine.

Il y a d'autres Auteurs qui ont rapporté les vertus des plantes aux Signes du Zodiaque, ce qui est ridicule, puisque la propriété des Plantes procedé de leur semence, & que la vertu de la semence provient de la Terre. La Terre a de soy-même la vertu de produire les plantes & ne la reçoit pas des Astres, puis- qu'elle a cette même vertu avant la creation des estoiles & des Planetes, suivant le témoignage de l'Ecriture. Les propriétés des plantes sont en leurs semences & non pas

G iij

dans le Ciel , ny dans les Etoiles. Les Etoiles donc ne sont pas la cause de la vertu des Plantes , & c'est une rêverie que d'attribuer aux Astres ce qui ne leur convient du tout point.

Mathiolo, Brasavole, Ruel, Fuchsius , Tragus, Dalechamp, & les autres Historiens des Plantes se sont seulement appliqué à faire connoître de veüe leur forme extérieure, & ils ont tous copié de Dioscoride la vertu des simples. Ils ont aussi rapporté toutes les vertus des plantes aux divers degrez de chaleur & de froid, comme si ces qualitez estoient l'origine des vertus qui sont dans les plantes.

Dodon, Tabernæmontanus , & quelques autres , ont ajouté quelques expériences, mais qui sont confuses & incertaines.

Dieu a créé les simples & les a doué de toutes les vertus nécessaires aux usages de l'Homme, ils sont même suffisans de leur nature pour la guérison de toutes les maladies. C'est



pourquoy le mélange des simples détruit souvent leur vertu, & il importe plus de rechercher leurs vertus que d'agiter des questions inutiles & indifferentes.

C'est aussi une chose déplorable qu'on n'ait pas considéré que les plantes ont beaucoup d'excremens aussi-bien que les animaux, dont elles ne peuvent pas se purifier : c'est pourquoy il est nécessaire de nettoyer les plantes de leurs impuretez avec plus de soin que les animaux qu'on apprête pour nôtre nourriture.

Enfin comme il y a une grande difference entre le sang des veines & celui des arteres, il faut avouer aussi qu'il y a des sucres fort differens dans les plantes. Quand on pique la tête du Pavot, elle distille l'Opium. Quand on fend la Chelidoine, elle jette des larmes dorées. Quand on coupe le Tithymale, il rend un suc semblable au lait. Quand on découpe le Petasite, il distille de la gomme. Si l'on presse ces Plantes, on en tirera un suc qui n'aura pas la vertu du

premier , & qui sera moins spiritueux , parce qu'il est mêlé avec un autre suc plus grossier , & avec les excréments de la plante : de sorte que quel soin qu'on prenne de clarifier ce suc , on ne pourra jamais le purifier & le separer de ses excréments , & de son suc grossier. Les Medecins se sont contentés de dire qu'il y a des proprietéz différentes , & mêmes opposées dans un même sujet, sans s'en informer plus avant que par des saveurs generales , & par des evenemens incertains.

Il faut que les jeunes Medecins apprennent à separer les divers suc des plantes , s'ils veulent s'en servir utilement & glorieusement. Une dragme d'extrait de Rhubarbe, fait de la maniere ordinaire, produit moins d'effet qu'une dragme de Rhubarbe en poudre, parce que le levain de l'estomach dissout mieux le Rhubarbe que l'artifice des Medecins qui n'en sçavent pas separer les excréments ny le suc inutile.

Nous ne connoissons pas la natu-

re des choses, ny leurs proprietez  
essencielles par leur cause, mais par  
les effets : Et quoy qu'on ait écrit  
beaucoup de choses de la vertu des  
simples, la plupart des vertus qu'on  
leur attribue sont supposées & ne  
leur conviennent point. La lecture  
des livres ne nous donne aucune  
connoissance des proprietez des sim-  
ples que par l'experience.

Et comme un enfant qui entend  
un concert de Musique, ne sçait pas  
la raison de la symphonie & de la  
proportion des tons, de même on  
ne connoit pas la vertu des simples  
par leur cause. Que si l'on ne connoit  
pas la cause des choses sensibles &  
de l'harmonie des tons, on ignore à  
plus forte raison la cause de la vertu  
des simples, qu'on n'apperçoit par  
aucun des sens. Tous les remedes  
qu'on tient chez les Apoticairez sont  
composés de simples dont on ne con-  
noit ny la vertu ny la sympathie.

L'Ecole promet de donner quel-  
que connoissance de la vertu des  
simples par le moyen des saveurs &

des goûts, elle promet de faire connoître les divers degrez de chaleur & de froideur par l'acre, par l'amer, par le salé, par le doux, par l'âpre, & par l'insipide; comme si la chaleur & la froideur estoient la cause de toutes les proprietez. Cependant on a vû par experience que toutes leurs belles promesses estoient ridicules & sans effet. L'Ecole enseigne que l'acre & l'amer sont chauds, neantmoins elle soutient contre ses propres regles que l'opium qui est amer, & le Camfre qui est acre, sont extrêmement froids.

Suivant la doctrine de l'Ecole il faudroit conclurre que les eaux fortes, l'huile de Vitriol, de Souphre, & de Nitre estant fort aigres, sont d'un temperament extrêmement froid, neantmoins ces esprits sont brûlans & caustics. L'Ecole a ignoré les vertus des choses, même dans leur superficie, c'est pourquoy elle n'a rien dit de la cause des diverses proprietez des semences.

Enfin il y a en toutes choses une

*sur la composition, &c.* 31  
saveur particuliere qui devroit  
mieux nous enseigner la propriété  
des simples que tous les autres si-  
gnes extérieurs. La Cannelle a non  
seulement un goût piquant, elle a  
aussy une certaine saveur agreable  
qu'on ne scauroit trouver en aucune  
autre chose.

On voit aussy que la Gentiane,  
l'Aunée, & plusieurs autres Plantes  
ameres, outre l'amertume ont un  
goût particulier qu'on ne scauroit  
mettre sous les regles generales de  
l'amertume. C'est ce goût particu-  
lier de chaque Plante qui nous peut  
donner quelque connoissance de leur  
vertu & de leur propriété spécifique.

Comme on a negligé dans la re-  
cherche des simples, ce qui estoit le  
plus necessaire, on n'y a fait aucun  
progrez : on n'a pas connu les pro-  
prietez des simples, & l'on a ignoré  
quel est le siege prochain de leurs  
vertus.

Il ne suffit pas de connoître clai-  
rement la vertu des simples, il faut  
aussy les bien preparer & s'en servir



avec jugement. Il faut du savoir pour cela, & ne s'attacher pas aux remèdes qu'on a appris par de vaines traditions.

La préparation des remèdes ne consiste pas seulement à faire bouillir, ou à piler les simples; elle comprend aussi tous les préceptes & toutes les opérations de la Chymie. Enfin pour se servir à propos des remèdes, il faut avoir une parfaite connoissance de la nature de l'Homme, de la diversité des maladies, de leurs dépendances & de leurs changemens; & il faut que cette connoissance soit fondée sur la lumière naturelle.

Je ne m'étonne plus que parmi tant d'abus qui se sont glissés dans la Médecine on ait négligé la connoissance des simples.

Dans cet aveuglement général des Hommes, il a plu à Dieu de susciter les Médecins Chymistes, qui se sont appliqués avec juste sujet au changement & à la perfection des remèdes, comme à des choses extrêmement nécessaires

*sur la composition, &c.* 83  
nécessaires & de cette manière eux  
& ceux qui les ont imitez ont élevé  
la Médecine au plus haut point de sa  
perfection.

Les Médecins chymistes n'ont  
pas voulu flater le mal, en cherchant  
des remèdes au dérèglement de cer-  
taines humeurs supposées, ny à l'effet  
de la maladie. Ils se sont appliquez à  
en détruire la cause; ils sçavent que  
cette cause est ordinairement dans  
les esprits animaux, qui sont les  
principes de tous les mouvemens &  
de toutes les actions de la vie. C'est  
pourquoy ils ont tâché de rendre  
leurs remèdes si purs, si subtils, &  
si amis de la Nature, qu'ils pussent  
pénétrer dans les principes de la vie,  
& les purifier. Que s'il y a quel-  
ques-uns de leurs remèdes qui ne  
fussent pas un si grand effet, du  
moins ils reparent les forces de la  
Nature.

Il y a des remèdes qui fortifient la  
Nature, & qui la réjouissent par leur  
bonne odeur, & qui reparent les es-  
prits, comme l'essence de Cannelle. II

H

y a d'autres remedes plus excellens que la nature ne change pas, mais qui changent eux-mêmes la nature & en corrigent les defauts : comme sont l'or & les pierres precieuses, qui étant preparez & subtilisez penetrent les principes de la vie, & en bannissent le trouble & l'impureté. Ces remedes rétablissent la santé avec autant d'efficace que les poisons la détruisent. Neantmoins il n'y a point de remede qui puisse rétablir les forces du corps lors qu'elles sont entierement dissipées & détruites.

L'Ecole a entierement ignoré qu'il falut fermenter par des levains les plantes avec leur suc, pour en separer les parties les plus excellentes. On n'a pas recherché le moyen de conserver les sucs des plantes sans sucre, & sans autre addition. Ce qui se fait par la seule odeur d'un certain feu de Souphre, qui les conserve incorruptibles, & qui augmente leur vertu.

Voyons à present quelles sont les

occupations des Apoticaïres. Quoy-  
que les extraits des plantes semblent  
être faciles à digérer, ils sont neant-  
moins de peu de vertu, parce qu'en  
faisant les extraits on ne separe pas  
les excremens de la plante, ny le suc  
inutile. Je serois d'avis qu'on mit les  
magisteres à la place des extraits,  
puisque le magistere separe visible-  
ment les divers sucs, & reduit toute  
la substance du remede en un suc es-  
senciel, qui contient toute la vertu  
de la plante. Les Medecins vulgai-  
res ignoreront toujours cette prepa-  
ration.

J'ay pitié de voir dans la bouti-  
que des Apoticaïres tant de compo-  
sitions ridicules, qui sont faites du  
mélange confus de plusieurs simples,  
qui marquent l'ignorance & l'incer-  
titude de ceux qui les preparent, &  
qui les ordonnent. Les Medecins  
mélangent ensemble plusieurs simples  
qu'ils croient de semblable vertu,  
esperant que dans cette diversité il y  
en aura quelqu'un qui pourra profi-  
ter. Toutes leurs compositions sont

un amas confus de simples crûs & mal preparez, dont l'effet est incertain. Ils cuisinent leurs remèdes en les faisant bouillir, & ils les assaisonnent de miel & de sucre. Ainsi le Medecin & l'Apoticaire, sous la foy de la maîtrise & du Doctorat, trompent le malade pour son argent. Le malade s'imaginant que les Personnes de ce caractère ne peuvent pas tromper ny être trompez. Il seroit à souhaiter que les Magistrats se servissent de leur autorité pour empêcher les tromperies des uns & des autres.

J'admire en premier lieu dans les simples cette pure composition que Dieu luy-même a faite. Je trouve que la Consoude est un remède parfait pour réunir les os rompus, que si on y ajoute du Bol, du Vinaigre & d'autres choses étrangères, on corrompt le mélange naturel, qui étant simple auroit plutôt consolidé les os rompus qu'étant composé, comme le remarque Paracelse.

Neantmoins lors que les simples



ne peuvent pas satisfaire à nos intentions , on peut les mêler ensemble, pourveu que par ce mélange ils acquierent une nouvelle vertu , qui produise efficacement l'effet qu'on se propose. On voit un exemple de la nécessité du mélange de simples dans la composition de l'encre & des teintures.

Je considérois avec un juste repentir le tems que j'ay perdu dans la lecture des livres de Medecine , & j'observay que comme il y a certaine proportion d'une matiere avec une autre matiere , & d'une forme avec une autre forme; il y a aussi une même proportion des propriétés avec les propriétés , & des effets avec les effets.

Je remarquay les fautes qu'on commet contre les regles dans la composition des remedes. On mêle ensemble plusieurs choses qui se contrarient souvent , & qui détruisent reciproquement leurs vertus. J'appris en suite avec beaucoup de travail & de dépense que les remedes

H iij

ne deviennent parfaits que par des préparations qui les élèvent dans un souverain degré de perfection, de subtilité & de pureté. Ces remèdes sont infiniment meilleurs que les decoctions, les syrops, & les confectiions des Apoticaire. Il n'est personne versé dans la Chymie, qui ne convienne avec moy qu'il n'y a pas une composition chez les Apoticaire, qui ne contienne plus de choses nuisibles que d'utiles.

Hypocrate a dit que l'aigre, l'amer, l'acre & le salé sont la cause des maladies. C'est pourquoy l'Ecole qui fait profession de suivre Hypocrate assaisonne ses compositions avec le miel & le sucre, comme si le doux étoit l'unique remède des maladies. Neanmoins le miel & le sucre pervertissent & diminuent la vertu des remèdes.

On répond à cela que les remèdes purgatifs étant mélez avec le miel & le sucre n'agissent pas moins efficacement : que le miel & le sucre rendent les remèdes plus agreables ;

Et enfin qu'ils les preservent de corruption.

Je conviens que les poisons font autant d'effet étant mélez avec le sucre que sans le sucre : leurs purgatifs étant des poisons qui fondent & corrompent la substance du corps , le sucre n'empêche point leur effet. C'est pourquoy la réponse de l'Ecole est ridicule , puis qu'il s'agit icy de remedes & non pas de poisons. Le sucre & le miel ne rendent pas non plus les remedes agreables , en voulant flater le goût on nuit à l'estomach qui a de l'horreur pour les remedes deguisez avec le miel & le sucre , & qui n'en peut souffrir la veüe. Il y a même plusieurs personnes qui preferent dans les remedes le goût de l'Aloës à celui du sucre & du miel.

Quoy que le sucre soit agreable aux personnes saines , Il est neantmoins degoutant aux malades qui ont de l'horreur pour les remedes mélez avec le sucre. Le sucre étant contraire aux maux de l'estomach &

90 *Avis de Vanhelmont ;*  
de la matrice rend souvent les reme-  
des mauvais & inutiles : le sucre  
étant directement opposé au levain  
de l'estomach, qui est aigre, il empê-  
che aussi la digestion.

Si l'on eut pris garde à l'acrimo-  
nie de l'esprit du miel, à la crasse,  
à l'écume puante du sucre qu'on cla-  
rifie avec un lécif de chaux vive &  
de l'argille, on eût sans doute  
moins employé le miel & le sucre  
dans les remèdes.

Un malade prend facilement quel-  
ques gouttes d'un remède efficace  
dans un peu de liqueur. Ce remède  
étant pris en petite quantité se di-  
gere mieux, s'unit plus étroitement,  
& pénètre plus avant que lors qu'on  
prend un remède mal préparé en  
grande quantité, & mêlé avec beau-  
coup de sucre.

Enfin l'Ecole ne sçachant pas con-  
server les remèdes sans affoiblir leur  
vertu en les confisant, avoue son  
ignorance.

On voit donc l'abus qui se com-  
met dans la préparation des syrops,

qu'on fait de la decoction des simples en y ajoûant le miel ou le sucre. Les plantes en bouillant dans l'eau ne laissent que leur suc & leur mucilage, qui étant crus & impurs blessent l'estomach avant qu'ils soient digerez, & qu'ils nous aient communiqué leurs vertus. D'ailleurs, le mucilage des plantes se desseiche dans le miel & dans le sucre, il devient desagréable & fâcheux à l'estomac, & perd en bouillant beaucoup de sa vertu.

On fait bouillir les plantes dans l'eau ou dans le vin, ou dans quelque eau distillée, quelquefois même au Bain Marie, jusques à la diminutiô du tiers, ou de la moitié: & quoyque par ce moyen on ne laisse pas exhaler les principales vertus des simples: neantmoins on ne retire des plantes qu'un mucilage desagréable & difficile à digerer, quelque soin qu'on prenne de le clarifier avec un blanc d'œuf, & de le cuire avec le sucre. Ainsi on donne à boire des decoctions qui ne sont pas imbuës de la vertu des simples,



qui ne sont pas purifiées des excréments des plantes qui ne sont pas corrigées de leurs cruditez , & de leurs facultez violentes , que la nature ne peut pas souffrir sans en recevoir un grand prejudice, non plus que le suc des plantes, qui cause aussi les mêmes incommoditez.

Je rends graces à Dieu de ce qu'il m'a séparé de la lie des autres Professions pour m'appeller à la Chymie : Elle a des principes sensibles qui ne sont pas fondez sur des vains raisonnemens , mais sur la nature même des choses. La Chymie approfondit la nature, & la fait mieux connoître que toutes les autres Sciences : elle prepare l'entendement pour luy faire penetrer les choses les plus cachées: elle fait connoître à l'Artiste les premiers principes des choses: elle luy enseigne l'ordre que la nature & l'Art gardent dans leurs operations , & le moyen de perfectionner la vertu des semences. Dieu a permis que ces choses soient demeurées cachées à ceux qui

*sur la composition, &c.* 93  
se croient sages & entendus.

J'ay appris par le moyen de la Chymie le moyen de preparer une liqueur, qui en petite quantité conserve la vertu des simples incorruptible, sans aucun assaisonnement étranger.

Je me sers rarement des remedes qu'on nous apporte des Païs éloignez, étant persuadé que Dieu a pourvû chaque terroir des remedes necessaires pour les maladies du Païs.

Enfin, les electuaires, les confectious & les pillules, soit pour fortifier, soit pour purger, valent encore moins que les syrops. Ces remedes sont composez des simples, pilez & mis en poudre, qui sont mélez ridiculement & sans connoissance, qui se contrarient le plus souvent, & qui s'empêchent reciproquement de nous communiquer leurs vertus.

Il n'en est pas dans la nature comme dans les nombres qui augmentent leurs vertus par la pluralité, parce qu'ils conviennent dans les vnitez. Dans la nature chaque chose est fin-

guliere, elle subsiste par sa propre œconomie, & ne veut pas être mêlée. Si le mélange confus des remèdes ne détruit pas tout-à-fait leur vertu, du moins il l'affoiblit beaucoup.

Le peu de succès du mélange de tant de simples différens, devoit obliger l'Ecole à s'abstenir de cette confusion. Outre que dans le mélange d'un grand nombre de remèdes, il s'en rencontre plusieurs qui sont supposés, plusieurs opposés, plusieurs inutiles, plusieurs surannez, plusieurs mauvais, ou du moins qui le deviennent étant mêlez mal à propos. Cependant c'est une chose certaine qu'on mêle le plus souvent des simples qui sont crûs, impurs, vénéneux, qui ne sont nullement propres à nous communiquer leurs vertus, & qui deviennent pires étant mêlez ensemble. L'estomach ressentant le premier effet des remèdes, il en est offensé le premier; & étant foible, il ne peut pas tirer la vertu des remèdes crûs & mal préparez. Quand on veut rétablir la santé il faut sur tout  
préparer

preparer les remedes suivant la portée d'un estomach foible & languissant. C'est pourquoy toutes les confectiions sont si degoutantes & si facheuses, qu'elles ont donné lieu à ce Proverbe : *Ey, cela sent l'Apoticaire.*

Si l'on retranche des purgatifs, l'Escammonée & la Coloquinte, on ôtera la base & le fondement des purgatifs des Apoticaire. Cependant l'Escammonée & la Coloquinte sont reconnus pour poisons, & outre cela ils sont fraudez & impurs. L'Euphorbe, l'Elaterium & l'Esule, sont aussi des poisons dont on se sert pour purger. On adoucit la malignité de ces poisons en les mêlant avec l'Aloës, le Rhubarbe, le Senné, l'Agaric ou la Manne, pour tromper plus facilement. On y mêle aussi quelques grains de Cannelle, ou d'autres bagatelles pour les corriger, comme si on pouvoit dompter la violence furieuse de ces purgatifs par quelques aromatiques. C'est pourquoy j'ay de l'horreur pour la pluspart des electuaires purgatifs.

Je ne puis souffrir la preparation des simples qui diminuent leur vertu : on les lave , on les fait bouillir , on les brûle , on les mêle , on les calcine mal à propos.

On perd le suc de l'Aloës en le lavant, & il n'en demeure qu'une simple resine , qui s'attachant aux intestins donne des traxphées , & irrite les hemorroïdes. On diminue la vertu des aromatiques , en les faisant bouillir ou en les brûlant , parce que leur vertu consiste dans l'odeur qui se dissipe par le feu , comme la distillation des aromatiques le fait voir.

Enfin on ne peut rien s'imaginer de plus extravagant que de brûler la Corne de Cerf , en la reduisant en cendre , on luy ôte sa vertu.

L'experience m'a fait connoître que la plupart des remedes nous guerissent par leur odeur & par leur saveur. D'où vient que le mélange de plusieurs remedes changeant l'odeur & la saveur du simple qui guerit , en détruisent aussi la vertu.

Il n'y a personne qui ait la con-



noissance de la Chymie qui n'apperçoive la faute qu'on commet dans la diversité de beaucoup de simples inutiles, crûs & mal preparez, dont on compose les confectiions aromatiques. Par exemple, qu'est-ce qu'il y a dans la composition qu'on appelle \* Brise-pierre qui réponde à l'etymologie de son nom ? Est-ce que tous les simples qui entrent dans cette composition conspirent à l'effet de rompre la pierre ? ou bien proviédra-t-il une nouvelle vertu du mélange de tous ces simples, qui puisse briser la pierre des reins & de la vescie, & guerir toutes les difficultez d'urine ? Bien loin de là, le Baume perd sa vertu étant mêlé avec tant d'ordure & de choses inutiles, qui entrent dans cette composition. On trouve la même absurdité dās les opiates que dans les confectiions aromatiques : Par exemple, à quoy bon cette confusion de soixante-cinq drogues qui entrent dans l'Opiate dorée Alexandrine de Nicolas, puisque tous ces simples n'ont aucun rapport avec

I ij

\* *L'Ithoutribon.*

98 *Avis de Vanhelmont,*  
l'Opium & la Mandragore, qui sont  
la base de cette confection. Certes  
le mélange confus de beaucoup de  
simples fait suivant le caprice d'un  
ignorant, a infatué l'Ecole, a tué les  
malades, a rendu leurs esperances  
vaines, a fait manquer l'occasion des  
remedes par des conjectures incer-  
taines. C'est pourquoy si l'on examine  
sans preoccupation les compo-  
sitions qu'on tient dans la boutique  
des Apoticaire, on sera surpris que  
la presumption, & la réverie de l'E-  
cole, & le babil des Medecins, ayent  
trompé tant de gens, par leurs syrops,  
par leurs electuaires, par leurs pilules,  
par leurs trochiques, & par leurs au-  
tres compositions.

Le monde a esté créé pour l'usage  
de l'homme, & Dieu dit que tout ce  
qu'il avoit fait estoit bon. C'est pour-  
quoy Dieu n'a pas fait les poisons afin  
qu'ils nous fussent poisons, puis qu'il  
n'est pas auteur de la mort: Mais il a  
créé ces memes poisons, afin que nô-  
tre industrie les changât en des re-  
medes souverains contre la rigueur

*sur la composition, &c.* 99  
des maladies. C'est dans les poisons  
qu'on trouve des puissans secours  
qu'on ne scauroit rencontrer dans les  
simples qui sont benins & amis de la  
nature. Ces épouvantables poisons  
sont destinez aux plus nobles usages  
de la Medecine. La racine de Cabaret  
étant cruë, fait vomir avec beaucoup  
de violence, & elle est le poison de  
l'estomac, mais cette vertu maligne  
se perd facilement en bouillant dans  
l'eau, & se change en un remede ape-  
ritif & diuretique, qui est propre aux  
fièvres longues & opiniâtres, ce que  
son goût aromatique témoigne. De  
même la racine d'Arum étant bouil-  
lie dās le vinaigre s'adoucit, & deviet  
propre à guerir des grāds maux. C'est  
pourquoy l'Ecole a ordonné des  
correctifs. Plût à Dieu qu'ils ne  
fussent pas ridicules, qu'ils ne dimi-  
nuassent pas la vertu des Remedes,  
ou plutôt qu'ils ne la détrussissent pas  
entierement. On fait cuire l'Escam-  
monée dans des choses aigres, afin  
de l'adoucir, mais tous les Medecins  
sçavent à present qu'on diminue si

I. iij

fort la vertu de l'Eſcammonée par l'aigreur, que ſi on expoſe long tems l'Eſcammonée à la vapeur aigre du ſouphre, on la prive entierement de ſa vertu, & que l'Eſcammonée perd autant de ſa force qu'elle a pris d'aigreur.

Ayant eu le deſſein de corriger la furieuſe violence des remedes, j'ay jugé qu'il étoit neceſſaire de leur laiſſer leurs anciennes vertus, & de leur ôter leur malignité, ou qu'il fa- loit convertir ces vertus en d'autres proprietez qui étoient auparavant ca- chées ſous le poiſon : ou bien qu'on devoit donner des nouvelles vertus à ces remedes en les perfectionnant. C'eſt ainſi qu'on change la qualité purgative & veneneuſe de la Colo- quinte en une vertu reſolutive, qui eſt un remede efficace pour les lon- gues maladies. C'eſt ainſi que Para- celle a préparé avec tant de ſucces la teinture d'Antimoine, mais il ne nous a pas appris, ou peut être il l'a ignoré, qu'on pouvoit préparer auſſi par ſon ſel circulé tous les poiſons

*sur la composition, &c.*      toi

des vegetaux & des animaux ; car reduisant ces poisons en leurs principes on détruit toute leur malignité. Il n'y a que les veritables Medecins qui connoissent cette preparation , l'Ecole n'y scauroit rien comprendre. Il ne faut pas donc diminuer ny détruire les vertus excellentes des simples, mais il les faut perfectionner par le moyen de l'Art, en excitant leurs proprieté qui étoient cachées, ou en détruisant leur malignité, ou en introduisant une nouvelle vertu par des remedes efficaces & spécifiques. Ce que je dis pour ceux qui ne connoissent pas le sel circulé de Paracelle.

Il y a des remedes violens qui s'adoucisent, ou qui changent de nature étant mélez avec des correctifs. Mais on ne doit pas chercher les correctifs dans le dispensaire des Apoticaire, qui n'enseigne pas de rendre les remedes meilleurs, & de les corriger, mais de les détruire, & qui donne des correctifs ridicules. Par exemple, le Marquis Spinelli Prince des Gennois ayant fait la nuit la



102 *Avis de Vanhelmont,*  
ronde de la Ville, fut incommodé d'un  
tournement de tête. Il appella plu-  
sieurs Medecins, & les fit consulter  
ensemble, il leur dit que je l'avois  
guéri de l'Epilepsie, mais que neant-  
moins traversant la mer depuis la  
Guyéne jusques aux Etats de Genes  
il avoit ressenti encore quelque verti-  
ge dans son voyage. Les Medecins  
d'un commun accord luy font pren-  
dre le lendemain un scrupule d'Hel-  
lebore blanc, & pour correctif ils y  
ajoutent autant de l'Anis. Dans demi  
heure il vomit, & implorant inutile-  
ment mon secours il accuse ses meur-  
triers, & il s'écrie : \* Mon cher Van-  
helmont vous me l'aviez bien dit  
que les Medecins me tueroient. Il per-  
dit la parole, & mourut deux heures  
après dans les convulsions. Les Mede-  
cins chercherent des excuses, & la  
terre couvrit leur faute. C'est ainsi  
que l'Ecole corrige les remèdes dans  
ses confessions, en les augmentant

\* *Helmonte mio voi me lo dicesti gli  
Medici t'uccideranno.*

*sur la composition, &c.* 103  
de plusieurs choses ridicules & inutiles. On pretend de corriger les Opiates somniferes avec des choses chaudes, & l'on mêle avec des purgatifs le Zingembre, la fleur de Muscade, l'Anis, & les autres choses qui semblent être propres aux tranchées, mais qui n'en ôrent pas la cause. Avec combien d'impunité l'ignorance n'exerce-t-elle pas sa fureur contre les hommes ? Que l'Ecole entend mal son Hypocrate, si l'on vuide, dit-il, les choses qui doivent être vidées, le malade en est soulagé & le supporte facilement ? Souvent la cause de la maladie ne pese pas une dragme, c'est pourquoy il faut que toute sorte de purgation salutaire se fasse par une evacuation insensible, ou du moins fort modérée, & qui repare les forces. Pour réussir en cette partie de la Medecine qui enseigne la véritable preparation des Remedes, il faut être habile & penetrer dans les secrets de la nature : c'est de cette connoissance que se puise le tresor des grands Remedes.

L'Ecole avoit appris des anciens Philosophes qu'il y avoit des grandes vertus cachées dans les poisons, ce qui les a rendus si temeraires que de meler des poisons corrosifs dans leurs Antidotes, comme le Calcire ou Vitriol brûlé dans la Theriaque. Ils ont crû mal à propos que la bonté & la quantité des autres remedes surmonteroit la malignité des poisons. Ainsi l'Ecole employe des correctifs sans la connoissance des parties, des proprietéz, des remedes & du rapport qu'ils ont entre eux. Il n'y a nulle proportion de l'épicerie avec le poison. Le Napel n'empoisonne pas moins lors qu'il est mêlé avec le Gerosse. La Coloquinte ne corrompt pas moins la substance de nôtre corps, & ne donne pas moins de tranchées quand on y ajoute de la gomme Dragant. Il s'ensuit donc que les correctifs des compositions sont inutiles & ridicules, qu'ils ne diminuent pas la malignité des remedes, mais qu'ils affoiblissent leur vertu. Il falloit conserver la force & l'activité des reme-

des, dompter leur malignité & leur violence, pour les rendre propres aux maladies longues & opiniâtres. Neanmoins tous les poisons ne peuvent pas être changez en des remèdes intérieurs. On ne doit jamais prendre intérieurement l'Arsenic ny l'Orpiment, de quelle manière qu'ils soient préparez. Ces poisons étant bien préparez & appliquez sur les ulcères en éteignent la malignité & les guérissent.

Quoy qu'en general j'aye pitié des compositions & des correctifs des Apoticairez, j'ay neanmoins plus d'horreur pour leurs préparations chymiques, pour leur Précipité de Mercure, pour leur verre d'Antimoine, pour les Sophistications qu'ils font des esprits des aromatiques, de Vitriol & de Souphre. Les Apoticairez achètent ces remèdes des valets échappés de quelque Medecin Chymiste, qui ne faisant ces remèdes que pour le gain, servent plutôt à faire mépriser la Chymie qu'à guérir les malades. Je deplore aussi la simplicité hon-

teuse de ceux qui donnent pour remede de l'or en feuille & des pierreries broyées, comme si l'estomac en pouvoit retirer quelque soulagement; & qui vendent cherement leur ignorance ou leur tromperie. L'erreur de ceux qui semblent dissoudre l'or, l'argent, les coraux, les perles, & autres choses semblables dans des liqueurs aigres n'est pas si grossier, mais il est plus deplorable; ils s'imaginent que par ce moyen ces remedes seront portez dans les veines, & qu'ils nous communiqueront leurs proprietéz. Ces gens-là ignorent que l'aigre est ennemy des veines, & que cette aigreur étrangere qui est dans les remedes étant changée par la nature, ces pierres & ces metaux retournent en poudre tels qu'ils étoient avant leur dissolution. Et quoy que cette poudre soit reduite en poussiere tres fine, neantmoins elle n'est point digerée par l'estomach, & ne nous communique point les vertus. Pour le faire voir evidemment, qu'on verse du sel de tartre sur les choses qui ont été dissoutes



dissoutes dans quelque liqueur âpre & corrosive, le sel de Tartre adoucissant toute l'acrimonie de cette liqueur, ce qui aura été dissout tombera au fonds en forme de poudre. Les eaux fortes ne changent pas les métaux dans leur substance, ils reprennent leur première nature, quoy que d'opaques ils eussent été rendus transparents. C'est donc un aveuglement de donner les pierreries, les perles & les métaux dissouts par les corrosifs, puisque les corrosifs ne changent pas la nature des pierres & des métaux. Cette manière de dissoudre les métaux & les pierreries est de l'invention de quelque habile trompeur, qui vouloit donner cours à ses remèdes auprès des malades. Les ignorans s'imaginent que lors qu'on ne peut pas discerner à vue d'œil le dissolvant de ce qui est dissout, que ce qui est dissout a changé de nature.

Enfin, les huiles & les graisses ne sont pas propres pour les Baumes, pour les Onguens & pour les Emplâtres, si ce n'est, peut-être, pour les

K

mettre en consistance. La plupart du monde ne peut pas souffrir les onguens, parce qu'ils excitent des démangeaisons & des boutons sur le cuir. La plupart des huiles sont composez des plantes dont la vertu consiste dans un suc mucilagineux & gommeux, qui ne se mêle pas véritablement avec les huiles, mais se dessèche & s'endurcit en bouillant. Il est plus à propos de joindre les baumes des fleurs avec le miel qu'avec l'huile. Je préfère les huiles simples aux composez. C'est pourquoy je rejette les compositions mal digerées des Onguens & des Emplâtres qu'on tient dans les boutiques. On mêle sottement avec diverses graisses la poudre des plantes qui se brûle en bouillant & perd sa vertu : si la poudre est de quelque mineral, elle ne peut pas s'incorporer avec la graisse, mais cette poudre est tellement enfermée dans les Onguens qu'elle y devient inutile, & ne sert qu'à en augmenter le poids. Il ne faut rien mêler dans les huiles, dans les Onguens,

dans les Emplâtres qui ne s'y puisse dissoudre , & ne faire qu'un corps de même nature.

On doit appliquer diversement les Onguens dans les maladies exterieures , où la guerison vient du dedans, cōme dans les playes, dans les contusions, dans les brûlures il faut appliquer les onctions seulement tieides. Mais lors qu'une maladie interieure a besoin d'un secours exterieur, comme la Dysenterie, la Colique, la Nephritique, il faut appliquer les Onguens chaudement avec des briques, ou du sable bien chauffez. On attire ainsi le mal en dehors , on arrête les transports symptomatiques ; on fait penetrer dās les parties interieures la vertu de l'onguent , & on appelle le sang & les esprits à la partie, qui étant imbus de la vertu du remede, la communiquent ensuite aux parties interieures.

C'est aussi une chose digne de moquerie , qu'on prefere le sucre fin & le plus blanc , non pas qu'il soit plus doux ou meilleur , mais parce

B ij

110 *Avis de Vanbelmont,*  
qu'il est plus cher. Pour raffiner le  
sucre on le fait bouillir plusieurs fois  
avec le lécif de chaux vive, qui le rend  
acre & luy ôte sa douceur. Ainsi le  
terme de sucre fin abuse le monde.

On ne peut rien dire de certain du  
tems qui est le plus propre pour cueil-  
lir les plantes. On dit qu'il faut  
amasser les racines en Automne, mais  
la plupart des racines sont plus effi-  
caces au Printems. La racine de Poly-  
pode est verte au Printems, & en Au-  
tomne elle est noire & flêtrie. J'esti-  
me qu'il faut amasser tous les simples  
un peu avant leur maturité, car leur  
parfaite maturité est le commence-  
ment de leur declin.

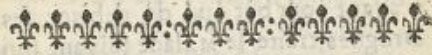
Il y a des certains tems pour la  
maturité des fruits, des fleurs, des ra-  
cines, des feuilles & des écorces. Le  
suc abonde en certain tems dans les  
plantes, il se desseche ensuite dans  
la plupart, & se consume par la pro-  
duction des feuilles. Ainsi la diffé-  
rence des maturitez produit la diffé-  
rence du tems de leur cueillette.

Il y a des feuilles qui font dans leur

*sur la composition, &c.*    i i i  
vigueur après leurs fleurs , & d'autres avant leurs fleurs. Il y a aussi des feuilles qui sont dans leur vigueur, devant que leurs fruits soient formez.

Il y a des plantes dont les feuilles sont toujours vertes. Il faut prendre garde à cela , & cueillir les simples dans le temps de leur maturité.

*Fin des Avis de Vanhelmont.*



*Moyens de prevenir les abus  
de la Medecine.*

**D**I EU a créé les remèdes, & il a commandé qu'on honorât le Medecin. Par le mauvais usage qu'on en a fait , les remèdes sont devenus inutiles, ou pernicioz, & les Medecins ont été justement méprisez. Hypocrate enseigne que si l'on veut faire quelque evacuation dans les maladies, il la faut faire dès le commencement, mais que dans la vigueur des maux

K iij



112 *Moyens de prevenir les abus*  
il est plus avantageux de ne fatiguer  
point les Malades par aucune sorte  
d'évacuation , quoyque ce precepte  
soit aussi juste que commode , on ne  
l'a pas observé , soit par la mauvaise  
conduite des Malades , soit par le con-  
tre-tems dans lequel on appelle les  
Medecins. Les Malades font venir  
d'abord leur Apoticaire , qui n'ayant  
d'ordinaire aucune connoissance des  
maladies , ny des bons remedes , &  
n'ayant pour but que de debiter ses  
Drogues , traite le Malade suivant son  
caprice , & luy fait faire tres mauvaise  
chere , & beaucoup de dépense. Le  
Malade empirant par cette mauvaise  
conduite appelle le Medecin , qui  
dans la vigueur du mal , & contre le  
precepte d'Hypocrate ordonne pres-  
que toujours la reiteration de la  
Saignée , de la purgation , & des La-  
vemens , de peur de paroître inutile ,  
& que le Malade ne vint à guerir sans  
Remedes. La reiteration de ces mau-  
vais Remedes étant inutile , ou  
plûtôt desavantageuse , & le mal  
augmentant tous les jours , on appelle

plusieurs Medecins en Consulte. Il y a tant d'envie & de jalousie parmi ces Docteurs, que la plupart seroient bien marris que le malade vint à guerir par l'avis, ou par le remede de son Colleague, & comme on fait ces Consultes en public, chacun soutient son opinion avec opiniâreté, & tâche de l'emporter sur son compagnon, quand le malade en devroit mourir. De sorte que le malade venant à mourir on a juste sujet de dire avec Molliere, *qu'il est mort de quatre Medecins & de deux Apoticares*. Pour remedier à cet abus deplorable, il seroit à propos dès le commencement de la maladie d'appeller un sage Medecin, qui ne se contentât pas de donner ses avis, mais qui eût aussi le soin de les faire executer. Le Medecin devroit preparer luy-même des remedes souverains contre les maladies, pour le bien du malade, & pour l'honneur de sa Profession: il devroit faire chez le malade les remedes faciles, afin qu'ils fussent plus assurez & de moindre dépense. Sil y avoit quelque chose

114. *Moyens de prevenir les abus*  
chez l'Apoticaire, qu'on jugeât ne-  
cessaire, on pourroit le faire acheter  
comme chez un Marchand. C'est  
pourquoy il faudroit aneantir le Con-  
cordat ridicule qui fut fait entre les  
Medecins & les Apoticaire de cette  
Ville l'année 1620, par lequel les  
Medecins de ce tems-là se condam-  
nerent volontairement à payer une  
amende de 18 livres pour la premiere  
fois, & de 36 pour la seconde, s'il  
leur arrivoit de donner quelque re-  
mede, ou d'en faire faire chez les  
malades. Certes ces monopoles sont  
odieux, & cet étrange Concordat, si  
prejudiciable au bien public, merite-  
roit d'estre cassé. Si on exerçoit ainsi  
la Medecine les malades seroient  
bien servis & à peu de frais : Les  
Medecins n'oublieroient pas leur  
Profession en ordonnant des reme-  
des qu'ils ne connoissent pas le plus  
souvent : Et le Medecin & l'Apoti-  
caire ne s'accuseroient plus mutuelle-  
ment du mauvais succez des remedes.

Les consultes sont necessaires en  
beaucoup d'occasions, mais pour évi-  
ter

rer les abus qui s'y commettent, il faudroit appeller des Medecins qui fussent bien ensemble, & laisser au Medecin ordinaire l'exécution des remedes. \* Car ceux qui se servent de plusieurs Medecins tombent ordinairement dans les fautes de tous leurs Medecins, & dans le malheur de Trajan qui fit graver cette Epitaphe sur son tombeau: LA MULTITUDE DES MEDECINS A TUE L'EMPEREUR. C'est pourquoy les personnes de bon sens ne doivent pas suivre aveuglément les avis des Medecins, on doit peser leurs voix, & ne les conter pas, puisque tous les Medecins ne sont pas d'un même poids, & que les plus habiles ne sont pas toujours le plus grand nombre.

\* *Qui pluribus Medicis utuntur in singulorum errores incidunt.*

F I N.

**V**Eu le Traité intitulé, *Seconde Partie du Traité des Panacées ; & autre Traité des abus qui se commettent dans les Remedes ordinaires ; & les avis de Vanhelmont sur la composition des Remedes*, compotez par M<sup>e</sup> IAQVES MASSARD, Medecin, aggregé au College de cette Ville: N'empêchons l'impression, avec les défenses accoutumées. Fait ce 7<sup>e</sup> Iuin 1680. Signé, M VGNIER, Procureur du Roy.

**P**ermis suivant le consentement du Procureur du Roy au Siege. Ce 16 Iuillet 1680. Signé, A. PETICHET, Lieutenant General.





# TABLE

DES TRAITEZ,  
& des Chapitres con-  
tenus dans la seconde  
Partie du Traité des  
Panacées ou des Re-  
medes universels.

|            |                                             |   |
|------------|---------------------------------------------|---|
| CHAP. I.   | DES Panacées, ou des<br>Remedes universels. | a |
|            | page                                        | 1 |
| CHAP. II.  | Des Panacées en general.                    | a |
|            | page                                        | 4 |
| CHAP. III. | Des Panacées rafraichis-<br>santes.         | 6 |
| CH. IV.    | Des Panacées purgatives.                    | 8 |
| CHAP. V.   | Des Panacées Emetiques.                     | 9 |

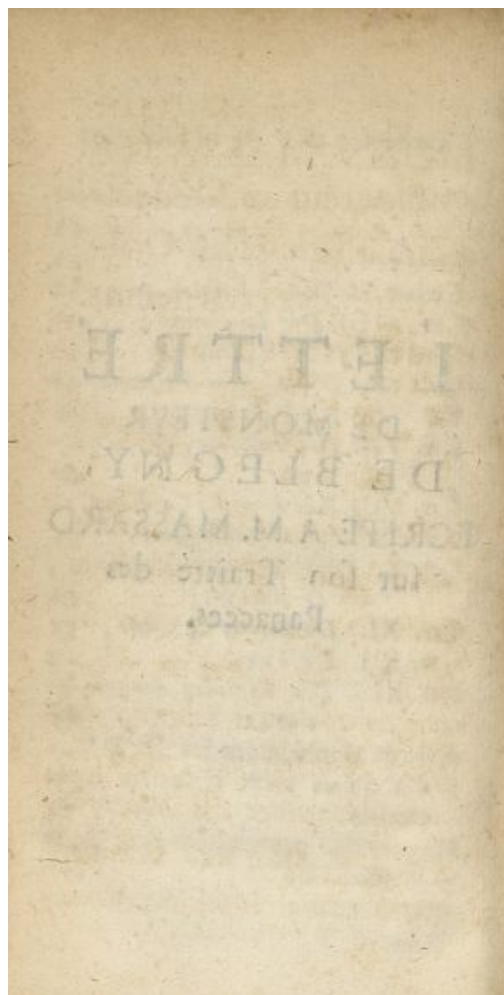
|            |                                                                                 |    |
|------------|---------------------------------------------------------------------------------|----|
| CH. VI.    | Des Panacées aperitives,                                                        | 10 |
| CH. VII.   | Des Panacées Diaphoretiques,                                                    | 12 |
| CH. VIII.  | Des Panacées pour la Fièvre,                                                    | 14 |
| CH. IX.    | Des Panacées Sudorifiques                                                       | 18 |
| CH. X.     | Des Panacées Antidotes,                                                         | 19 |
| CH. XI.    | Des Poisons,                                                                    | 20 |
| CH. XII.   | De la nécessité des Panacées pour la guérison des Maladies les plus opiniâtres, | 21 |
| ART. I.    | De la Lèpre, & de la teigne,                                                    | 22 |
| ART. II.   | De la Grosse Verole, & des Maladies veneriennes,                                | 23 |
| ART. III.  | Des Glandes, des Ecrevisses, & des Loupes,                                      | 25 |
| ART. IV.   | De l'Epilepsie,                                                                 | 26 |
| ART. V.    | De l'Asthme des Hypochondres,                                                   | 27 |
| ART. VI.   | Des Hemorrhoides,                                                               | 29 |
| ART. VII.  | De la Diarrhée, & de la constipation                                            | 29 |
| ART. VIII. | De la douleur de teste, & de la Migraine,                                       | 30 |
| ART. IX.   | Des défauts du Tein, de la rougeur, & des boutons qui arrivent au visage,       | 31 |

|                                               |     |
|-----------------------------------------------|-----|
| Traité des abus de la Médecine                |     |
| ordinaire.                                    |     |
| <i>Traité des abus qui se commettent dans</i> |     |
| <i>les Remedes ordinaires ,</i>               | 33  |
| CHAP. I. De la Saignée ,                      | 34  |
| CHAP. II. De la purgation ,                   | 39  |
| CHAP. III. Des Lavemens ,                     | 40  |
| CHAP. IV. De L'Emetique ,                     | 45  |
| CHAP. V. Des vètonses decoupées ,             | 47  |
| CH. VI. Des Vescicatoires ,                   | 48  |
| CH. VII. Des Cauteres , & des Se-             |     |
| sons ,                                        | 49  |
| CH. VIII. Des Remedes Cordiaux ,              | 51  |
| CH. IX. Des rafraichissans ,                  | 53  |
| CH. X. Des Remedes jomniferes .               |     |
| & Anodins ,                                   | 54  |
| CH. XI. Du Regime de vivre ,                  | 59  |
| CH. XII. Du Vin ,                             | 60  |
| CH. XIII. Des Remedes de precau-              |     |
| tion ,                                        | 65  |
| Avis de Vanhelmont sur les Reme-              |     |
| des qu'on tient chez les Apo-                 |     |
| ticaires..                                    | 72  |
| Moyens de prevenir les abus de la             |     |
| Médecine .                                    | 121 |

|                                       |                            |
|---------------------------------------|----------------------------|
| Traité des abus de la Médecine        |                            |
| ordinaires.                           |                            |
| Des abus qui se commettent dans       | les Remèdes ordinaires, 33 |
| CHAP. I. De la Saignée, 34            |                            |
| CHAP. II. De la Purgation, 38         |                            |
| CHAP. III. De l'émétique, 40          |                            |
| CHAP. IV. De l'émétique, 42           |                            |
| CHAP. V. Des frictions de corps, 47   |                            |
| CHAP. VI. Des Vésicatoires, 48        |                            |
| CHAP. VII. Des Cataplasmes, & des 20- |                            |
| ment, 49                              |                            |
| CHAP. VIII. Des Remèdes Cordons, 51   |                            |
| CHAP. IX. Des transfusions, 52        |                            |
| CHAP. X. Des Remèdes éminents, 54     |                            |
| CHAP. XI. Des Remèdes de vie, 55      |                            |
| CHAP. XII. De la Vie, 56              |                            |
| CHAP. XIII. Des Remèdes de préven-    |                            |
| tion, 57                              |                            |
| Avis de Vanhelmont sur les Remèdes    |                            |
| des qu'on tient chez les Apo-         |                            |
| thécaires, 72                         |                            |
| Moyens de prévenir les abus de la     |                            |
| Médecine, 73                          |                            |

LETTRE  
DE MONSIEUR  
DE BLEGNY,  
ECRITE A M. MASSARD  
sur son Traitté des  
Panacées.





A MONSIEUR  
MONS<sup>R</sup> MASSARD,  
Docteur en Medeci-  
ne, aggregé au Col-  
lege des Medecins  
de Grenoble.

M<sup>ON</sup>SIEVR,

*Ce que j'ay connu de vôtres  
merites par le rapport de Mon-  
sieur Bongrand, & par la  
lecture d'un livre de vôtres  
composition qu'il m'a fait la  
grace de me prestes, m'oblige  
à vous rendre les hommages  
qui sont deûs aux hommes  
extraordinaires; Car j'estime*

A ij

que vous devez tenir un des  
premiers rangs parmy ceux  
qui se sont fait distinguer  
dans ce siecle. Vous avez re-  
cherché la verité avec beau-  
coup d'application; Vous avez  
levé le voile mystereux qui  
la cache aux autres hommes,  
& sans avoir pour les scele-  
rats, pour les ignorans, &  
pour les fourbes, la complai-  
sance qui est aujourd'huy si  
commune parmy les ambitieux  
& les lâches: Vous l'avez  
generousement publiée, pour  
donner lieu à toutes les per-  
sonnes de bon sens d'en pro-  
fiter. L'avantage que vous

leur procurez par là, mérite  
sans doute une singuliere re-  
connoissance de leur part, &  
vous ne sçauriez croire com-  
bien j'y suis sensible en mon  
particulier. J'ay déjà marqué  
en diverses occasions publiques  
quels sont mes sentimens à cet  
égard, & je n'oublieray rien  
de tout ce qui pourra vous en  
donner des preuves plus préci-  
ses : Cependant j'ay crû que  
vous agreeriez que je vous fisse  
tenir le Journal dans lequel  
j'ay dit quelque chose de vôtre  
Livre, ayant en cela Monsieur  
Bongrand pour garant. Dans  
peu de temps j'auray une meil-

A iij

leure occasion pour vous rendre justice; Cependant je persisteray toujours dans la resolution que j'ay prise de tâcher de meriter l'honneur de vôtre amitié, & de vous persuader que ie suis avec autant d'inclination que d'estime,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble &  
tres obeïssant serviteur,  
DE BLEGNY,

Chirurgien ordinaire du Corps de  
Monsieur, & Directeur de l'Académie des Nouvelles Découvertes de Medecine. A Paris devant le Palais Royal le 3 Aoust  
1681.



EXTRAIT DU  
*Journal de Medecine*  
*du mois d'Aoust 1681,*  
*page 378.*

NOUVEAUTEZ.

**I**L m'est tombé en  
main depuis quel-  
ques jours un Livre  
nouveau, tres-curieux  
& tres-bien écrit; il est  
de la composition de  
M. Massard, Docteur  
Aggregé au College  
des Medecins de Gre-  
noble, où il l'a fait im-

primer. Quoy qu'il ne  
compose qu'un seul  
Volume in 12. il est  
pourtant divisé en deux  
parties , dont les sujets  
sont assez differens ; la  
premiere qui fut im-  
primée en 1679. est in-  
titulée , *Panacée , ou*  
*Discours sur les effets*  
*singuliers d'un Remede*  
*experimenté & commo-*  
*de pour la plupart des*  
*longues maladies , &*  
*mesme de celles qui sem-*

blent incurables ; avec  
un Traitté d'Hipocrate,  
de la cause des maladies  
& de l'ancienne Medecine,  
de la Traduction  
de l'Auteur.

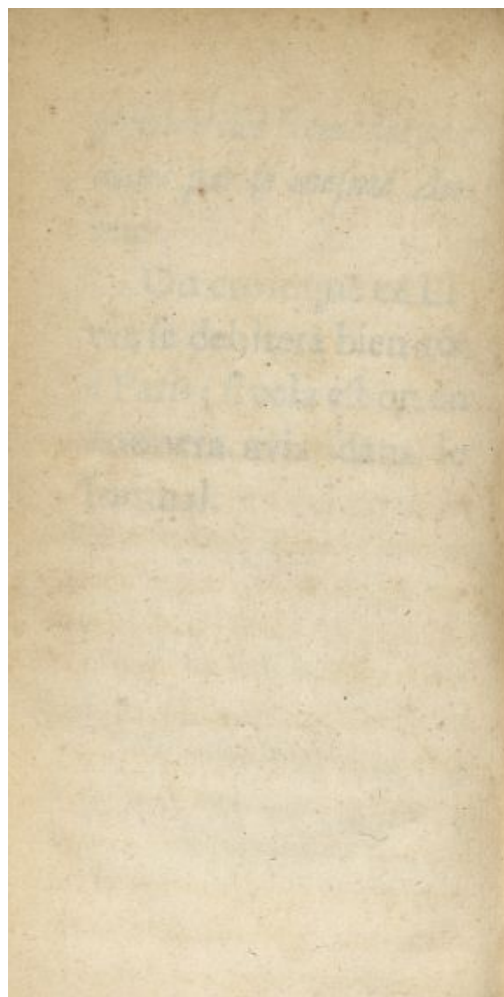
La deuxiême qui n'a  
paru qu'en 1680, est intitulée,  
*Seconde Partie du Traitté des Panacées, ou Remedes Universels, avec un Traitté des abus de la Medecine ordinaire, & les avis de Vanhelmont sur la com-*

*position des Remedes; tra-  
duits par le mesme Au-  
teur.*

On croit que ce Li-  
vre se debitera bien-tôt  
à Paris; si cela est on en  
donnera avis dans le  
Journal.







RE'PONSE DE M.  
Massard, à la lettre de  
Monsieur de Blegny.

MONSIEVR,

*Les obligations que je vous ay  
sont si grandes & si considerables,  
que ie ne scaurois vous en témoi-  
gner des justes reconnoissances.  
En effet, Monsieur, puisque vos  
sentimens sont des decisions &  
des Arrests parmy les habiles gens,  
les glorieux Eloges que vous avez  
la bonté de me donner dans v<sup>ost</sup>re  
Iournal; & dans la lettre dont il  
vous a plu de m'honorer, m'ont  
donné une joye extraordinaire.  
L'amour que vous avez pour la*

verité, & pour ceux qui la recher-  
chent, ont esté les motifs qui vous  
ont obligé à me combler de loüan-  
ges. On rend en ce País si peu de  
justice à la vertu & au merite,  
dans l'exercice de la Medecine,  
que l'ignorance est sur le thrône;  
& comme il n'y a rien de plus in-  
juste que les ignorans, aussi ils  
ont employé toutes sortes de ca-  
lommies pour noircir, par leur im-  
posture & par leur artifice, &  
moy & mon livre: Neantmoins  
je puis vous assurer que la prati-  
que que j'expose dans le traité  
des Panacées, est extrêmement  
heureuse, & qu'il est bien difficile  
de mourir de maladie avant la  
derniere vieillesse, en observant  
ces maximes. J'auray l'honneur de  
vous en entretenir plus particulie-

rement une autrefois, si vous l'a-  
gréés ainsi. Je profiteray dans peu  
de jours d'une commodité pour  
vous faire tenir plusieurs exem-  
plaires de mon livre: l'en envoie-  
ray à Paris un plus grand nombre  
si j'apprens qu'on l'y souhaite. Con-  
tinuez moy ie vous supplie v<sup>re</sup>  
protection, & celle de v<sup>re</sup> Illu-  
stre Compagnie, & me faites la  
grace de croire que ie suis avec  
toute sorte de respect,

MONSIEUR,

A Grenoble le  
20 Aoust 1681.

V<sup>re</sup> tres-humble  
& tres-obéissant  
serviteur,  
MASSARD.

REPONSE DE MONSIEUR  
de Blegny à la lettre de M. Massard.

MONSIEUR,

Je vous envoie le Journal de  
Septembre, pour vous faire voir  
par là, que les Medecins, ou autres  
Naturalistes des Villes de Provin-  
ce, peuvent estre recens dans nostre  
Academie, & ie prens cette occa-  
sion pour vous dire que ie vou-  
drois bien que vous en fussiez un  
des membres; je m'en tiendrois  
tres honoré en mon particulier,  
& tous nos Academiciens ne  
manqueroient pas de s'en applau-  
dir. Si le cœur vous en dit, je  
feray toutes les démarches neces-  
saires pour en obtenir l'agrément  
de Monsieur le premier Medecin  
du Roy qui en est le Chef. Dans



peu de temps ie vous feray tenir  
un exemplaire d'un livre nou-  
veau de ma composition, dans le-  
quel je parle du vostre dans les  
termes que ie dois. On m'a déjà  
demandé des vostres, quand vous  
en aurez envoyé, ie ne manque-  
ray pas de les faire valoir autant  
qu'il me sera possible. Au reste il  
n'y a rien de mieux que la lettre  
que vous m'avez fait l'honneur  
de m'écrire. Mais j'y ay sur tout  
remarqué des sentimens pour moy  
dont ie vous tiendray bon compte.  
Si ie puis meriter la grace d'estre  
au nombre de vos amis, ie scauray  
bien m'en prevaloir aux occa-  
sions, & ie ménageray toutes cel-  
les qui pourront vous faire con-  
noistre combien ie suis, &c.

B iij

REPONSE DE M. MASSARD  
à la lettre de Monsieur de Blegny.

MONSIEUR,

*Les avantages que vous avez la bonté de me procurer sont si grands & si glorieux, que ie n'eusse jamais osé les attendre : C'est pourquoy je serois sans doute ennemy de mon honneur, & de mon propre interest, si j'estois capable de refuser la grace que vous me faites esperer, de me vouloir aggregator dans une Compagnie aussi celebre qu'est la vostre, par le merite, par le nombre, & par la qualité des Personnes qui la composent ; Ayant déjà obtenu le consentement des Messieurs de vôtre Academie, vous me faites la faveur de vouloir vous m'en demander à Monsieur le premier Medecin du Roy son agrément pour y estre installé. En verité, Monsieur, les bien-faits que je reçois de vostre generosité sont si considerables, que je vous dois regarder toute ma vie comme mon Patron & Protecteur. Je ne scay pas encore qu'elles sont les formalitez que vous observez dans la reception de Messieurs vos Academiciens ; mais puisque vôtre*

Illustre Corps porte le titre glorieux des  
Nouvelles Découvertes de la Médecine,  
soit pour en reformer les erreurs, soit  
pour en découvrir les secrets : Il me sem-  
ble qu'en entrant dans cette Illustre Com-  
pagnie, il ne seroit pas mal à propos de  
faire voir par démonstration & par ex-  
perience, ce que j'ay trouvé de nouveau &  
de singulier dans la pratique que j'ay fai-  
te de la Médecine, afin de montrer par  
là, qu'on est capable, étant assisté de vos  
lumières, de faire encore quelque nouvel-  
le découverte pour le bien public, & pour  
l'honneur de la Profession. J'ay déjà prou-  
vé, ce me semble, dans mon livre, la possi-  
bilité des Panacées : J'ay aussi prouvé que  
les Panacées sont les grands Remedes de  
la Médecine, & non pas la saignée ny la  
purgation, comme on l'enseigne mal à pro-  
pos dans les Ecoles de la Médecine. Je  
souhaiterois à présent si vous l'agréés ainsi,  
de prouver par experience, en la présence  
de Messieurs les Academiciens, sur tel  
nombre de malades qu'on voudroit choisir,  
qu'il y a des Remedes universels, qui sont  
propres pour la guérison de toutes les ma-  
ladies qui ne sont pas absolument incurra-  
bles, sans se servir de la saignée, de la  
purgation, des lavemens, & de l'emétique,

sans aucune sorte de precaution, & sans aucune distinction d'âge, ny de sexe, ny de temperament. Je ferois voir aussi par experience, que ces mêmes Remedes délivrent absolument les malades de la nécessité de la saignée, même dans les pleuresies, dans les squinances, & dans les autres inflammations, quelques violentes qu'elles puissent estre. Je ferois encor voir par experience, que ce grand nombre de maladies qu'on met dans le rang des incurables, ne le sont point en effet, mais seulement par défaut de connoissance. Pour cet effet, j'entreprendrois la guerison de tel nombre d'hydropiques qu'on voudroit me donner, & ie ferois voir que cette maladie se peut guerir le plus souvent dans trois ou quatre semaines pour le plus tard, sans aucune evacuation sensible, & par des Remedes faciles à prendre, pourveu que la mort ne soit pas extrêmement prochaine. Vous jugez bien que ce n'a pas esté sans peine que j'ay découvert l'usage de ces sortes de Remedes, & que se me suis defait des vieilles erreurs de la Medecine ordinaire, où j'avois esté élevé dès ma jeunesse, puis qu'il y a bien plus de peine à se defaire des anciens & mauvais prejuges, que d'apprendre quelque chose de nouveau.



*Je crois que vous aurez receu à present  
les 64 copies que ie vous donne de mon  
Livre, j'en ay envoyé quatre sens exem-  
plaires à Paris. Je vous remercie de tout  
mon cœur de la grace que vous me faites  
de faire valoir mon traité des Panacées  
autant qu'il vous sera possible, & de me  
faire la faveur de le citer dans un Ouvra-  
ge de vostre composition : Je ne doute pas  
après cela que toutes les honêtes gens, &  
les personnes desintéressées, ne donnent  
leur approbation à mes Panacées, & que  
par voire moyen ce Livre ne soit bien-tost  
connu & approuvé dans tout le Royaume.  
Accordez-moy, ie vous prie, la continua-  
tion de voire amitié, & je tâcheray par  
mes respects, & par mes reconnoissances  
dans toutes les occasions que vous me four-  
nirez, de vous témoigner combien je suis,*

*MONSIEUR,*

*A Grenoble le 24  
Septembre 1681.*

*Votre ttes. humble  
& tres- obeïssant  
serviteur,  
MASSARD.*



*DISCOURS SUR L'ETABLISSEMENT de l'Academie des Nouvelles Découvertes de Medecine.*

**I**L y a si peu de choses qui soient parfaitement connues & bien découvertes dans la Medecine , & il y en a tant à découvrir qui sont inconnues, que c'est avec juste raison que le Roy a establi une Aggregation Academique pour ce sujet. La plupart des Medecins se glorifient d'estre Galienistes , ils suivent aveuglément l'Art , ou plutôt les erreurs de Galien , & sans s'appliquer à la recherche & à la preparation des veritables Remedes , ils se sont contentez de la simple lecture de leurs Auteurs. Neantmoins il n'y a aucun Art, ny aucune Profession qui s'apprenne de cette maniere , il faut necessairement mettre la main à l'œuvre pour s'y perfectionner : C'est ce que font Messieurs de l'Academie des Nouvelles Découvertes, qui s'attachans à tout ce qu'il y a de curieux, & d'utile dans la Physique & dans la Medecine , ne soumettent leur jugement à nul Auteur, puis qu'il n'y en a point d'infailible;

ils éprouvent les esprits, ils retiennent ce qui est bon, suivât le precepte de l'Ecriture ; Ils recherchent la verité, non seulement par les lumieres de leur esprit, mais principalement par les experiences qu'ils font tous les jours, puis que l'experience a fait les Arts, & les Sciences ; C'est pourquoy l'establissement de cette Academie a eu de si heureux succez jusques icy, qu'il y a juste sujet d'esperer que cette Aggregation Academique nous fera bien-tôt connoître les plus profonds mysteres & les plus rares secrets de la Physique & de la Medecine. C'est à quoy Monsieur de Blegny, Directeur de cette Academie, s'applique incessamment, & il seconde en cela heureusement le dessein du Roy, qui ne se donne pas moins de soin pour perfectionner les Arts & les Sciences, que pour conserver & pour étendre glorieusement les limites de son Empire, puis que le public n'a pas moins d'interest dans l'augmentation des Arts & des Sciences que dans celle de l'Etat. De toutes les Professions il n'y en a aucune où le public prenne tant de part que dans le reestablissement de la vraye Me-

decine ; car s'il est vray que l'intemperance en tue plus que l'épée, ne pourroit-on pas dire la même chose des mauvais Remedes ? Ainsi Monsieur de Blegny executant dignement les desseins de nôtre Monarque, s'acquie glorieusement de la Direction del'Academie des Nouvelles Découvertes: Et certes il n'y a rien qui témoigne plus evidemment la grandeur du Genie de LOUIS LE GRAND, que le juste discernement qu'il fait des personnes pour les emplois auxquels il les destine, en quoy consiste principalement l'art de bien Regner. Le choix que Sa Majesté a fait de Monsieur d'Aquin pour le premier Ministre de sa santé, fait voir sur tout combien le Roy est juste dans la distribution des emplois : C'est pourquoy ce grand Homme étant le Chef & le Protecteur de l'Academie des Nouvelles Découvertes, il ne faut pas douter que cette Illustre Compagnie ne mette bien-tôt la Medecine dans sa dernière perfection, & qu'elle n'en corrige toutes les erreurs & tous les abus, sous la conduite & sous la protection d'un Chef si éclairé & si autorisé.

